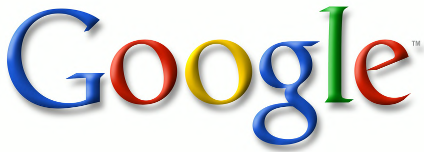
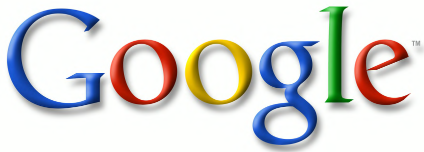






ACHILLE SEGARD

Les Voluptueux

ET LES

Hommes d'action

Anatole France — Pierre Louys — Jean Lorrain
F. Brunetière — Maurice Barrès — Edmond Picard

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin

1900

A Mademoiselle Renée Lafont
son ami très attaché
Achille Ségard

Les Voluptueux

ET LES

Hommes d'action

DU MÊME AUTEUR :

Hymnes Profanes, vers. Paris, bibl. de LA PLUME.
Le Départ à l'Aventure, vers. Paris, bibl. de LA PLUME.
Itinéraire Fantaisiste, huit études. Paris, P. OLLENDORFF.

PROCHAINEMENT :

Les Paysages, la Musique et l'Amour, vers.
La Volupté de vivre, roman.

EN PRÉPARATION :

Une Vipère sous des fleurs, roman.
Quatre façons de comprendre la vie, études.

ACHILLE SEGARD

Les Voluptueux

ET LES

Hommes d'action



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin

1900

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

5 exemplaires sur papier impérial du Japon
8 exemplaires sur papier de Hollande teinté

Préface

—

Voici un livre qui ne me fera que des ennemis. Je sais trop que dans la lutte littéraire chaque blâme suscite une haine sans que les éloges vous fassent des amis. Et au surplus les passages de ces études qui traitent de l'affaire Dreyfus suffiraient à me brouiller avec le plus grand nombre. Il est en effet désavantageux de rechercher la vérité. Elle se présente rarement sans nuances et ce sont ces nuances qui font tout le mal. Si quelqu'un ne se déclare pas entièrement pour l'un ou pour l'autre parti il déplaît à l'un et à l'autre. Les véritables dreyfusistes ne me pardonneront ni mon respect ni mon amour pour l'armée, les nationalistes purs me feront sentir qu'il ne faut pas croire que Dreyfus peut être une victime.

Mais le titre de ce livre m'avait séduit avant même que la première ligne en fût écrite. Il m'a semblé qu'il serait intéressant d'étudier avec impar-

tialité d'un côté les artistes de lettres qui se sont désintéressés des affaires publiques, d'un autre côté les écrivains moins égoïstes qui ont essayé d'avoir une influence sur les idées générales de ce temps. Les lecteurs déduiront eux-mêmes de la suite de ces études les conclusions qui leur paraîtront justes. Je me suis bien gardé de mériter le reproche que je fais à M. Brunetière et je n'ai pas plié les œuvres à ma démonstration. Chaque monographie a été faite séparément. Elle n'est reliée aux autres que par une pensée générale que le titre indique, et je ne me suis proposé pour but que de faire un livre d'analyse. L'exposé de mes idées personnelles n'entre que pour une petite part dans ce volume et j'aurais voulu que cette part fût plus restreinte encore. Faire mieux connaître et presque toujours faire mieux aimer les écrivains que j'avais choisis voilà quel a été mon désir.

Car s'il est vrai que la critique qui consiste à déclarer bonnes ou mauvaises les œuvres littéraires selon qu'elles sont ou non conformes à la manière de voir de celui qui s'érige en juge peut paraître à juste titre inutile, l'examen sérieux et documenté de ce qu'il y a d'essentiel dans un livre ou dans un groupe de livres peut n'être pas sans intérêt. Il n'est pas d'artiste véritable qui n'ait une philosophie, consciente ou inconsciente. Selon que les règles qu'il se sera imposées ou qu'il aura subies seront

bonnes ou mauvaises il trouvera en elles un appui ou un affaiblissement. Rechercher quels ont été les éléments constitutifs du talent d'un poète ou d'un prosateur, deviner quelles influences il a subies, se rendre compte de la manière dont il s'est comporté dans la mêlée humaine, distinguer en quoi il peut être proposé pour modèle et en quoi son exemple serait pernicieux, discuter les idées essentielles qu'il a exprimées, comparer son idéal avec celui des auteurs de son temps ou avec l'idéal des écrivains antérieurs, fixer sa part d'originalité, constater le le progrès ou le recul dont nous lui sommes redevables, faire la partdu vrai et du faux, du bien et du mal, voilà une œuvre digne de l'ambition d'un homme de lettres qui s'intéresse à d'autres qu'à lui-même. Comprendre et Juger! J'aurais aimé à me rapprocher de cette façon de faire de la critique.

On ne trouvera en tous cas dans la suite de ces études aucune classification systématique. J'ai placé M. Anatole France dans le même groupe que M. Louys et que M. Lorrain parce qu'il m'a semblé que c'était un Voluptueux cérébral. Il ne s'est refusé aucun plaisir intellectuel. Il a joué avec les idées. Il ne s'est jamais préoccupé du bien ou du mal dont ses livres pouvaient être responsables. Il a cherché avant tout sa propre satisfaction. Lorsque je relis, comme je viens de le faire,

l'étude que je lui ai consacrée, je m'aperçois que j'ai été séduit comme tant d'autres par son style et son amour pour la Beauté. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il a été un dissolvant plus qu'un excitateur d'enthousiasme.

M. Louys et M. Lorrain ont une conception de la vie très comparable à celle de M. France. Ce sont tous les trois des individualistes. Mais le genre de plaisir qu'ils ont affectionné paraîtra sans doute moins noble. M. Louys n'a guère célébré que le plaisir sensuel, M. Lorrain a recherché les sensations rares avec une curiosité parfois maladive.

Quant aux « Hommes d'action ». Le choix en était difficile.

Voulant faire de la critique littéraire je n'avais à prendre pour types ni le général Galliéni ni le colonel Marchand malgré toute l'admiration que j'ai pour eux. Mais il m'a semblé que j'avais le droit d'appeler aussi « Hommes d'action » ceux dont les œuvres déterminent des actes, qui n'ont pas écrit pour écrire ni pour réaliser un rêve de Beauté solitaire mais pour contribuer dans la mesure de leurs forces au bien public, pour stimuler les énergies et pour relever les courages. Grouper des volontés en faveur d'une cause ou d'une idée c'est agir, mettre son activité cérébrale, son talent et son temps au service des idées c'est encore agir, con-

tribuer aux réformes sociales par sa plume, par sa parole et par son exemple c'est à n'en pas douter être un homme d'action.

S'il arrive trop souvent que les hommes de pensée manquent de prise immédiate sur la masse, s'ils sont enclins à ne pas donner de solution définitive, s'ils demeurent trop volontiers dans la théorie, s'ils sont dans un perpétuel devenir, s'ils découvrent des abîmes où il faudrait n'avoir aucune hésitation, cela tient sans doute à l'infirmité de notre nature humaine. Il est certain que M. Brunetière se renouvelle constamment au point de vue moral et que M. Barrès a le goût des Hommes d'action plutôt qu'il n'en est un lui-même. Mais il était curieux d'examiner leur cas. Ceux dont la pensée se traduit immédiatement par un acte ne sont pas d'ordinaire des esprits spéculatifs. Il y a une antinomie difficile à réduire entre la pensée et l'action. On ne trouve dans aucun homme un équilibre parfait.

Dois-je répondre à une objection que je devine? On pense bien que je n'ai pas voulu diviser en deux catégories toute la littérature contemporaine. Parmi les Hommes de lettres j'ai choisi quelques personnalités qui m'ont paru concorder avec une idée d'ensemble. Si je n'ai choisi ni M. Zola ni M. Déroulède c'est parce qu'il m'a semblé qu'à leur endroit la critique s'était momentanément épuisée.

Et je n'ai pas renoncé sans regret à étudier l'œuvre et la vie de M. Clémenceau, de M. Jaurès ou de M. de Vogüé. C'est un plaisir que je m'accorderai peut-être plus tard. Pour le moment je livre au public le résultat d'une année d'observations, et je me tiendrais pour trop heureux si l'on voulait bien s'apercevoir en me lisant que la courtoisie n'empêche pas de dire la vérité et que la sympathie est aussi clairvoyante que la haine ou le dénigrement.

Anatole FRANCE

Anatole France

Donner en quelques traits toute la physionomie d'Anatole France, c'est une ambition que je ne puis avoir. Car s'il est toujours difficile de fixer la caractéristique d'un écrivain, même quand il est simple et se livre volontiers à ceux qui l'étudient, combien la difficulté n'est-elle pas plus grande quand il s'agit d'un écrivain délicat entre tous, et dont l'œuvre qui comporte aujourd'hui vingt-trois ou vingt-quatre volumes paraît d'autant plus vaste qu'elle est toute pleine de ce que Rabelais appelait « la substantifique moëlle », c'est-à-dire d'idées neuves ou renouvelées, de faits, de raisonnements, d'observations et d'aperçus.

Pour lire les livres de M. Anatole France, à plus forte raison pour les étudier, il faut se hausser jusqu'au domaine des idées supérieures, abandonner les réalités immédiates, se mouvoir dans les régions sereines de la philosophie, et exercer à

chaque instant le sens critique, afin de n'accepter jamais aucune idée sans l'avoir d'abord vérifiée.

C'est une tâche longue et difficile. On ne devrait l'entreprendre qu'avec l'intention d'y consacrer quelques années de travail.

Qu'on me pardonne donc de ne pas pousser jusqu'au bout l'étude de chaque livre et d'abandonner de temps en temps l'exposé des idées pour me laisser aller au charme de cet écrivain délicieux que la presque unanimité des votants a naguère désigné pour le prince des prosateurs. Je n'essaierai de fixer que les traits principaux de cette physionomie littéraire. Elle ne ressemble à aucune autre dans notre littérature contemporaine, si ce n'est peut-être à Jules Lemaître et à Renan.

Dans cette œuvre abondante, dans cette pile de livres, résultat d'une vie laborieuse qui touchera bientôt à la soixantième année, il faut d'abord faire des distinctions.

Il est impossible de confondre l'auteur des *opinions de Jérôme Cogniard* et celui *de Thaïs*, le conteur du *Puits Sainte-Claire* et le critique de *la Vie littéraire*. Il faut encore faire une place à part à l'observateur ironique de l'histoire contemporaine, ces trois volumes derniers-parus : Le *Mannequin d'osier*, l'*Orme du Mail*, et l'*Anneau d'améthyste*.

La première image que donne de lui M. Anatole France — image qui ne pourra d'ailleurs que se modifier dans la suite des années sans pouvoir s'effacer jamais complètement — c'est l'image de Jérôme Cogniard ; et le livre qui porte pour titre *Les Opinions de Jérôme Cogniard*, paraît vraiment l'œuvre maîtresse autour de laquelle viennent d'eux-mêmes se ranger : le *Jardin d'Epicure*, le *Crime de Sylvestre Bonnard* et la *Rôtisserie de la Reine Pédauque.*

Dans ce groupe de livres, plus particulièrement dans les *Opinions de J. Cogniard* et dans le *Jardin d'Epicure*, il semble que M. Anatole France ait voulu parcourir tout le cycle des idées.

A la différence du philosophe Descartes qui partait du doute absolu pour reconstituer successivement et par le seul effort de son esprit le Moi — le Monde — et Dieu, c'est-à-dire les trois objets de la connaissance, au début de tous ses livres Anatole France paraît admettre provisoirement que la Société dans laquelle nous vivons est parfaite, que les croyances dont nous sommes imbus sont définitivement établies, que la Religion, le Droit, la Morale et en général toutes les opinions officielles ont pour fondement inébranlable la justice et la vérité. Mais ce ne sont que des concessions apparentes. A mesure que le livre se déroule, le vieux savant qui est le héros du livre

(et qui ressemble comme un frère à M. Anatole France lui-même), passe au crible de sa critique toutes ces opinions, tous ces principes, toutes ces institutions.

C'est un travail de termite. Avec douceur, avec lenteur, avec persévérance, l'abbé Cogniard fait table rase. Bien qu'il fasse à chaque instant profession d'être demeuré orthodoxe, et qu'il ne cesse de mettre en apparence hors de discussion les vérités sacrées de la religion catholique, rien ne peut arrêter l'audace de sa pensée. Il raisonne et son raisonnement aboutit à une négation. Il parle et le doute pénètre dans l'esprit de son auditeur.

L'abbé Cogniard a consacré sa vie à étudier. Il connaît toutes les religions, tous les systèmes philosophiques, toutes les idées générales des hommes et des peuples. Il a trouvé partout une petite part de vérité et une part plus grande d'erreur. Il a fini par renoncer à vouloir distinguer la ligne fuyante qui sépare la vérité de l'erreur, et ballotté dans chaque question entre toutes les raisons qu'il y a d'adopter le pour ou de croire le contre, sollicité presque toujours par une ou plusieurs solutions intermédiaires, il se laisse glisser comme le fit Montaigne au doute philosophique qu'il pourrait lui aussi appeler le mal oreiller du doute.

« C'est une grande niaiserie, a-t-il écrit quelque

part, que le connais-toi toi-même de la philosophie grecque. Nous ne connaissons jamais ni nous ni autrui. »

Plus il a étudié, moins M. France a trouvé de certitude. Les manuels des philosophes grecs, ceux de Rome et ceux d'Alexandrie, les livres sacrés de l'Inde, de l'Egypte et de la Judée, les in-quarto poudreux de la philosophie allemande, les tomes accumulés de nos propres philosophes, tout a passé devant ses yeux, puis s'en est allé prendre place sur les rayons de sa bibliothèque, et pour avoir trop étudié, Jérôme Cogniard est demeuré devant sa table de travail, le front dans les mains, et dans l'impossibilité désormais de trouver une certitude.

Le *Jardin d'Epicure*, c'est, comme les essais de Montaigne, une véritable bible de scepticisme. Celui qui médite sur ces minces cahiers tout chargés de pensée se sent à certaines heures une impression de vertige. Quand M Anatole France écrit par exemple : « Le bien et le mal n'existent que dans l'opinion », il met en doute le fondement même de toute certitude. Quand il écrit encore : « Nous appelons immoraux ceux qui n'ont pas notre morale » il nous jette dans un abîme d'inquiétude. On dirait qu'il a regardé se dissoudre en lui la notion du bien et du mal comme un expérimentateur observe la dissolution d'un sulfate.

Rien n'échappe à l'acuité de sa critique. Il nous montre que nos Codes sont encore un nid d'injustices, que nous gardons dans nos mœurs l'héréditaire dureté de l'avarice et de l'orgueil, que nous estimons la seule richesse et n'honorons point le travail. Notre ordre de choses lui apparaît ce qu'il est en effet, un ordre de choses précaire et misérable, que condamne la justice des choses à défaut de celle des hommes, et dont la ruine est commencée. Il se rit des emphatiques et plates déclamations de nos hommes de gouvernement. Il prend en pitié les économistes qui se disputent sur le prix des meubles quand la maison brûle. Il montre que la plupart des décisions des ministres d'État sont prises comme à Colin-Maillard [1]. Il va jusqu'au bout de la désillusion et cultive son pessimisme [2], comme une plante entre toutes préférée.

Il a le sentiment de notre humilité :

« Si le monde était tout à coup réduit à la grosseur d'une noisette, toutes choses gardant leurs proportions, nous ne pourrions nous apercevoir en rien de ce changement. La polaire, renfermée avec nous dans la noisette, mettrait

(1) « Ce qu'il avait le moins, c'était le sens de la vénération. » (Les Opinions de Jérôme Cogniard page 22).

(2) « Mon gros abbé, lui dit quelqu'un, vous êtes un porc. — Vous me flattez, répondit mon bon maître, je ne suis qu'un homme. » *Ibid.*

comme par le passé cinquante ans à nous envoyer sa lumière. Et la terre, devenue moins qu'un atome, serait arrosée de la même quantité de larmes et de sang qui l'abreuve aujourd'hui. »

Pour trouver une direction certaine, il renonce même à chercher des points d'appui dans le passé. Par la difficulté qu'il y a à se rendre compte des affaires, même les plus proches de nous, il devine l'impossibilité où les historiens se sont trouvés de pénétrer les raisons et les causes des événements dont ils ont retracé le cours, et son doute philosophique s'étend à l'histoire tout entière. Elle n'est à ses yeux qu'un recueil de contes moraux et un tissu d'inexactitudes.

Ce dédain pour l'histoire date de loin, et M. Anatole France a raconté dans le *Lys rouge* une anecdote qui lui est peut-être personnelle et dans laquelle en tous cas on trouve la marque de son esprit.

C'est l'histoire d'un savant de l'Institut, M. Marmet, qui lut à ses confrères des inscriptions un mémoire à demi-plagié où les textes latins étaient cités tout de travers. Un latiniste de grande valeur qui se trouvait par hasard parmi les immortels reprocha à son jeune confrère (Marmet n'avait pas cinquante ans) de lire trop bien le français et pas assez bien le latin. Dès lors le malheureux n'eut plus de repos.

A chaque séance il était persiflé avec une férocité joyeuse et bafoué de telle sorte que malgré sa douceur il se fâcha. Mais son ennemi n'avait pas de rancune. Un jour montant l'escalier de l'Institut en compagnie de Renan et d'Oppert, il rencontra Marmet et lui tendit la main. Marmet refusa de la prendre et dit : Je ne vous connais pas. Ce à quoi l'autre répliqua : Me prenez vous pour une inscription latine? et c'est un peu de ce mot là que le pauvre Marmet est mort et enterré.

Cette ironie, cette finesse d'esprit et en même temps le dédain pour l'histoire, vous allez les retrouver dans une courte citation.

Bien que cet apologue n'ait que deux ou trois pages, il donne assez bien la note de ce scepticisme trempé de douceur et de cette indulgence qui ne va pas sans un peu de dédain.

Voici cet apologue :

— Quand le jeune prince Zémin succéda à son père sur le trône de Perse, il fit appeler tous les académiciens de son royaume et les ayant réunis il leur dit :

— « Le docteur Zeb, mon maître, m'a enseigné que les souverains s'exposeraient à moins d'erreurs s'ils étaient éclairés par l'exemple du passé. C'est pourquoi je veux étudier les *Annales des Peuples*. Je vous ordonne de composer une Histoire universelle et de ne rien négliger pour la rendre complète.

Les savants promirent de satisfaire le désir du prince, et s'étant retirés ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Au bout de vingt ans ils se présentèrent devant le roi, suivis d'une caravane composée de douze chameaux, portant chacun cinq

cents volumes. Le secrétaire de l'Académie s'étant prosterné sur les degrés du trône, parla en ces termes :

— Sire, les académiciens de votre royaume ont l'honneur de déposer à vos pieds l'Histoire universelle qu'ils ont composée à l'intention de Votre Majesté. Elle comprend six mille tomes et renferme tout ce qu'il nous a été possible de réunir touchant les mœurs des peuples et les vicissitudes des empires. Nous y avons inséré les anciennes chroniques qui ont été heureusement conservées et nous les avons illustrées de notes abondantes sur la géographie, la chronologie et la diplomatique. Les prolégomènes forment à eux seuls la charge d'un chameau et les paralipomènes sont portés à grand peine par un autre chameau.

Le roi répondit :

Messieurs, je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Mais je suis fort occupé des soins du gouvernement. D'ailleurs j'ai vieilli pendant que vous travailliez. Je suis parvenu, comme dit le poète persan, au milieu du chemin de la vie, et, à supposer que je meure plein de jours, je ne puis raisonnablement espérer d'avoir le temps de lire une si longue histoire. Elle sera déposée dans les archives du royaume. Veuillez m'en faire un abrégé mieux proportionné à la brièveté de l'existence humaine.

Les académiciens de Perse travaillèrent vingt ans encore ; puis il apportèrent au roi quinze cents volumes sur trois chameaux.

— Sire, dit le secrétaire perpétuel d'une voix affaiblie, voici notre nouvel ouvrage. Nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel.

— Il se peut, répondit le roi, mais je ne le lirai point. Je suis vieux ; les longues entreprises ne conviennent point à mon âge ; abrégez encore et ne tardez pas. Ils tardèrent si peu qu'au bout de dix ans ils revinrent suivis d'un jeune éléphant porteur de cinq cents volumes.

— Je me flatte d'avoir été succinct, dit le secrétaire perpétuel.

— Vous ne l'avez pas encore été suffisamment, répondit le roi. Je suis au bout de ma vie. Abrégez, abrégez, si vous voulez que je sache, avant de mourir, l'histoire des hommes.

On revit le secrétaire perpétuel devant le palais, au bout de cinq ans. Marchant avec des béquilles, il tenait par la bride un petit âne portant un gros livre sur son dos.

— Hâtez-vous, lui dit un officier, le roi se meurt.

En effet, le roi était sur son lit de mort. Il tourna vers l'académicien et son gros livre un regard presque éteint et dit en soupirant :

— Je mourrai donc sans savoir l'histoire des hommes !

— Sire, répondit le savant presque aussi mourant que lui, je vais vous la résumer en trois mots : *Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent.*

C'est ainsi que le roi de Perse apprit sur le tard l'histoire universelle.

Pour donner plus de couleur et de variété à l'exposé de sa philosophie, M. Anatole France a choisi de faire vivre ses personnages au siècle des philosophes, c'est-à-dire au moment où toutes les idées commençaient à trouver une expression et à entrer en conflit les unes avec les autres.

Il a aussi choisi le coin de Paris le plus pittoresque ; et c'est à côté de la vieille Sorbonne, dans la pauvre et populaire rue Saint-Jacques, sur le seuil d'une rôtisserie empourprée des flammes de la vaste cheminée, que se donnent les doctes entretiens de Jérôme Cogniard avec Jacques Tournebroche.

L'abondance du pittoresque et de la couleur locale, le fouillis de détails, l'exactitude de la

reconstitution et surtout le plaisir qu'il prend à décrire de vieilles maisons et de vieux costumes attestent que M. Anatole France a subi lui aussi dans une certaine mesure l'influence du romantisme dont n'ont pu d'ailleurs se détacher aucun des hommes de sa génération.

D'instinct d'abord, consciemment ensuite, il a aimé ces tavernes enfumées que les gens du monde dédaignent. Le pauvre et charmant Villon y fréquenta au quinzième siècle, notre Verlaine s'assit peut-être pour boire une absinthe aux mêmes lieux où vida des brocs l'amant de la grosse Margot, et la rue Saint-Jacques en est devenue sacrée. Victor Hugo l'a aimée. Il l'a décrite dans *Notre-Dame de Paris*, et tous ses contemporains ont été pris au même charme; voici à peine quelques mois, Jean Richepin, dans son drame des *Truands*, la célébrait encore.

C'est dans la rôtisserie de la reine Pédauque que M. France a entendu les anecdotes savoureuses et les histoires dont il nous fera profiter.

C'est là sans doute qu'il entendit l'histoire de ce capitaine de chevau-légers qui récitait pour la centième fois à ses hommes l'ordonnance de M. de Louvois sur l'orientation. Comme il venait de la répéter tout entière d'une haleine; « du diable, dit-il tout-à-coup en se retournant du côté de Jérôme Cogniard, si j'ai jamais pu la trouver,

cette diable d'étoile polaire, parmi tous les lumignons qui tremblotent au ciel! »

Rien n'est plus simple, répondit le savant, et il montra du doigt l'étoile brillante dans le prolongement de la grande ourse.

— « Comment, dit le capitaine, c'est l'étoile polaire qui est là-haut, juste au-dessus de nous? allons, les hommes, quarante pas en arrière pour la distinguer mieux! »

Ai-je besoin d'ajouter qu'une anecdote de ce genre n'est chez M. Anatole France qu'un prétexte à nous découvrir l'état d'esprit d'un capitaine?

A chaque instant, dans ces livres étonnants, le comique jaillit de lui-même par la seule opposition que l'auteur excelle à nous faire sentir entre ce que disent ses héros et ce qu'ils devraient dire s'ils n'étaient pas des sots. C'est un genre d'esprit tout à fait particulier, extrêmement éloigné de la blague facile de nos boulevardiers ou des plaisanteries trop connues de nos auteurs dramatiques sur le mariage, l'adultère, et le rôle des amis dans les difficultés domestiques.

Tandis que les ironistes de *La Vie Parisienne* font de l'esprit sur les mots, M. Anatole France en fait sur les idées. La moquerie légère est son arme de prédilection. Il a toutes les caractéristiques du génie français. Il est audacieux et

simple, il est clair, il est gracieux, il est profond sans pédanterie, il ne se départit jamais d'une indulgence souriante.

Les trois livres de contes qu'il a publiés sont de petites merveilles de finesse et de limpidité. Ils enferment tous une leçon de philosophie et se déroulent avec rapidité. On ne sait s'il faut admirer davantage l'art du conteur ou la finesse de la leçon [1].

Il a vraiment les qualités traditionnelles de notre race : on le sent nourri de lettres grecques et latines. Il a épuisé cette culture supérieure d'où nous est tout venu. C'est à Rome, c'est surtout à Athènes qu'il est allé reprendre la notion de la Beauté, le goût de l'ordre, de la mesure et de l'Harmonie.

Il a recommencé pour lui-même le rêve émerveillé que firent l'Italie et après elle la France, l'Espagne et toute l'Europe civilisée vers la fin du quinzième siècle et pendant le cours du seizième.

Il est allé retrouver l'art à ses sources. Les statues, les médailles, les ruines, les entretiens de Socrate, les opuscules de Platon, le manuel d'Epictète, voilà quels ont été ses véritables maîtres. C'est dans cette fréquentation des œuvres les plus parfaites qu'il a pris pour lui-même ce

(1) Le plus remarquable de tous ces contes est à mon sens le *Procurateur de Judée.*

besoin de perfection, ce sens de la mesure et pour tout dire ce goût dont il offre à chaque instant le modèle.

En lisant ses œuvres, j'ai eu quelquefois l'impression qu'un philosophe grec revivait parmi nous.

S'il y avait quelque partie de vérité dans la doctrine philosophique des vies successives — de la métempsycose — je croirais volontiers que M. Anatole France se souvient inconsciemment d'une vie antérieure. J'ai rêvé quelquefois qu'il avait été jadis le contemporain de Périclès, le concitoyen de Phidias, l'ami de Praxitèle.

Sa ville natale est vraiment loin d'ici, et plus belle encore qu'elle ne fut jadis puisqu'elle est aujourd'hui nimbée de la poésie du souvenir. Il a dû naître au pied de l'Acropole, dans la rue des Hermès ou la rue des Trépieds, non loin d'un temple de Pallas dont le fronton et les colonnades dominaient un jardin tout rempli d'orangers et de limoniers odorants. Quand il levait les yeux, il voyait se dresser devant lui la colline sacrée que couronnait le temple de Minerve et que surmontait encore la statue de la déesse, toute blanche, frissonnante dans l'éther lumineux, et si grande qu'on en voyait encore l'aigrette et le bout de la lance quand on avait doublé le cap Sunium.

Il a joué dans le port avec les fils des matelots

phrygiens. Il a écouté les orateurs, juché sur la feuille d'acanthe d'un chapiteau corinthien, et le jour des grandes fêtes Panathénées, pour voir les cérémonies religieuses, il s'est glissé parmi les hommes qui se rendait au Parthénon.

Ses contes de *Balthasar* de l'*Etui de Nacre* ou du *Puits de Sainte-Claire*, bien qu'ils soient modernes et parfois inspirés d'une légende chrétienne, donnent vraiment l'impression de la douceur attique.

Philosophe désabusé, mais conteur délicieux et qui force à penser, M. Anatole France est encore un évocateur passionné des paysages contemporains ou des époques disparues.

Avec le Lys rouge et *Thaïs*, un homme nouveau apparaît.

Ce savant qui a fait dans sa bibliothèque le rêve de sa vie et qui au début de cette étude paraissait circonscrire son horizon à la ligne un peu sèche des dos de basane ou de maroquin qui peuplent « la cité des livres », se révèle dans ces deux livres un artiste sensuel — épris de la couleur — et sensible plus qu'on ne pouvait croire au charme de la nature et des sites Florentins.

Le sujet du *Lys rouge* c'est encore un adultère mondain, mais quelle étude fine et profonde

de cette passion amoureuse où il entre tant de douceur et tant de brutalité !

Mondaine et mariée à un homme de politique et d'argent, la sémillante comtesse Martin-Bellême n'a pu se résigner à laisser venir la vieillesse sans avoir connu l'amour. Comme le coup de foudre — même l'étincelle — se faisait attendre, elle s'est décidée à prendre pour amant un homme du monde, jeune, et qui paraissait avoir, pour tenir ce rôle avec convenance, toutes les qualités requises.

Or voici qu'un jour lui apparaît la créature marquée par les destins pour contenter ses désirs éperdus. Elle rompt loyalement sa première liaison, se donne à l'autre tout entière, sans réserve, et goûterait peut-être les grandes joies de l'amour si le passé ne pesait pas sur elle.

Cette première liaison, c'est comme un poison par qui se trouve corrompue sa liaison nouvelle. L'amant nouveau connaît toutes les affres du soupçon et de la jalousie. Il voit l'autre, toujours, et le roman du *Lys rouge*, c'est l'histoire lamentable de deux êtres qui s'aiment et qui font le malheur l'un de l'autre.

En dehors de toutes les qualités de psychologie, de souplesse et de style, ce livre a montré d'une manière éclatante ce que Thaïs avait déjà fait connaître : la sensibilité exquise de M. Anatole France.

Le Lys rouge et *Thaïs*, voilà vraiment deux livres à part dans ce riche domaine.

Certes l'écrivain qui les a conçus, n'est pas tout à fait différent de l'auteur des trois livres de contes dont je vous parlais tout à l'heure, ou des quatre livres de philosophie narquoise que symbolisent *les Opinions de Jérôme Cogniard*; mais comme il parle mieux à nos imaginations!

Enfin la femme apparaît dans cette œuvre sévère, M. Anatole France la regarde avec des yeux extasiés.

Certes, il est trop perpicace pour n'en pas découvrir les petitesses, les coquetteries, les inconséquences, la frivolité — parfois même la perversité, — mais il ne serait pas le disciple de Renan, qui disait que la beauté c'est encore une vertu, s'il n'avait tressé pour son héroïne une caressante guirlande de phrases cajôleuses. Dans le livre de *Thaïs* M. France a répandu un charme infini.

Il s'est complu dans la société de cette courtisane délicate qui, étant en même temps une mime, avait la science des gestes et des attitudes.

Il nous l'a montrée nonchalamment alanguie dans la grotte des nymphes, et nous l'a fait entrevoir défaillante d'amour aux lèvres de Lollius; mais il nous l'a montrée aussi touchée de la grâce divine, abandonnant toutes ses richesses, jetant

au feu les souvenirs de ses fautes détestées, et couverte d'un cilice, partant pour les déserts de la Thébaïde sur les pas d'un anachorète.

Et dans quel décor enchanteur, il a fait se dérouler l'histoire de Thaïs!

Ce sont les bords du Nil, père des fleuves, au pied des collines violettes, sous un ciel toujours pur, sur le sol le plus vénérable du monde, tout hérissé encore des colonnes et des tombeaux vieux aujourd'hui de plus de six mille ans et par qui nous furent révélées l'existence et la civilisation de peuples si anciens qu'auprès de leur antiquité, les grecs et les romains sont presque nos contemporains.

Quand l'anachorète Paphnuce quitte son ermitage pour s'en aller jusqu'à Alexandrie convertir la comédienne, il marche dans l'azur; il rencontre les sphinx mystérieux, les ibis au cou pâle et rose, les flamants au plumage bleu. Il entre en communication avec les êtres et les choses avant de faire front à la ville païenne, et il y a quelque chose de l'âme ardente de saint François d'Assise dans cet ermite amaigri qui marche pendant des journées pour voir apparaître enfin la ville splendide entre toutes : Alexandrie, aux toits étincelants dans la lumière rose.

Dans un livre comme *Thaïs* toutes les pages sont belles, on ne sait laquelle choisir; voici

une vision de la comédienne au moment où elle entre sur le théâtre. C'est une évocation gracieuse, et du goût le plus parfait :

Mais voici que, soulevant la toile de la tente, se montre la vierge Polyxène. Un frémissement unanime agita les spectateurs. Ils avaient reconnu Thaïs. Paphnuce la revit, celle-là qu'il venait chercher. De son bras blanc, elle retenait au-dessus de sa tête la lourde tenture. Immobile, semblable à une belle statue, mais promenant autour d'elle le paisible regard de ses yeux de violette, douce et fière, elle donnait à tous le frisson tragique de la beauté.

Un murmure de louange s'éleva et Paphnuce, l'âme agitée, contenant son cœur avec ses mains, soupira : Pourquoi donc, ô mon Dieu, donnes-tu ce pouvoir à une de tes créatures?...

Thaïs, ou plutôt Polyxène elle-même laissa retomber la toile de la tente. Elle fit un pas, et tous les cœurs furent domptés. Et quand, d'une démarche noble et légère, elle s'avança vers Ulysse, le rythme de ses mouvements qu'accompagnait le son des flûtes, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses, et il semblait qu'elle fût le centre divin des harmonies du monde. On ne voyait plus qu'elle, et tout le reste était perdu dans son rayonnement... Et les jeunes gens songeaient en s'en retournant :

Si Thaïs renonce aux jeux et à l'amour, c'en est fait de nos plus chers amusements. Elle était la gloire délicieuse, le doux honneur du théâtre. Elle faisait la joie de ceux mêmes qui ne la possédaient pas. Les femmes qu'on aimait, on les aimait en elle ; il ne se donnait pas de baisers dont elle fut tout-à-fait absente, car elle était la volupté des voluptés, et la seule pensée qu'elle respirait parmi nous nous excitait au plaisir.

Une telle description décèle à n'en pas douter

un poète. Et c'est en effet la poésie qui vivifie l'œuvre toute entière d'Anatole France.

Il a cette qualité sans laquelle tout demeure terne et froid. Il est poète, c'est-à-dire qu'il est humain. Sa sensibilité multiplie les points de contact avec la nature et les hommes. Il comprend les faiblesses humaines et il y compatit. Il devine la misère de ceux que la douleur accable, et il en souffre; il connaît les tristesses du cœur, et il voudrait y remédier. Il est sensible aussi à tout l'amour répandu sur les êtres et sur les choses, il sait que l'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi de la vie morale et de la vie sentimentale; et c'est pourquoi il veut toucher les âmes. Maintes fois il a pris la langue des vers.

C'est une des idées qui lui sont familières qu'un beau vers a fait plus pour le bonheur de l'humanité que toutes les découvertes de la métallurgie. Dans la préface des *Noces Corinthiennes*, il a écrit que tant que l'homme sucera le lait de la femme, il aura besoin de rêve; et tous ses livres de vers : Les *Premières Poésies*, les *Poèmes dorés*, les *Idylles*, les *Noces Corinthiennes* sont empreints d'une douceur extrême.

Les uns donnent une interprétation nouvelle de la nature où nous vivons, où nous souffrons, où nous mourons, et qui toujours belle et insensible, n'étale que pour les nouveaux-venus ses richesses et ses trésors.

Les autres, comme les *Noces Corinthiennes*, nous font saisir le conflit des idées aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les derniers sont des poèmes de tendresse.

Depuis Jésus qui fut doux à la femme adultère et qui sourit à Marie de Magdala quand elle répandit des parfums pour lui plaire et lui sécha les pieds avec ses tresses blondes, depuis les fautes amoureuses de Marie-Madeleine et le pardon qui lui fut accordé, la liste serait longue des artistes et des poètes que hanta la vision des courtisanes repentantes. Tous les peintres de la Renaissance ont peint des Madeleine. Quelques-uns, non parmi les moins grands, nous en ont laissé des représentations dont le charme nous trouble, et il est visible que sous le prétexte d'un tableau de sainteté, ils nous laissèrent l'image d'un rêve personnel.

Il en va sans doute de même pour certains poèmes des *Noces Corinthiennes*. Ils ne sont ni d'une originalité frappante, ni d'une marque rare; la sensibilité en est tout de même charmante.

. . . .

Oh Jésus, celui-là qui chassait le Démon,
Et qui, s'étant assis au bord de la fontaine,
But dans l'urne de grés de la Samaritaine,
Soupait ce même soir au logis de Simon.

Vers ce foyer, ce toit fumant entre les branches,
Madeleine tendit, humble, ses belles mains ;
Et l'on aurait pu voir des pensées plus qu'humains
Rayonner sur son front comme des lueurs blanches.

La tristesse rendait plus belle sa beauté ;
Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
Dans du soleil, après la pluie, un jour d'été.

L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie,
S'en alla vers Jésus qu'on a nommé le Christ,
Et parfuma ses pieds ainsi qu'il est écrit,
Et la terre connut la tendresse infinie.

Philosophe indulgent mais sceptique dans le *Jardin d'Epicure* et *les Opinions de Jérôme Cogniard* — Conteur exquis et d'une grâce pénétrante dans *Balthasar*, l'*Etui de nacre* ou *le Puits de Sainte-Claire* — Evocateur somptueux ou psychologue subtil dans *Thaïs* et le *Lys rouge* — Visionnaire attendri dans les *Poèmes Dorés* ou les *Noces Corinthiennes*, M. Anatole France en ces dernières années a inventé pour le roman de mœurs une forme nouvelle. On sait que les chapitres qui composent *l'Orme du Mail*, *le Mannequin d'osier*, et *l'Anneau d'Améthyste* ont paru d'abord dans le journal *l'Echo de Paris* sous forme d'articles hebdomadaires.

Or il s'est trouvé que mis bout-à-bout ces articles formaient des livres excellents, fresque immense qu'on aurait reconstituée en rapprochant l'un de l'autre des fragments.

Il a suffi à M. Anatole France d'appliquer directement aux faits contemporains les qualités ordinaires de son esprit pour qu'il apparût au plus grand nombre comme un homme tout-à-

fait nouveau. On ne s'est pas avisé tout de suite que le doux M. Bergeret ressemblait comme un frère à Silvestre Bonnard aussi bien qu'à l'abbé Jérôme Cogniard, et qu'ils étaient le plus souvent tous les trois l'image même de leur inspirateur.

Je suis sûr qu'il n'y a pas de livres que M. France ait écrits avec plus de plaisir que ces trois volumes d'Histoire Contemporaine. D'abord il les écrivait au jour le jour, sans fatigue et sous l'inspiration des événements. Ensuite, comme ces articles paraissaient dans un grand journal et qu'ils touchaient souvent à l'affaire Dreyfus, M. France goûtait chaque semaine le plaisir nouveau pour lui de se voir lu et commenté par la grande foule anonyme.

On crut dans le public, que sur cette affaire qui passionnait l'opinion, M. France avait pris parti violemment. On se montra l'un à l'autre sa signature en tête des protestations, on prétendit qu'il avait présidé, peut-être même organisé des réunions publiques où il avait pris la parole, on affirma qu'il s'était jeté dans la mêlée et que cet intellectuel était devenu un homme d'action.

Or M. Anatole France, dans cette affaire, n'a en tout asststé qu'à deux réunions publiques. A la première, comme il n'avait rien préparé, il dit

quatre phrases. A la deuxième il lut un petit papier [1].

S'il signa les protestations, ce fut de sa part bien logique. Dès le début des révélations, il avait été frappé de la manière dont le procès avait été conduit, et des chances d'erreur qu'une telle procédure comportait. Quand il connut le fac-similé du bordereau son opinion personnelle devint favorable au condamné; des experts dignes de toute confiance comme le directeur de l'école des Chartes et quelques autres lui commencèrent une certitude. La publication du réquisitoire de 1894 acheva sa conviction.

L'attitude d'Esterhazy, les charges morales et matérielles qui furent produites contre lui, la partialité évidente dont on fit preuve dans son procès, l'absence de toute preuve précise contre Dreyfus lui enlevèrent jusqu'au moindre doute. Et je ne parle ni de la multitude des incidents, ni des mille petites observations psychologiques qui ne pouvaient échapper à un esprit aussi perspicace.

Je le dis parce que je le sais. M. Anatole France a étudié cette affaire comme s'il s'agissait de n'importe quel procès historique. Il a employé pour tâcher de découvrir la vérité la méthode qui

(1) Je tiens ces détails de M. Anatole France lui-même.

lui est habituelle. Il a fait des hypothèses et les a soumises à un contrôle sévère. En dernière analyse il a conclu nettement que l'hypothèse de l'innocence était la seule qui s'accordât avec tous les faits. Le 16 août 1899, dans le seul article peut être où il ait abordé la question face à face [1], il pouvait dire à juste titre :

« Pour se reconnaître dans toute cette affaire, il fallait, à l'origine, quelque application et une certaine méthode critique, avec le loisir de l'exercer. Aussi voit-on que la lumière s'est faite d'abord chez ceux qui, par la qualité de leur esprit et la nature de leurs travaux, étaient plus aptes que d'autres à se débrouiller dans les recherches difficiles. Il ne fallait plus ensuite que du bon sens et de l'attention' Le sens commun suffit aujourd'hui. »

Qu'on cesse donc de croire que M. France a résolu — sur le tard — de jouer un rôle politique. Personne n'en est plus éloigné. C'est un homme de philosophie. Mais son scepticisme qui est sans limite dans l'ordre métaphysique ne va pas jusqu'à l'empêcher de juger un procès dont on lui montre les pièces. Ce scepticisme dans cette affaire n'a servi qu'à le mettre en défiance contre les opinions

(1) Le manuscrit de ce livre a été livré à l'imprimeur un peu avant le procès de Rennes. Je dois reconnaître que, pendant ce procès, M. France dans le *Figaro*, a fortement accentué ses déclarations

toutes faites. L'habitude de la critique, la passion du libre examen firent le reste. Et avec son habituelle audace de pensée, dès que son opinion fut établie, il la publia sans se préoccuper même une seconde de la répercussion qu'elle pouvait avoir.

Car c'est là une des caractéristiques que je tiens le plus à mettre en lumière. M. Anatole France est un individualiste absolu. Il ne supporte aucune restriction à la liberté de penser et d'exprimer sa pensée. Jamais une préoccupation d'ordre politique — ou social — ou religieux — ne put le contraindre au silence ou même à l'atténuation de sa pensée. Il ne comprend même pas les reproches qu'on a pu lui faire d'être pour la jeunesse un professeur de nihilisme. L'intérêt social est pour lui une chose vague. Il renonce à l'élucider. Il poursuit pour son compte des études qui l'intéressent. Il ferait sauter le monde pour le plaisir de trouver une belle solution.

En ceci, d'ailleurs, M. France demeure logique avec tout son passé. N'avait-il pas écrit dans les *Opinions de Jérôme Cogniard* :

— « Vous savez que l'ordre public n'est que la violence organisée et que chacun est juge de l'intérêt qu'il y doit porter... »

Et qu'on veuille bien aussi se souvenir de ce passage :

— « Mon fils, dit M. l'abbé Cogniard, j'ai tou-

jours observé que les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils. Il est bon de promener la tête de loup et le balai un peu à l'aveuglette dans tous ces coins obscurs. Il est bon même de donner çà et là quelque petit coup de pioche dans les murs de la cave et du jardin. Cela fait peur à la vermine et prépare les ruines nécessaires.

— J'y consens volontiers, répondit le doux Tournebroche, mais quand vous aurez détruit tous les principes, ô mon maître, que subsistera-t-il?

A quoi le maître répondit :

— Après la destruction de tous les faux principes, la société subsistera, parcequ'elle est fondée sur la nécessité, dont les lois, plus vieilles que Saturne, régneront encore quand Prométhée aura détrôné Jupiter. »

Telles sont les maximes d'un véritable intellectuel, et qui ne songe qu'à son propre plaisir cérébral.

Du moins à l'ingérence momentanée de M. France dans les affaires publiques avons-nous gagné deux ou trois livres délicieux. Jamais l'ironie de M. France ne fut plus fine, ni d'un comique plus savoureux. Jamais son style ne fut plus pur. Ces trois livres d'*Histoire contemporaine* sont une vaste et incisive satire de nos travers, et le père

spirituel de M. Bergeret nous a donné de la sottise et de la médiocrité de la vie de province — que l'on trouve aussi à Paris — une fresque magistrale où éclatent de temps à autre, comme dans les anciens tableaux la marque du peintre, des pensées fines, ingénieuses ou profondes qui sont comme le sceau indélébile de notre auteur. M. Bergeret, Mme Worms-Clavelin, l'abbé Guitrel, le beau Rara, et la douce Mme de Bonmont prennent au bout d'un moment le relief comique et vigoureux d'un personnage de théâtre. Mme de Bonmont, plus particulièrement, sentimentale et amoureuse d'Esterhazy, me touche en me faisant sourire :

« — Elle voyait avec inquiétude les colères de Rara s'allumer chaque jour plus vives. Quand elle allait chez lui le matin elle le trouvait en manches de chemise, plongé jusqu'au cou dans sa vieille malle d'officier, toute pleine de papier timbré, et, là dedans, la tête cramoisie, jurant, sacrant, hurlant : « Gredins, canailles, fripouilles, misérables ! » annonçant qu'on entendrait parler de lui et qu'il y aurait du nouveau. Elle attrapait un baiser au milieu des imprécations. Et il la congédiait avec la perpétuelle annonce qu'il se ferait sauter le caisson. Non, ce n'est pas ainsi qu'Élisabeth comprenait l'amour ! — »

Il semble que nous pouvons maintenaut jeter

un coup-d'œil général sur cette œuvre harmonieuse comme une parabole d'étoiles.

Cette œuvre est digne d'admiration. Mais elle n'est pas à mettre dans toutes les mains.

Comme certaines fioles précieuses contiennent un élixir qu'il n'est permis de prendre que dans certaines conditions, ces livres ne doivent être feuilletés que par des hommes déjà expérimentés et à qui sont déjà familières les spéculations abstraites et l'audace des raisonnements.

Ils ne sont pas une école d'enthousiasme. Ils pourraient devenir, ils sont peut-être, une école de scepticisme amollisant.

Tout dépend de la manière dont ils sont lus.

Certes c'est un haut problème et qui a donné bien souvent de l'angoisse à ceux qui se penchaient sur la jeunesse contemporaine que le problème de savoir dans quelle mesure un homme dont les paroles ont de l'importance a le droit de donner tout l'essor à sa pensée, si audacieuse qu'elle soit, sans se préoccuper de la manière dont il sera compris.

Vous vous souvenez que c'est le problème tragique que M. Paul Bourget a étudié dans son roman du *Disciple* et vous vous rappelez quelle fut la surprise de ce vieux professeur de philosophie à la nouvelle que son disciple préféré avait

poussé jusqu'au crime le goût désintéressé des expériences psychologiques.

Mais ces préoccupations sont demeurées étrangères à l'esprit de M. Anatole France. Véritable individualiste [1], il n'a eu souci que de développer librement sa personnalité et de cultiver en lui-même un riche domaine. Il n'a pas voulu voir la répercussion que ses idées pouvaient avoir sur des cerveaux moins fortement constitués que le sien, et sa critique impitoyable s'est exercée sans contrainte.

De l'école d'Ernest Renan il a vécu dans la région supérieures des idées, et de ses raisonnements ou de ses observations il a formé des livres. Je ne voudrais pas reprendre l'image déjà normalienne de la Tour d'ivoire mais j'oserais presque comparer l'auteur de *Jérôme Cogniard* au cénobite solitaire de Thaïs, qui passa toute une période de sa vie dans la méditation sur le chapiteau d'une haute colonne.

Vraiment il a vu la vie d'un peu haut, et toujours à travers des livres qui lui masquaient les nécessités immédiates [2]. Il n'a pas eu le sentiment

(1) — « Il acheta un beau jardin qu'il cultivait lui-même. Il était doux, affable. Il croyait que le plus noble emploi de la vie était de s'appliquer à la philosophie... »

(2) « Celui qui a étudié dans les livres en garde à jamais une fière amertume et une tristesse superbe... » *Opinions de J. Cogniard*, p. 151.

de la solidarité sociale, il s'est tenu loin de la foule, loin du peuple et n'a écrit que pour lui-même et pour un groupe de lettrés. Reconnaissons que sa vie fut celle d'un égoïste, mais ce fut aussi celle d'un séducteur. Sa grâce s'insinue dans l'esprit du lecteur et en prend possession sans même qu'il s'en aperçoive. Il a vu les hommes et les choses avec une telle acuité de vision, une telle perspicacité naturelle, une telle finesse d'esprit que les livres qui sont sortis de sa méditation ont un charme sans égal.

La fluidité de son style, la douceur pénétrante de sa pensée, la profondeur et la clarté de ses aperçus lui font une place prépondérante dans notre littérature.

Il a l'élégance facile — le don de la mesure — un goût parfait. Il symbolise assez nettement un siècle d'histoire et d'érudition, époque où l'enthousiasme devient rare, mais où la pitié, l'indulgence et la haine de la brutalité ont fait de grand progrès. Son œuvre toute de grâce pénétrante aura je pense des parties immortelles comme en eurent les monuments grecs.

Quand on cherche à cette douceur harmonieuse un terme de comparaison, l'esprit se hausse involontairement jusqu'à la colline sacrée telle que nous la voyons aujourd'hui avec les yeux de l'imagination.

Qu'importent les vicissitudes que l'Athène actuelle a subies? Les romains emportent les sta tues et les colonnes, les ducs francs bâtissent leu palais et une tour sur les Propylées, les turcs fon un harem du temple d'Erechtée, les Vénitiens bom bardent et font sauter le temple de Minerve, le Grecs perdent jusqu'au souvenir des monument élevés par leurs ancêtres, et malgré tout l'Acropole demeure sur laquelle Renan s'en alla méditer et prier, vers laquelle Anatole France tourne les yeux, et qui demeure aujourd'hui encore pour les penseurs et les artistes comme le symbole même de l'harmonie et de la beauté.

C'est de cette douceur, de cette grâce et de cette harmonie que sont empreintes les œuvres d'Anatole France.



PIERRE LOUŸS

Pierre Louÿs

M. Pierre Louÿs a eu le rare bonheur de plaire en même temps au public et aux artistes intransigeants. Avant même qu'Aphrodite ait paru en librairie les jeunes hommes de lettres qui rédigent le *Mercure de France* et *La Plume* déclaraient M. Pierre Louÿs un artiste de premier ordre, M. de Hérédia s'en allait répétant que son livre était aussi beau que la *Salammbô* de Gustave Flaubert, et M. François Coppée méditait l'article enthousiaste que tout le monde a lu dans *Le Journal*.

Ce sont les raisons littéraires de ce succès unanime que je voudrais essayer de déduire ; mais peut-être avant tout importe-t-il de s'expliquer sur un point spécial pour n'avoir plus ensuite la moindre gêne.

Presque tous les admirateurs d'*Aphrodite* ont cru devoir faire des réserves sur la philosophie de

ce livre; ils ont loué le talent de l'auteur, ils ont blamé sa morale. J'aurais moi-même partagé ces scrupules si je n'avais cru me rendre compte qu'il y aurait injustice à juger l'auteur de ce roman antique selon les règles trop étroites de notre morale relativement récente, et si je ne croyais discerner chez cet écrivain un cas psychologique tout-à-fait particulier.

M. Pierre Louÿs n'est pas notre contemporain. Nous ne pourrions pas le juger avec justice si nous ne faisions tout de suite cette constatation. S'il se trouve parmi nous de temps en temps, (et c'est chose rare car il voyage beaucoup) c'est par une sorte d'anachronisme; il anticipe sur les siècles passés, et c'est un grec du temps de Cléopâtre qu'à certains jours nous rencontrons se promenant sur les boulevards.

Il ne faut donc pas lui demander de voir la vie avec les yeux que nous avons. Il la regarde comme on la regardait un peu avant l'ère Chrétienne, et il faut d'abord lui concéder ce point si nous voulons goûter un plaisir sans contrainte à le suivre dans ses rêveries.

Certes, je le reconnais hautement, rien n'est plus contraire à notre conception traditionnelle de la vie que les aventures de la petite courtisane appelée Bilitis, de la belle Galiléenne Chrysis qui devint la reine galante d'Alexandrie, ou de ces

petites joueuses de flûte dont la gracieuse apparition charme pendant tout un chapitre les yeux vite complices de la lectrice ou du lecteur.

C'est qu'en effet ces petites créatures, bien qu'elles soient femmes comme elles le sont toutes, c'est-à-dire frivoles et charmantes, ne sont ni de notre race ni de notre époque.

M. Pierre Louÿs a créé pour nos imaginations et pour lui-même une cité antique plus harmonieuse et plus belle que ne fut jamais une ville grecque, même au temps de Périclès. Les sociétés sont toujours complexes, le grotesque y coudoie le sublime, le laid y est la rançon nécessaire du Beau (car comment apprécierait-on la Beauté si le laid ne faisait souffrir ?) mais M. Pierre Louÿs a usé du privilège délicieux qu'ont les poètes : celui de ne voir qu'une partie de la vérité, et de choisir précisément celle qui contente le mieux nos désirs secrets.

Dans la vie d'autrefois il n'a voulu voir que le culte de la Volupté, et comme s'il était vraiment un prêtre d'Aphrodite il a réglé pour nous le cortège des jeunes femmes et des vierges s'avançant vers le temple de la déesse avec la démarche gracieuse et la sveltesse que nous voyons encore aux théories de suppliantes tournant autour du col des belles amphores grecques.

C'est un point qui doit être acquis dès le début.

Au point de vue de l'art, M. Pierre Louÿs est un étranger parmi nous. Il ne veut pas connaître, il repousse toutes les complications de notre morale moderne, il a pour la conception chrétienne de la vie l'aversion instinctive que témoignèrent aux apôtres les grecs restés fidèles à la religion des ancêtres. Que d'autres considèrent ce monde comme une vallée de larmes et vivent laborieux et mélancoliques, dans la terreur perpétuelle de la faute et dans l'angoisse des châtiments futurs, il ne connaît pas leurs appréhensions. Volontiers il répondrait à qui lui fait reproche ce que Festus au début de la décadence romaine disait de ceux qui lui parlaient de la religion nouvelle : « insanis Paule ». Ces prédicateurs sont des fous.

Il n'a même jamais connu cette solitude morale, cette tristesse qui étreignit Renan lorsqu'il se détacha de la Religion traditionnelle et lorsque tout d'un coup selon son expression le ciel lui parut vide.

Le ciel, pour M. Pierre Louÿs, n'a jamais cessé d'être surabondant de divinités. Les déesses vivent toujours, les nymphes se jouent encore aux miroirs des ruisseaux, les Hamadryades dans les arbres tordent encore des bras nerveux, et Vénus-Aphrodite, blonde et rose, passe encore sur des nuages légers, nonchalamment couchée en son char attelé de très jeunes colombes, et lissant ses cheveux dans l'or clair du soleil.

Ses livres ne parlent guère que d'amour ; mais après l'angoissant problème de la Douleur et de la Faim qui pourrait nous toucher davantage, humains si faibles, que le Sphinx éternel du problème amoureux ? Laissons reposer un moment notre admiration pour les écrivains énergiques qui montrent le devoir et parlent de sacrifice, donnons quelques minutes à ceux qui charment nos imaginations. Ils ont pris un chemin plus facile, mais il est tout jonché de pétales de roses. Suivons les un instant, passons par dessus les siècles écoulés, pénétrons dans l'empire prestigieux des courtisanes alexandrines, et confondons un moment comme les grecs de M. Pierre Louÿs le culte des dieux et le culte de la Beauté.

J'ai dit que l'auteur d'*Aphrodite* était naturellement un grec. Cette notion est trop simple. Elle n'embrasse pas toute la vérité. S'il est vrai que M. Pierre Louÿs est un Helléniste de la bonne époque et s'il a tout naturellement puisé d'abord aux sources pures de la poésie de Sophocle, il en est vite arrivé par une dégradation inconsciente et par une sorte de penchant naturel à préférer les auteurs de la dernière période littéraire de la Grèce, et à vivre plus volontiers en imagination dans la métropole d'Alexandrie que dans l'Attique proprement dite.

Subissant, peut-être sans le vouloir, (mais qui pourrait s'en affranchir ?) la pénétrante influence moderne, il n'a pu se maintenir dans les régions sereines de la Beauté classique, il s'est laissé toucher par la grâce voluptueuse des Orientaux, et, s'ils sont toujours des Grecs, ses héroïnes et ses héros n'ont plus rien de commun avec les soldats, les légistes et les orateurs contemporains de Solon.

Les personnages d'*Aphrodite*, ce sont des Alexandrins. Ils ne se préoccupent ni de beauté morale, ni de dévoûment à la chose publique. Ce sont des Grecs métissés d'influences étrangères ; ils sont devenus des hommes curieux de toutes les sciences, des raffinés voluptueux. Dans leur type cérébral autant que dans leur type physique ils offrent un mélange étonnant où se confondent les civilisations étrangères : égyptienne, sémite, occidentale.

C'est par ce goût du rare et du compliqué que M. Pierre Louÿs est tout de même de notre époque. Malgré son désir énergique de vivre hors de notre temps, il n'a pu réussir l'impossible. Les caractéristiques de la Cosmopolis antique qu'il a le mieux saisies et le mieux mises en lumière, ce sont les traits communs à Alexandrie et à une portion de notre Paris moderne, Cosmopolis nouvelle et par bien des côtés comparable avec l'ancienne !

Les héros de M. Pierre Louÿs, ce sont des hom-

mes de race complexe comme est complexe leur personnalité elle-même. Méléagre qui fut l'un de ses maîtres était un Grec de Syrie. La petite chanteuse Bilitis est la fille d'un grec et d'une Phénicienne. Chrysis est galiléenne.

Et c'est un fait digne de remarque, que M. Pierre Louÿs ait donné pour patrie à son héroïne préférée cette province septentrionale de la Judée qui fut toujours traitée en étrangère par les Juifs du Sud et par ceux de Jérusalem.

C'était une province de race mélangée. Elle était traversée par l'une des plus anciennes routes du monde, celle qui va de Damas à Saint-Jean d'Acre et les habitants, de visage plus pâle, y étaient aussi d'âme plus douce. Ils n'avaient pas le type sémite pur des provinces du sud. Ils tenaient déjà de la race aryenne plus d'indulgence et de douceur. Ils étaient mieux préparés à voir naître Jésus.

Chrysis était galiléenne. « Elle vivait avec sa mère sur les bords du Lac de Génézareth, dans un pays d'ombre et de lumière envahi par les lauriers roses. Elle avait douze ans quand elle s'échappa pour suivre une troupe de jeunes cavaliers qui allaient à Tyr comme vendeurs d'ivoire et qu'elle aborda devant une citerne. Ils paraient des chevaux à longue queue avec des houppes bigarrées. Elle se rappelait bien comment ils l'enlevè-

rent, pâle de joie, sur leurs montures, et comment ils s'arrêtèrent une seconde fois pendant la nuit, une nuit si claire qu'on ne voyait pas une étoile. »

Elle entra avec eux dans Tyr. Elle les suivit jusqu'au marché d'Alexandrie. C'était sa patrie d'élection ; c'était aussi celle de M. Pierre Louÿs.

Son histoire est celle d'une petite courtisane, telle qu'il dut y en avoir beaucoup dans cette ville dissolue.

A cette époque, du moins à Alexandrie, la philosophie tenait lieu de morale et la religion ne gênait le développement d'aucune des facultés humaines. Aphrodite était la déesse toute-puissante. Elle protégeait la ville. Pourvu qu'on lui rendît publiquement les hommages qui étaient dus à sa divinité elle approuvait toutes les voluptés. Si nous en croyons certains récits on ne mettait au plaisir de vivre aucune des restrictions modernes. La vie était organisée pour l'amour et pour la Beauté. La profession de courtisane était honorée à l'égal et peut-être au-dessus des autres, le culte de l'Harmonie était universel.

La vie d'une femme comme Chrysis se passait en occupations menues et charmantes. Elle accordait à sa toilette et au bain une partie de la journée, elle faisait au crépuscule une promenade sur la jetée, elle assistait le soir à un banquet ou à une représentation théâtrale, elle consacrait la nuit à

des amants de passage. Nul n'y trouvait à redire. Comme elle était très belle, elle ne recueillait autour d'elle que des témoignages d'admiration.

M. Pierre Louÿs s'est complu longuement à regarder vivre cette petite créature éphémère. Il a aimé jusqu'aux détails de sa toilette, et l'ayant fait vivre et mourir dans l'une des cités les plus belles du monde, il nous a laissé des occupations futiles de la jeune courtisane une suite de tableaux que son style a su nous rendre séduisants.

Voyez d'abord avec quel amour il nous fait assister au lever de Chrysis.

Chrysis devint plus grave et dit à voix basse :

« Farde-moi ».

Une petite boîte de bois rose, qui venait de l'île Dioscoride, contenait des fards de toutes les couleurs. Avec un pinceau de poils de chameau, l'esclave prit un peu d'une pâte noire, qu'elle déposa sur les beaux cils, courbés et longs, pour que les yeux parussent plus bleus. Au crayons deux traits décidés les allongèrent, les amollirent ; une poudre bleuâtre plomba les paupières ; deux taches de vermillon vif accentuèrent les coins des larmes. Il fallait, pour fixer les fards, oindre de cérat frais le visage et la poitrine : avec une plume à barbes douces qu'elle trempa dans la céruse, Djala peignit des traînées blanches le long des bras et sur le cou ; avec un petit pinceau gonflé de carmin, elle ensanglanta la bouche et toucha la pointe des seins ; ses doigts, qui avaient étalé sur les joues un nuage léger de poudre rouge, marquèrent à la hauteur des flancs les trois plis profonds de la taille, et sur la croupe arrondie deux fossettes parfois mouvantes ; puis, avec un tampon de cuir fardé elle colora vaguement les coudes et aviva les dix ongles.

La toilette était finie.

Ce fragment indique assez bien la manière générale de l'auteur. Son Aphrodite est toute différente de la Thaïs d'Anatole France ou de la Salammbô de Gustave Flaubert. Ce sont trois romans antiques, et tous les trois écrits en un style excellent. Mais tandis qu'Anatole France réussissait a nous faire saisir le conflit des idées au IVe siècle de l'ère chrétienne, et le trouble qu'apportait dans les âmes païennes la prédication des apôtres, tandis que Gustave Flaubert essayait de nous donner une reconstitution de la Carthage ancienne et voulait nous imposer la vision précise d'une civilisation disparue, M. Pierre Louÿs a fait avant tout œuvre de poète. Il a imaginé, au moins autant qu'il a reconstitué la vie élégante d'Alexandrie, et sans vouloir pénétrer profondément l'âme savante et compliquée des philosophes ingénieux qui allaient devenir si rapidement les dangereux théologiens que vous savez, il s'est laissé séduire par la beauté des costumes, la grâce des attitudes, la splendeur des monuments et des statues, la douceur du ciel et de la mer.

Loin de vouloir embrasser d'un coup d'œil la vie ardente et multiforme de cette turbulente Cosmopolis, il a volontairement restreint le champ de sa vision, et ne voulant voir que l'aspect extérieur des personnes et des choses, il nous a laissé dans un

style très pur une image superficielle mais charmante de ce que pouvait être dans une ville comme Alexandrie, les distractions et les plaisirs d'un petit groupe de privilégiés. Le peuple n'a aucun rôle dans cette histoire, pas même le rôle de spectateur. L'auteur nous fait avec amour la description du temple de la déesse. Il nous initie à son culte, nous promène dans ses jardins, et nous conte tout en marchant des apologues dans la manière de Socrate.

Pour aller d'une scène d'orgie au spectacle d'une cérémonie religieuse, il nous conduit comme par la main à travers le dédale des rues d'Alexandrie.

On sent qu'il aime cette ville. Il la voit telle qu'elle fut jadis. Les barbares n'ont pas si bien détruit le phare de Ptolémée qu'il ne l'aperçoive encore dans sa splendeur éblouissante. Il le revoit tel qu'il fut bâti par le premier des rois de cette race, et si beau qu'il fut tout de suite considéré comme l'une des sept merveilles du monde. Il en revoit la masse énorme, toute de marbre étincelant. Il croit distinguer encore l'assemblage gracieux des colonnettes et des étages, il monterait jusqu'au sommet pour se mirer dans le gigantesque miroir qui dominait tout l'édifice, et qui réfléchissait la voile des vaisseaux avant que l'œil put les apercevoir à l'horizon.

Privilège admirable des hommes d'imagination! M. Pierre Louÿs a connu toute la ville d'Alexandrie. Ville tragique, aux origines fabuleuses, et qui, au temps où se place l'histoire de Chrysis, c'est-à-dire vers la fin de l'ère païenne (1) montrait avec orgueil aux hommes assemblés la multitude de ses magasins et de ses monuments. C'était le centre du commerce entre l'Asie et l'Afrique, l'entrepôt naturel de toutes les marchandises d'Arabie, de Nubie et d'Abyssinie ; le rendez-vous de toutes les races.

Ses richesses et sa splendeur étaient incomparables. Pour atteindre le phare, on pouvait suivre l'Heptastade, chaussée admirable que recouvraient des dalles éternelles et qui en conduisant de la ville à l'ancienne île de Pharos séparait le grand port du port de Bon-Retour. Devant chaque temple les obélisques dressaient leurs monolithes de granit rose. Dans chaque rue, des cirques, des théâtres, des bains, des stades apparaissaient.

Comme la ville était perpétuellement traversée par des étrangers, tout y était combiné pour le plaisir des yeux et le plaisir des sens. Les maisons y étaient à terrasse et à colonnettes. Les cours intérieures étaient fleuries de vignes, de dattiers

(1) L'auteur parle en effet de la reine Bérénice qui fut la fille de Ptolémée Aulète et la sœur aînée de Cléopâtre.

et de sycomores, les femmes y étaient charmantes et amoureuses du plaisir.

M. Pierre Louÿs a fait revivre toute cette ville. A ces petites maisons blanches et vertes il a restitué des apparences féminines. Il a rendu à ces filles de son esprit leurs objets usuels, leurs tables, leur lit, et il l'a fait avec une intensité de couleur, un souci du détail tels que les tableaux dont il nous donne la description, nous pourrions croire qu'il les a eus vraiment devant les yeux :

« Couchée sur la poitrine, les coudes en avant les jambes écartées et la joue dans la main, elle piquait de petits trous symétriques dans un oreiller de lin vert, avec une longue épingle d'or. »

Cette petite Chrysis qui laisse couler le temps si paresseusement n'est pas d'une psychologie à pouvoir intéresser l'auteur d'*Aphrodite*. Ce n'est pas une cérébrale. Son rôle, dans la vie, est d'être pour le plus grand nombre d'hommes possible une occasion de plaisir, et l'auteur a souvent constaté en elle une ambition qui lui est commune avec les courtisanes modernes : celle de s'enrichir avec les dons de ses amants.

Cependant comme elle connaissait de l'amour tous les rhytmes et toutes les subtilités elle s'estimait (et son historien ajoute : avec raison)

plus grande musicienne que Plango elle-même qui était pourtant musicienne du temple. « Car l'amour est un art, comme la musique. Il donne des émotions du même ordre, aussi délicats, aussi vibrants, parfois peut-être plus intenses. »

La vie de Chrysis est en somme une vie d'animal joli. Le seul effort mental qu'elle paraisse avoir jamais fait est celui d'exprimer au sculpteur Démétrios trois souhaits qui étaient pour le moins inconsidérés.

Ces trois souhaits, il est vrai, étaient nécessaires à l'auteur. En les accomplissant sans délibérer et sous le seul empire du désir sensuel, Démétrios, en effet, démontre une fois de plus que si l'amour physique est une chose exquise, la passion est un esclavage. Thèse chère à l'auteur d'*Aphrodite* !

A la minute où Démétrios est amoureux de Chrysis, il considère comme naturels les crimes que cette femme lui demande. Pour satisfaire à son caprice, il vole sans remords le triple collier de l'Anadyomène et par cet effroyable sacrilège met en deuil la ville toute entière ; pour offrir à Chrysis le peigne d'ivoire que portait la femme du grand prêtre, il assassine sans remords une femme innocente ; pour apporter à sa future maîtresse le miroir précieux de Bacchis il laisse mettre en

croix une jeune servante. Esclavage! Esclavage! Voilà le nom de la passion (1).

Et lorsque, ces crimes accomplis, Chrysis devenue à son tour amoureuse croit goûter le plaisir aux bras de son amant, celui-ci lui demande un sacrifice égal : il la force à porter les bijoux dérobés, et la désigne ainsi pour la peine de mort. Choc en retour de la même force! Tenailles qui n'épargnent ni l'une ni l'autre victime!

Piqué par l'aiguillon du Désir, Démétrios n'a rien su refuser. Chrysis accorde tout quand elle est amoureuse, et pour le baiser d'un amant s'enfonce à jamais dans la mort.

Esclavage, voilà le nom de la passion!

Telle est la philosophie de ce livre. Il porte à juste titre dans sa préface la dure maxime de Buffon : Il n'y a dans l'amour que le physique qui soit bon, le moral n'en vaut rien.

Est-il nécessaire de discuter cette théorie? L'auteur, à mon avis, s'est fait tort en séparant l'amour de sa sœur délicieuse : la sensibilité. Il lui a, ce faisant, enlevé une partie de son charme. C'est mutiler l'amour que lui couper les ailes. Un baiser n'est délicieux que lorsqu'il s'y ajoute un peu de la communion des âmes.

(1) Le roman d'*Aphrodite* parut d'abord sous ce titre : L'Esclavage.

J'estime qu'*Aphrodite* n'est pas un chef d'œuvre parceque les personnages de ce livre ne sont guère préoccupés que de caresses physiques. Leur moral nous échappe, et à plus forte raison leur sensibilité.

Malgré toutes les nuances de style, malgré la grâce voluptueuse des évocations, il ne satisfait pas le désir de nos cœurs. D'avoir vu un instant des formes enlacées cela ne peut pas nous suffire. Nous voudrions connaître un peu les complications de leurs âmes. Que savons nous de la reine Bérénice, sinon qu'elle est jeune et se promène dans une litière soutenue par vingt-quatre porteurs? Que savons-nous de Démétrios, sinon qu'il est aimé des femmes et dilettante au point de commettre des crimes pour se donner des émotions nouvelles? Que savons-nous de Chrysis elle-même, sinon qu'elle est jolie et danse dans les banquets ?

Ce sont des passants qui ne nous émeuvent guère. Nous regrettons d'être si familiarisés avec leurs attitudes et de ne rien connaître de leur psychologie.

Ces héroïnes et ces héros sont subordonnés à leur propre décor. Ils complètent un ensemble harmonieux, au même titre que l'*Aphrodite* de marbre et les colonnes du temple. Même dans les passages qui pourraient être pathétiques, comme celui du crucifiement, on sent à tout moment que les clous,

la croix, la souffrance et la mort ne sont sous la plume de l'auteur que pour contribuer à une belle description.

Au moment même où il la cloue sur le bois du supplice, M. Pierre Louÿs se préoccupe de la posture que va prendre sa jeune crucifiée. Il arrange les plis de sa tunique. Il lui adresse une harangue philosophique et bien tournée.

Ceux qui ont présent à l'esprit le passage de Salammbô où les mercenaires sur la route de Sicca rencontrent des lions en croix saisiront bien la différence. Où Flaubert était grandiose et terrible, Pierre Louÿs demeure un joailler de mots. Rien ne le trouble en son souci de bien écrire et le principal est pour lui de contenter son rêve de Beauté.

Aphrodite est digne de le satisfaire. C'est un livre harmonieux. La splendeur du corps humain y est célébrée avec magnificence et piété. La part de beauté qu'il y a dans l'exercice de nos facultés physiques y est glorifiée en phrases de poète.

Faut-il faire une ou deux citations ?

Personne n'a parlé de la beauté des femmes en des termes plus délicats :

« Se regarder à travers l'eau était pour elle une jouissance. Elle se voyait comme une grande coquille de nacre ouverte sur un rocher. Sa peau devenait unie et parfaite ; les lignes de ses jambes s'allongeaient dans une lumière bleue ; toute sa

taille était plus souple ; elle ne reconnaissait plus ses mains. L'aisance de son corps était telle qu'elle se soulevait sur deux doigts, se laissait flotter un peu et retomber mollement sur le marbre sous un remous léger qui heurtait son menton. L'eau pénétrait dans ses oreilles avec l'agacement d'un baiser. »

Et encore :

« Un torse chaud, plein de chair, velouté comme un fruit et très suffisamment vêtu par la peau brillante d'une couleur uniforme et foncée, où se détachent avec vigueur l'astrakan bouclé des sous bras et les couronnes noires des seins. »

La citation est quelquefois difficile dans les livres de M. Pierre Louÿs. Quand on détache de l'ensemble ses phrases les plus caractéristiques on accentue sans le vouloir ce qu'elles ont d'impudique ; on risque de donner une impression fausse. M. Pierre Louÿs est avant tout un artiste. Il né reconnaît en morale que le criterium de l'harmonie, il ne se préoccupe que de donner la sensation de la Beauté, et s'il se trouve que ses images et ses évocations sont le plus souvent licencieuses c'est par une sorte de disposition naturelle, et d'une manière pour ainsi dire inconsciente.

Les *Chansons de Bilitis* justifient cette manière de voir. C'est une suite de petits poèmes dans la manière antique et qui a donné lieu à des confusions bien amusantes. Je me hâte de dire que tous ces fragments lyriques sont de M. Pierre Louÿs lui-même. Il n'a traduit ni plagié personne en

les écrivant. Mais avec une ironie plus parisienne que socratique, il a voulu persuader qu'il n'était que le traducteur de fragments retrouvés par lui.

Pour accréditer ce mensonge anodin il a écrit un « avertissement ». Il y conte sur sa prétendue trouvaille les détails les plus minutieux et donne de Bilitis une biographie fantaisiste mais documentée. Il poussa même si artistement la plaisanterie que lorsqu'il envoya son livre à certain professeur de l'université (je veux lui faire la grâce de ne pas le nommer) celui-ci répondit qu'il avait pris d'autant plus de plaisir à recevoir ces petits poèmes que déjà il les avait lus dans le texte original. Nos professeurs, vous le voyez, ne se laissent pas devancer.

L'erreur en elle-même n'avait rien que de très explicable. M. Pierre Louÿs est à ce point imprégné du génie des littératures grecques que l'on pouvait, sans ridicule, prendre ses poèmes pour de véritables traductions. Bilitis n'a jamais vécu que dans l'imagination de l'auteur mais elle donne l'impression de la vie antique.

« Son tombeau a été retrouvé par M. G. Heim à Palaeo Limisso, sur le bord d'une route antique, non loin des ruines d'Amathonte. Ces ruines ont presque disparu depuis trente ans, et les pierres de la maison où peut-être vécut Bilitis pavent aujourd'hui les quais de Port-Saïd. Mais le tombeau était souterrain, selon la coutume phénicienne, et il avait échappé même aux voleurs de trésors.

M. Heim y pénétra par un puits étroit, comblé de terre, au fond duquel il rencontra une porte murée qu'il fallut démolir. Le caveau spacieux et bas, pavé de dalles de calcaire, avait quatre murs recouverts par des plaques d'amphibolite noire, où étaient gravées en capitales primitives toutes les chansons qu'on va lire, à part les trois épitaphes qui décoraient le sarcophage.

Quand on ouvrit la tombe, elle apparut dans l'état où une main pieuse l'avait rangée, vingt-quatre siècles auparavant. Des fioles de parfums pendaient aux chevilles de terre, et l'une d'elles après si longtemps était encore embaumée. Le miroir d'argent poli où Bilitis s'était vue, le stylet qui avait trainé le fard bleu sur ses paupières, furent retrouvés à leur place. Une petite Astarté nue, relique à jamais précieuse veillait toujours sur le squelette orné de tous ses bijoux d'or et blanc comme la neige, mais si doux et si fragile qu'au moment où on l'effleura, il se confondit en poussière.

Tous ces détails sont inventés, mais ils sont vrais d'une vérité générale. Les reliques de *Bilitis* ressemblent à celles de la petite musicienne que nous avons tous admirée il y a quelques mois au musée Guimet parmi les souvenirs rapportés d'Antinoé par la mission lyonnaise. Après tant de siècles cette petite musicienne est apparue, elle aussi, presque intacte dans son lit de terre sèche. On a retrouvé auprès d'elle les deux lyres dont elle s'était servie, les peignes dont elle s'était ornée, les fards dont elle s'était peinte et jusqu'au miroir où elle s'était admirée.

Cette tombe de Bilitis, elle est semblable aux cercueils du musée du Capitole à Rome, et

semblable aussi aux sarcophages égyptiens qui dorment d'un nouveau sommeil dans la nécropole du Louvre.

Ces rapprochements ne sont pas inutiles. Ils nous font saisir le procédé de M. Pierre Louÿs. Ce n'est ni dans les livres anciens ni dans les manuscrits qu'il cherche le meilleur de son érudition. C'est en lui-même et dans la contemplation des vitrines de musée.

Une statuette d'ébène comme celle de la princesse Touï [1] fixe dans son esprit, et bien mieux qu'un texte ancien, la silhouette gracieuse d'une prêtresse égyptienne. Les amphores grecques, les vases, les colliers, les débris de vêtement, les objets de toilette, voilà ses meilleurs documents.

Qu'on lui montre une tunique, il en voit tout de suite émerger le torse brun d'une danseuse; qu'on lui montre un trépied, une aiguière, une lampe de bronze, la chambre toute entière lui apparaît, telle qu'elle fut au temps jadis.

Pour pénétrer la vie antique il lui suffit de fréquenter les musées et de voyager aux pays anciens. Les îles et les ports d'autrefois existent aujourd'hui encore. Qu'importent les transformations, les ruines et les peuples nouveaux ? le ciel n'a pas changé, la terre est demeurée intacte,

(1) Dans la salle d'Horus au musée du Louvre.

les lignes et les couleurs sont demeurées les mêmes. Il suffit au poète de restituer à ces immuables décors les habitants qui les aimèrent les premiers. Et c'est un jeu d'esprit charmant que de recomposer selon son rêve une société disparue.

On saisit bien cette manière dans les *Chansons de Bilitis*. Ce sont les Bucoliques de M. Pierre Louÿs : Bucoliques de rêve, tendres et vicieuses.

Si le cadre poétique et la simplicité volontaires imposent le souvenir de Virgile ou de Théocrite, les subtilités et les raffinements sont bien d'un grec lettré de la dernière époque. Pastorales et amoureuses, ces poésies chantent les joies champêtres, mais un grand nombre d'entre elles, l'auteur les a écrites dans l'île de Lesbos.

Il eût été d'ailleurs bien étonnant qu'en écrivant la vie d'une petite vierge folle comme Bilitis M. Pierre Louÿs ne l'eût pas conduite dans une de ces petites îles charmantes qui sont comme un semis de perles sur la robe de la Méditerranée. Et parmi tant d'îles amoureuses comment n'eût-il pas choisi celle dont la réputation était la plus mauvaise ?

Vers le V[e] siècle avant notre ère, la capitale de cette île, Mytilène, était déjà l'une des cités les plus élégantes et les plus dissolues du monde civilisé. Qui ne se souvient que ce fut Lesbos qui inaugura ce qu'aucune colonie

grecque n'avait encore osé : de véritables écoles, je serais tenté de dire : des couvents de courtisanes.

Des femmes exclusivement destinées au plaisir recevaient là une éducation complète. Cette formation, dirigée par des matrones choisies parmi les plus habiles et les plus lettrées, comprenait non seulement ce qui regardait l'éducation du corps, mais encore tout ce qui pouvait contribuer à la formation de l'esprit. Le nom de Sapho qui fut instruite, dit-on, dans l'une de ces institutions précise tout de suite l'idée de ce que pouvaient être ces établissements singuliers.

Nous sommes bien loin aujourd'hui de l'état d'esprit que supposent de telles mœurs, et nous ne comprenons guère des poèmes comme « L'Amie complaisante ». Nous leur préférons — et de beaucoup — les poésies purement pastorales et les évocations de danses au clair de lune. Mais nous sommes forcés de reconnaître que dans les unes comme dans les autres M. Pierre Louÿs a fait preuve d'une douceur extrême. Ces petits poèmes, par le charme du style et la délicatesse des visions, créent pour nos imaginations un paradis irréel et délicieux où les femmes ne seraient occupées qu'à se rendre plus jolies et plus dignes d'être aimées; Eden impossible où l'humanité enfin débarrassée de toutes les infirmités corporelles et de toutes les

petitesses d'esprit, réaliserait le rêve de l'harmonie universelle.

Les Danses au clair de lune

Sur l'herbe molle, dans la nuit, les jeunes filles aux cheveux de violettes ont dansé toutes ensemble, et l'une de deux faisait les réponses de l'amant.

Les Vierges ont dit : « Nous ne sommes pas pour vous. » Et comme si elles étaient honteuses elles cachaient leur virginité. Un œgipan jouait de la flûte sous les arbres.

Les autres ont dit : « Vous nous viendrez chercher. » Elles avaient serré leurs robes en tunique d'homme, et elles luttaient sans énergie en mêlant leurs jambes dansantes.

Puis chacune se disant vaincue a pris son amie par les oreilles comme une coupe par les deux anses, et, la tête penchée, a bu le baiser.

Des *Chansons de Bilitis* à *la Femme et le Fantin* la distance n'est pas aussi grande qu'on pourrait croire. Cependant M. Pierre Louÿs dans ce dernier volume paraît avoir eu l'intention d'écrire un roman psychologique.

L'idée générale du livre est la même que celle d'*Aphrodite* : la passion est un esclavage. Et l'histoire de don Matéo est l'histoire effroyable d'un homme dont une petite ouvrière de la manufacture de Séville brise la vie.

Si l'idée à première vue ne parait guère originale, l'auteur a su la renouveler par une abondance

de détails et un luxe d'inventions qui donnent à son livre un grand prix. Jamais amant ne fut plus lamentablement berné que ne le fut Matéo, jamais homme ne fut plus amoureux.

La capricieuse Sévillane qu'il rencontra dans un paysage polaire pendant la traversée du Guipuzcoa, se hausse entre les mains de M. Pierre Louÿs jusqu'à devenir le type de la femme qu'on pourrait appeler : l'Allumeuse.

Pendant des années elle affole d'amour ce malheureux, et promettant toujours de se donner à lui, lui échappe toujours à la minute où il croit la tenir. Petite fantasque qu'on pourrait croire la dernière des courtisanes, et qui est vierge.

Elle a, pour torturer ce malheureux, d'extraordinaires inventions. Que dites-vous du chapitre où elle se rend dans la maison de campagne de celui qu'elle aime pour y passer la nuit dans ses bras, et de la cuirasse de toile dure dont elle s'était munie pour être sûre de résister à ses désirs passionnés ? Et du paragraphe où derrière une grille elle simule devant Matéo lui-même de se donner toute à un autre ? Et du passage où cet amoureux honoraire découvre à l'improviste sa bien-aimée dansant toute nue devant des étrangers dans un café de Cadix ?

On a pu dire qu'il y avait dans ces épisodes bien de l'exagération. Cette exagération était

nécessaire, et le seul moyen de créer un type est d'en accentuer vigoureusement les caractéristiques. *La Femme et le Pantin* fermé, la physionomie de Conchita Perez demeure dans l'imagination.

A des degrés divers nous avons tous connu des femmes qui pendant des périodes de temps ont tenu notre désir en haleine par des faiblesses calculées et qui jamais n'ont perdu leur sang-froid désespérant.

Conchita symbolise toutes ces femmes. Matéo symbolise tous les hommes dont elles ont fait des pantins. Leurs aventures, ce sont les nôtres vues avec le grossissement littéraire.

Puisqu'il voulait créer de telles figures M. Pierre Louÿs a bien fait de les choisir dans ce peuple espagnol ardent et orgueilleux. Nulle part les femmes ne sont plus provocantes, et nulle part aussi les hommes ne regardent d'un air plus passionné leur tour de hanches sarrazines. Dans les pires cavernes de l'Albaycin, à Grenade, lorsqu'un étranger s'aventure à vouloir faire danser les danses érotiques qui sont là-bas si extraordinaires, il lui faut prendre garde avant de se montrer plus entreprenant s'il n'y a pas dans l'ombre deux yeux ardents qui tiennent dans le même regard la danseuse et son spectateur.

Orgueil et jalousie ! L'histoire de Conchita, pour avoir toute son intensité, devait se passer en Espa-

gne. Ces villes de Castille, brûlées par le soleil, et qui montrent hautainement leur délabrement magnifique, voilà bien la patrie d'un petite orgueilleuse qui porte si haut le don de soi ! Ces villes d'Andalousie, toutes charmantes et parfumées, où flotte dirait-on comme une odeur d'amour, voilà bien le cadre où l'amant sent bouillonner en lui toutes les jalousies !

J'ai vu moi-même à Séville, à Grenade, de ces danses lascives. On y est emporté par la torsion des bras, le mouvement des hanches, la cambrure des poitrines juvéniles offrant aux spectateurs des seins dorés comme des fruits. J'ai vu ces visages ardents mimer les spasmes du plaisir, tandis que battent l'air éperdûment de petits bras au bout desquels de frémissantes castagnettes vivent d'une vie personnelle. J'ai respiré cet air léger où flotte un désir sensuel.

A lire la *Femme et le Pantin*, j'ai retrouvé mes sensations d'autrefois. M. Pierre Louÿs sait évoquer cette ivresse langoureuse, ces gestes souples, ces lèvres rouges et parmi les cheveux épars ces yeux noyés de volupté. Sa phrase a parfois des douceurs d'aquarelle, parfois des nettetés d'eau-forte :

— Je la vois toujours, avançant et reculant d'un petit pas balancé, regarder de côté sous sa manche levée, puis baisser lentement, avec un mouvement de torse et de hanches, son

bras au-dessus duquel émergeaient deux yeux noirs. Je la vois, délicate ou ardente, les yeux spirituels ou baignés de langueur, frappant du talon les planches de la scène, ou faisant crépiter ses doigts à l'extrémité du geste, comme pour donner le cri de la vie à chacun de ses bras onduleux.

M. Pierre Louÿs a le don des évocations. Langueur des yeux noyés, pîment des lèvres rouges, ivresse du désir, défaillance des cœurs, voilà son véritable domaine. *Aphrodite*, *Bilitis*. *La Femme et le Pantin*, ce sont les trois parties d'un grand poème sensuel.

Nous pouvons maintenant ne pas nous attarder longtemps aux contes et aux poèmes, d'ailleurs peu nombreux. Il n'y a ni dans *Astarté*, ni dans La *Maison sur le Nil*, ni dans *Ariane*, ni dans *Byblis*, ni dans *Léda*, la manifestation d'une personnalité nouvelle.

Ces contes sont des apologues. Sous la trame légère du récit transparaissent des vérités morales :

« Ne cherchez pas à percer le mystère des choses et contentez-vous des apparences ». Tel est l'enseignement que donne *Léda* qui porte en sous titre : ou la louange des bienheureuses ténèbres.

« Les bonheurs qu'on imagine valent mieux que ceux que l'on réalise, ils suffisent au sage », telle est la morale d'*Ariane* ou Le Chemin de la paix éternelle.

Ces nouvelles sont des contes moraux, très courts, mais d'un style si nuancé qu'ils laissent dans l'imagination du lecteur comme un prolongement de résonnances musicales. Ils sont d'un art achevé et paraissent écrits sans fatigue. La phrase est aisée, gracieuse, et comme douée de fluidité.

Pour ceux qui connaissent personnellement M. Pierre Louÿs il paraît d'ailleurs peu probable que ces petits chefs-d'œuvre soient le produit de longues veilles. On conte qu'il habite dans le haut du boulevard Malesherbes un atelier spacieux entièrement orné de statuettes et de gravures licencieuses où le temps se passe en causant au rythme des fauteuils à bascule. Quand il quitte son belvédère, c'est pour s'enfuir à l'aventure vers l'Égypte, l'Algérie ou les villes d'Andalousie. Il voyage en dilettante. Comme il n'aime pas à se déplacer souvent il fait dans un petit nombre de villes des séjours prolongés. Il est allé plusieurs fois en Espagne. Il n'y connaît guère que Séville. Cela tient à l'ennui que lui cause la nécessité de prendre plusieurs fois des trains à heure fixe.

Je me souviens d'un trait qu'il m'a conté lui-même et qui contribuera sans doute à fixer sa physionomie. Il était à Séville depuis plusieurs mois, et ne pouvait se décider, malgré l'envie qu'il en

avait, à pousser son 'voyage jusqu'à Grenade et Malaga.

Cependant, comme on ne cessait de lui vanter le pittoresque de Tanger et qu'il est plus que tout autre sensible au prestige de l'Orient, il décida, un jour d'énergie passagère, d'affronter virilement les sept heures de chemin de fer qui le séparaient de Cadix pour s'embarquer dans ce port à destination du Maroc. Chacun sait que de Cadix à Tanger il n'y a même pas sept heures de traversée.

Il fit donc cet effort. Il parvint jusqu'à Cadix. Dans cette ville, il apprit avec étonnement qu'il n'y avait pour franchir le détroit qu'un bateau espagnol partant à 7 heures du matin. Il prit son billet avec un soupir. Il chargea son hôte de l'éveiller avec fracas, puis s'endormit d'un sommeil paisible. Quand on l'éveilla le lendemain matin, il fit pour se lever de stériles efforts. Il remit son départ au paquebot suivant, et déchira sans regrets son billet devenu inutile.

Deux jours se passent. Cadix n'avait plus rien qui pût l'intéresser. Tanger le fascinait toujours au delà du détroit. Il prit un second billet, et fit à son hôte les mêmes recommandations. Cette fois il était bien résolu, il partirait quoiqu'il arrive. Vaine résolution! dans le demi-jour de la chambre, malgré les voix qui l'appelaient, malgré

sa valise déjà sur les épaules du porteur, il ne parvint le lendemain qu'à s'asseoir sur le bord de son lit. Il se frotta les yeux, s'étira les bras, passa même, dit-il, la jambe droite de son pantalon, mais épuisé par cet effort se laissa retomber, recommençant le doux sommeil peuplé de songes marocains... Ce fut sa seconde et dernière expérience. Il n'a jamais vu Tanger.

Ce n'est pas pour le seul plaisir de dire une histoire piquante que j'ai conté cette anecdote. C'est parcequ'elle est significative. On n'imagine pas un tel homme couvrant de ratures ses manuscrits. Il fait penser au contraire à la facilité élégante d'Ovide, écrivant au courant de la plume. Il a le style naturellement pur et gracieux. Il conçoit presque sans travail des livres où l'amour tient la première place, il les développe sans fatigue. — « L'amour, a écrit quelque part un personnage de M. Pierre Louÿs, n'a pas été pour moi une distraction ou un plaisir, un passe temps comme pour quelques-uns, il a été ma vie même. Si je supprimais de mon souvenir les pensées et les actions qui ont eu la femme pour but, il n'y resterait plus rien que le vide ».

C'est une véritable profession de foi. Elle n'est pas à recommander. Elle paraît cependant bien constituer pour l'auteur d'*Aphrodite* un véritable programme de vie.

Comment pourrions-nous lui en tenir rancune? Son œuvre certes n'est pas à mettre entre toutes les mains, mais elle n'est mauvaise que pour ceux qui ne savent pas la lire avec désintéressement.

Il nous a donné une grande impression d'art. Ses livres nous ont appris à mieux connaître l'harmonie. L'amour de la beauté purifie et transfigure en partie ses héroïnes et ses héros. Nous lui devons des heures d'illusion.

Son œuvre est à part dans notre littérature contemporaine. Elle jouit déjà du prestige de l'antiquité. Dans sa phrase légère nous entendons parfois comme un écho lointain des flûtes de Pétrone ou du fifre moqueur de Lucien de Samosate. Son ironie est celle des Dialogues des Courtisanes. Sa douceur indulgente est du Satyricon.

Quand Méléagre écrivait les poésies qui nous ont été conservées, il faisait insconsciemment comme un premier crayon d'une œuvre qui ne devait paraître que dix-neuf siècles après lui. Et de même que M. Jules Lemaître a fait justement remarquer qu'il y a des vers de Musset dans les poèmes de Maynard [1], des vers de Heredia dans les poèsies d'André Chénier, et même du Clovis

(1) J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie.» paraît imité de Musset par Maynard, poète médiocre qui vivait sous Louis XIII.

« Offre une brebis noire à la noire tempête » est un vers de Heredia pressenti par André Chénier.

Hugues dans Victor Hugo, on pourrait retrouver parmi les poésies de Méléagre quelques chansons de Bilitis.

Vole pour moi, moucheron, messager rapide, au bord de l'oreille de Dzénophile.
Touche-la et murmure ceci : il est éveillé, il t'attend. Et toi, ô oublieuse de tes amants, tu dors !
Va, vole, oui, ami des miens, vole !
Va lui dire... Tiens ! j'y suis avec toi !

Cette épigramme qui est de Méléagre pourrait être une chanson de Bilitis. Faut-il en conclure que le poète moderne a imité le poète ancien? Toutes les chansons de Bilitis protestent contre cette accusation. Elles sont plus ingénieuses, plus artistes et plus touchantes que les meilleures du poète grec. De tels rapprochements ne font témoigner d'une parenté d'esprit, d'une correspondance intellectuelle qui devient curieuse à observer quand elle se produit à deux mille ans de distance.

Je me suis plu à le dire dès le début de cette étude. L'auteur d'*Aphrodite*, doit être jugé comme on juge les poètes grecs. On ne les blâme qu'en les aimant,

Si les amours bâtissaient des statues, ils voudraient tailler de leurs mains le monument de Pierre Louÿs. Ils le feraient de marbre rose et l'orneraient de palmes d'or.

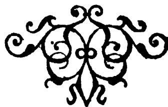
Sous le fronton corinthien, au-dessus de la colonnade, sur la face qui regarde la mer, ils inscriraient en lettres grecques l'épitaphe même que Méléagre s'était choisie :

Vois, étranger, un meurtre d'Eros

Et autour de la stèle précieuse, les lauriers-roses et les myrtes épandraient une ombre légère.

Suspendant un moment leur vol, le cortège ailé des Désirs, la théorie plus sombre des Regrets viendrait s'y reposer parmi les roses blanches, et parfois, à la nuit tombante, l'ombre de Bilitis et celle de Chrysis viendraient, les mains pleines de fleurs, leur blonde chevelure tombant sur leurs épaules, faire avec piété devant le marbre pur quelques libations de larmes amoureuses.

Nous-mêmes ne pourrions demeurer insensibles au souvenir des visions qu'il nous donna, et rien que pour avoir frôlé ces souvenirs, notre âme deviendrait songeuse et alanguie, mélancolique un peu des caresses passées.



JEAN LORRAIN

Jean Lorrain

La personnalité de M. Jean Lorrain porte la marque de notre temps. C'est un produit d'extrême civilisation. Les éléments en sont disparates, curieusement amalgamés, difficiles à saisir et à mettre en lumière. Ses livres sont pareils à un riche terreau d'où jailliraient toutes les fleurs : quelques unes charmantes et simples comme une branche de glycine, d'autres longues et pâles, fleurs de rêve aux teintes fanées, si haut juchées à l'extrémité de leur tige que la sève n'y parvient plus, quelques unes enfin de formes étranges et de charme ambigu : fleurs toutes modernes, aux luisances de carapace, aux renflements de croupe, aux pénombres diaboliques, fleurs vénéneuses, fleurs vénériennes, fleurs perverses que l'homme a lui même créées et qu'on dirait contre nature.

Les œuvres de M. Lorrain sont éminemment cérébrales. Ce sont des œuvres de haute culture.

Elles valent par un souci d'art constant et raffiné. On peut tout de suite les rapprocher des tableaux de Gustave Moreau, des livres de Huysmans, des gravures de Redon, des drames de Maeterlinck, des poèmes de Laforgue et des eaux-fortes de Rops.

Tâchons d'établir un peu d'ordre dans la série de nos impressions.

Des œuvres de M. Lorrain je n'ai connu pendant longtemps que des articles de journaux. J'effleurais du regard ses contes fantastiques, je lisais avidement son journal hebdomadaire. La curiosité que m'inspiraient ces notes quotidiennes était faite de bien des éléments divers. Je ne les analyse qu'avec un peu de gêne, il ne sont pas tous à mon honneur.

Certes j'étais séduit par les qualités littéraires de ce journal. J'en admirais le style, j'en goûtais l'ironie. D'autres qualités aussi me charmaient : le mélange d'observation directe et de poésie légendaire, le goût des choses d'art, la faculté de croquer en quelques mots nets et vifs comme des touches de lumière un trait de caractère ou une scène de mœurs.

J'aimais aussi de temps en temps à y retrouver le ton de la conversation des gens de lettres. J'y reconnaissais au passage — comme au verre

dépoli d'un petit objectif braqué sur la vie littéraire — des phrases toutes faites de confrère, des silhouettes de femmes connues. Je me complaisais à ces petits tableaux de la vie parisienne. Nul mieux que M. Lorrain ne sait donner la physionomie d'une salle de première ; il note au passage les réflexions poliment désobligeantes, les exclamations des Snobs, les mots drôles ou cruels. Il ajoute à ces choses vues une appréciation personnelle et souvent malicieuse, il parvient à donner une impression d'ensemble qui pique la curiosité et la contente.

Le choix de ses sujets était fait aussi pour me plaire. Ils sont d'une extrême variété. Ils forment une sorte de microcosme. Tout ce qui doit être vu par un parisien qui se pique d'être au courant, M. Jean Lorrain va le voir. Il passe avec désinvolture d'une exposition de tableaux aux baraques de la foire de Neuilly, d'un salon littéraire aux bouges de Point-du-Jour. La vie lui est vraiment un spectacle. Il tâche d'en voir le plus d'aspects possible, et comme il a un cerveau tout imprégné de lettres il trouve à toutes ces visions une expression littéraire.

Il est servi dans ses explorations par un sens critique très affiné et par le don de la description. Il sait faire revivre une scène ou un paysage, il a le sentiment des proportions, il donne à chaque

trait sa valeur. Sa critique des salons ne fait double emploi avec aucune critique d'art. Il a une façon à lui de voir et de juger. Il préfère à toutes les autres les œuvres d'exception Parmi tant d'objets exposés il ne fait choix que de quelques œuvres susceptibles de lui donner une émotion nouvelle. Ce sont presque toujours des œuvres étranges et qu'il n'aime que pour ce qu'elles contiennent de cérébral, de raffiné, de curieusement moderne. S'il est trop jeune pour avoir pu admirer le premier Burne-Jones, Jacques Blanche et La Gandara, du moins a-t-il tout fait pour contribuer à leur succès. Il a d'ailleurs le mérite d'avoir rendu justice le premier à des peintres comme Mme Jacquemin et Lévy-Dhurmer qui lui doivent une part de leur réputation.

Lalique et Lachenal lui doivent davantage encore. Je ne sais si l'on peut dire qu'il les a découverts, on peut affirmer en tous cas qu'il les a admirés, soutenus et imposés avec plus de force qu'aucun autre. Il a aimé avec passion les poteries de Lachenal : grés flammés où chante toute la gamme des couleurs, vases capricieux, porcelaines aux formes sveltes. Il nous a fait connaître le travail du potier. Il a suivi le modelage et surveillé les cuissons délicates. Il a tremblé comme pour son œuvre propre quand un accident menaçait le succès, et toutes les phases de l'œuvre

étant passées, pour nous faire aimer l'inventeur il nous a présenté d'une main la glaise misérable et de l'autre, l'œuvre d'art rayonnante.

Il n'a pas moins aimé les bijoux de Lalique. Dès le début, l'appartement de la rue Thérèse a été pour M. Lorrain comme un but de pélerinage. Il nous a tenu au courant de toutes les recherches, il nous a fait connaître toutes les trouvailles du maître-ciseleur. Dans la triomphante exposition de cette année, c'est à juste titre que se trouve dans un coin, comme un hommage, la bague de M. Lorrain.

Comme ce journal hebdomadaire touche à tous les sujets, on y trouve aussi de la critique littéraire. Elle est très comparable à la critique d'art. M. Lorrain n'aime que les nouveaux-venus et plus ils sont affinés mieux il les aime. Ceux qu'il a le plus défendus sont les poètes de la génération nouvelle : Henri de Régnier, Marcel Schwob, Pierre Louys, Abert Samain, Henri Bataille, M. Maëterlinck. Il a, de même que les Goncourt, le goût de la modernité.

Mais la curiosité qu'inspirent les articles de M. Lorrain n'est pas faite seulement d'admiration pour l'artiste ou pour le critique. Il s'y mêle des éléments moins purs. Un grand nombre de gens n'aiment ces notes au jour le jour que pour leurs indiscrétions malveillantes et pour ce qu'elles ont d'aphrodisiaque.

Par ces deux particularités, M. Lorrain tient le public perpétuellement en éveil. Il le stimule et il le flatte dans ses instincts profonds.

La plupart des personnes qui suivent de près ou de loin la vie littéraire s'intéressent aux hommes plus qu'aux œuvres. Les détails personnels, les anecdotes, les bruits injurieux sont le meilleur de leur érudition. Il y a pour ces personnes dans les *Pall Mall Semaine* une ample moisson à cueillir. Ces histoires donnent au public l'illusion de pénétrer dans une certaine mesure l'intimité des hommes et des femmes en vue : c'est un peu comme s'il assistait à une dispute entre gens d'esprit. Les traits sont légers, barbelés, parfois empoisonnés. Ils sont lancés avec aisance, ils frappent au point sensible.

M. Lorrain a la rosserie naturelle. Il fait une description de société rataquouère et il ajoute : Mme de Pomar est ici naturellement. Il rend compte d'une fête mondaine et il termine : « Pourtant quelques apparitions funèbres : Mme Ratazzi et Mme Bob Walter. » Que voulez-vous qu'on lui réponde? On est pris malgré soi; on sourit. Mais on se rend compte tout de même que ce genre de satisfaction n'est pas des plus relevés. C'est souvent un plaisir analogue à celui que donne la lecture d'une chronique scandaleuse.

L'autre particularité est moins encore à notre honneur. Il y a souvent dans les articles de M. Lorrain je ne sais quel charme équivoque. Ce n'est parfois qu'un mot, une comparaison, un souvenir; mais la page toute entière est comme imprégnée de luxure. C'est un pîment particulier. C'est un tour d'esprit spécial. Si loin qu'il en paraisse, M. Lorrain revient toujours par un brusque détour à sa préoccupation favorite. Il connait les secrets mystérieux de la chair. Il s'y intéresse. Il en est comme le casuiste. C'est plus particulièrement dans « Une femme par jour » et dans « Ames d'Automne » qu'il se révèle d'une sensualité si curieuse, mais comme on ne se dédouble pas tout à fait, il se trahit à chaque instant dans son journal quotidien. Veut-on que je donne un exemple? S'il veut dire la beauté des poteries de Lachenal voici comme il commence : « Mercredi 4 juillet. A Chatillon, chez Lachenal, le céramiste d'art dont les captieuses poteries d'un vert-gris d'eau morte sont d'une si singulière douceur au toucher, douces comme de la peau de femme, mais d'une femme effleurée jusque dans ses plus secrètes intimités. »

Et parmi combien d'autres ai-je pu choisir cette citation !

Les articles de M. Lorrain ont parfois comme une odeur d'alcôve. Ils nous parlent d'Otéro, de

Cavalieri, de Guerrero avec des mots qui se retroussent comme des jupes. Ils s'attardent chez Mme de Pougy avec des langueurs de chat qui s'étire sur une fourrure. Ils se complaisent au désordre des loges d'actrice, aux tiédeurs des chambres à coucher. Ils nous parlent des femmes à la mode avec une sympathie presque fraternelle. A certains jours c'est une sorte d'armorial nouveau pour notre noblesse de robe, ce devient un mémorial galant, une nouvelle Histoire amoureuse des Gaules.

M. Lorrain revient souvent à ce genre de sujets. Il sait que cela trouble les hommes et les femmes; il leur distille sa prose comme un peu de cantharide. Parfois même il complique ses récits d'insinuations plus subtiles encore. Voici le fragment d'une lettre trouvée sur la table de toilette de Mme d'Alençon : « Je demandais toujours à mon mari de me conduire dans les théâtres où vous jouiez et je ne m'expliquais pas le plaisir que j'avais à vous voir. Maintenant que j'ai lu des livres à la mode, j'ai compris. »

Nous comprenons aussi. Nous en éprouvons même quelque gêne. Et cette gêne va grandissant encore à la lecture de phrases comme celles-ci : « Les intailles romaines ont je ne sais quelle ardeur intense. Il y avait là, dans le chaton d'une bague une tête adolescente couronnée de laurier,

quelque jeune César ou quelqu'impératrice, Caligula, Othon, Messaline ou Poppée, mais d'une expression exténuée et jouisseuse à la fois désirante et si lasse que je vais en rêver bien des nuits... » ou encore : « J'ai passé toute ma journée au Louvre et le regard de l'Antinoüs me poursuit. Avec quelle mollesse et quelle chaleur à la fois savante et profonde ses longs yeux morts se reposaient sur moi!.. »

Ces équivoques lui plaisent. Il y insiste, il y revient, et trouve ainsi le moyen de faire de son journal le composé le plus curieux d'impressions hétéroclites.

M. Lorrain a publié dernièrement en librairie ceux de ses articles qui avaient été écrits au cours de ses voyages. *M. de Bougrelon*, *Heures d'Afrique* et la *Dame Turque*, voilà trois livres bien curieux. On y découvre un voyageur passionné d'émotions rares.

Il regarde les paysages, les tableaux et les peuples avec des yeux de peintre et note avec un plaisir évident la manière dont chaque race comprend le plaisir sensuel.

Il voyage en visionnaire. D'un coup d'œil il embrasse le panorama d'une ville, et sa phrase souple, ardente et colorée, parvient à en donner la sensation. Il visite les rues, les monuments et

les marchés, il découvre les endroits significatifs. Un instinct profond le conduit. Il pressent les rues curieuses, il devine les bouges à matelots, il est comme attiré par le fanal des maisons closes.

C'est prédilection naturelle, mais c'est aussi curiosité psychologique. Il sait à n'en pas douter, ce voyageur aux yeux aigus, que l'instinct génésique est avec l'instinct de la conservation le plus impérieux de tous, et que c'est en les étudiant tous les deux qu'un philosophe touche le fond de la nature humaine. L'amour et la faim, voilà les deux grands mobiles terrestres. M. Lorrain en étudiant l'amour étudie — hélas — ce qu'il y a en nous d'éternel et de foncier.

Il est sensible, d'ailleurs, à la beauté des villes et des paysages. Pour exprimer son admiration il a des trouvailles d'artiste. La description de Marseille, celle d'Amsterdam, de Venise ou d'Alger sont faites avec des phrases lumineuses. A parler de ces villes, le style de M. Lorrain devient d'une richesse de tons étonnante. Ce sont des visions, tantôt sombres et tantôt lumineuses, toujours pittoresques et nettes.

« Nous avons laissé Alger baignant dans la douceur infinie du petit jour qui fait les matins de là-bas inoubliables, un Alger gris-perle, lumineux et enveloppé comme des gazes de vieil argent, tandis que sur la rade moirée par places de glacis d'or, l'aurore s'annonce par un immense feu de bengale viola-

çant tout l'horizon et allumant, comme dans une féerie, les neiges du Djurjura. »

Ou encore :

« Tripoli!... c'est à dire des minarets vert, des terrasses de palais et des dômes de mosquées au-dessus de hautes murailles que vient baigner la mer, un décor de ville turque dans une baie d'azur, le faste somnolent d'une cité allongée et rêvant au rhytme lent des palmes, entre le vent du large et celui du désert... »

Parfois pour mieux animer les récits, M. Lorrain invente des personnages en qui le pays lui-même se reflète. Dans un voyage en Orient la *Dame Turque* passe mystérieuse et à demi-voilée ; dans un voyage en Hollande surgit comme d'une boîte le fantastique et demi-fou M. de Bougrelon. Invention de poète que celle de ces personnages! Ils permettent à M. Lorrain d'exprimer de manière indirecte ses propres sensations. Il donne ainsi à ces notes de voyage plus de couleur et de variété.

C'est à propos des musées d'Amsterdam que M. Lorrain prête à M. de Bougrelon des paradoxes pleins de sens, et sur certains peintres des appréciations qui valent qu'on s'y arrête :

« El Greco, infernal et céleste à la fois, car l'enfer c'est le ciel en creux. D'autres ont eu sur leur palette du soleil, des chairs d'enfant, des perles et des roses. El Greco, lui, Messieurs, peignait avec le sang des plaies, des anatomies dessinées avec un charbon ardent, et ce charbon il l'avait pris au bûcher de la Sainte-Inquisition. Avec quelle sombre ardeur il fait flamber ses hérétiques dans le tableau de l'Escorial! C'était un catholique de haute dévotion, et ces Hollandais puent la Réforme. »

C'est aussi par l'intermédiaire de M. de Bougrelon qu'il exprime son émotion devant la vitrine des costumes anciens. Par lui nous goûtons d'une manière nouvelle le regret que donnent les robes anciennes, dont quelques unes appartinrent aux princesses les plus frivoles et les plus élégantes de la Cour de Louis XV : mélancolie des chapeaux à plumes que porta la princesse de Lamballe, tristesse des corsages fanés que porta Marie-Antoinette, charme suranné des habits à la française, des gilets à fleurs, des épées qu'on dirait inhumés dans un cercueil de verre!

M. Lorrain, sur ce boudoir des mortes, a des phrases attendrissantes. Il découvre des mots évocateurs et des épithètes fleuries; il donne l'impression que ces reliques, ces souvenirs et ces toiles de maître sont vraiment les objets par qui s'émeut sa sensibilité.

Mais au sortir des musées dont il nous donne de si brillantes descriptions, M. Lorrain ne peut se retenir de parcourir les rues et les maisons publiques où se décèle la sensualité propre à chaque nation. Il s'y attarde longuement. Il nous en donne des descriptions plus colorées encore et plus vivantes, comme si pour se reposer des visions de rêve il lui fallait descendre jusque dans les bas-fonds. Et c'est un sentiment très comparable à celui des sculpteurs de pierre du moyen-âge qui

après avoir organisé dans les verrières et dans le chœur des cathédrales l'enchevêtrement délicat des balustrades et des meneaux assouvissaient dans les gargouilles la grossièreté de leurs instincts.

Ces contrastes perpétuels me donnent des scrupules. A mesure que je note les caractéristiques du talent de cet écrivain, j'ai peur de le juger mal par l'impossibilité où je suis de mettre à côté d'une affirmation le correctif nécessaire d'une autre affirmation presque en sens contraire. Je crois sentir dans la formation du talent de M. Lorrain les influences les plus diverses.

Influence d'abord de son tempérament Il a subi les vicissitudes de son organisme nerveux : brusques détentes, exaltations, détraquements. Il n'a pu échapper à la maladie du siècle : la névrose qui affine les traits. agrandit les yeux, les souligne d'un cerne bleuâtre, donne à toute la personne de la débilité, des lassitudes, et parfois l'exaspère en folie amoureuse.

Influence aussi des premières amitiés littéraires : marque ineffaçable qu'imprimèrent à l'âme de l'adolescent des maîtres raffinés comme Goncourt, Moreau, Barbey d'Aurevilly.

Influence enfin de l'air du siècle, si particulièrement dangereux aux environs de 1880 quand

il passait sur la littérature nouvelle un souffle de folie et d'hallucination.

Je ne crois pas que M. Lorrain ait jamais vécu dans le milieu spécial des symbolistes purs (1). Il était un peu plus âgé que les nouveaux venus ; il ne les a pas tous connus. Mais les idées sont d'une grande ductilité. S'il n'a jamais été de l'école nouvelle au sens propre du mot, il a vécu dans l'atmosphère symboliste. C'est le cas de Laurent Tailhade, de Marcel Schwob et de Jules Bois.

On distingue entre les hommes de cette génération des affinités évidentes. L'excitation cérébrale, le goût du rêve exaspéré, l'inclination passionnée vers la légende et le fantastique, voilà, si je vois clair, des caractéristiques communes. On peut y joindre la répulsion pour les besognes journalières, la haine de toute règle, le mépris du naturalisme, l'horreur des platitudes.

Ce n'est que dans cet état d'esprit spécial — et que j'indique brièvement — que pouvaient éclore des poèmes comme ceux de cette période littéraire.

Cette génération de pâles jeunes hommes faméliques vécut vraiment au-dessus de la vie. Ils

(1) Le hasard m'a fait retrouver son nom cependant dans quelques-unes des petites revues éphémères, notamment dans le *Décadent* et le *Scapin*.

étaient pour la plupart pauvres et de santé vite affaiblie. Leur ambition était féroce et vague. Ils portaient inconsciemment l'héritage de leurs pères découragés. Ils balancèrent entre tous les excès, ils se détraquèrent l'imagination (1).

Pour exciter, pour perpétuer leur folie, ils rendirent aigüe leur sensibilité nerveuse. L'opium, l'éther, la morphine et l'alcool devinrent leurs auxiliaires. Démence passagère et dont nul ne put se libérer ! les meilleurs en étaient atteints. Leurs livres corrompaient les autres. Chacun voulut se créer à soi-même un paradis artificiel. Les livres de Baudelaire, de Quincey et de Pöe devinrent une sorte de bible. Ce fut un sortilège commun. Comme Pöe, Baudelaire et Quincey ces jeunes hommes mêlèrent au rêve le macabre et le fantastique. Ils furent dans l'art et dans la vie mystiques, sacrilèges, païens, légendaires et sadiques. Ils s'intitulèrent symbolistes, ils devinrent anarchistes, ils connurent toutes les oscillations morales.

Mais quelle extrême variété dans ce détraquement général ! Toutes les petites religions : l'occultisme, le spiritisme, le satanisme, la magie, le néo-bouddhisme retrouvèrent une vogue qui

(1) De mes amis personnels : Dubus, Ivanof et de la Villoyo sont morts d'une manière affreuse. Et je ne compte ni Verlaine ni tant d'autres qui partagèrent sa vie.

n'est pas encore épuisée. Joséphin Péladan, Jules Bois, Marcel Schwob et J.-K Huysmans, remirent en honneur des rites et des formules qu'on aurait pu croire tombées pour toujours dans le ridicule. Mallarmé fit la : *Prose pour des Esseintes*. Gustaves Kahn : *les Palais Nomades*, Adolphe Retté : *Thulé des Brumes*.

Il y aurait certes injustice à prétendre que ces écrivains furent tous adonnés aux pratiques redoutables du haschich ou de l'opium. Mais il y a un enchevêtrement d'influences. Pöe et Quincey moururent tous les deux alcooliques. Ils influencèrent profondément par leurs livres et par le récit de leur vie des hommes comme Baudelaire et Mallarmé. Ceux-ci par eux-mêmes et par leurs livres en influencèrent des centaines d'autres. Un état d'esprit, une atmosphère se constitua dans laquelle vécut toute une génération littéraire.

M. Lorrain subit, peut-être inconsciemment, l'influence commune. Car le Rêve quand il est exagéré volontairement peut devenir — de lui même — un poison très comparable à la morphine ou à l'alcool. Les excitants étiquetés ne sont pas les seuls dangereux. Le Rêve engendre aussi le dégoût de l'action, la torpeur, la béatitude sans cause, les visions voluptueuses et vaines. Il pousse à la complication, même à la dépravation morale. crée des êtres d'exceptions.

N'eût-il jamais connu le pouvoir de l'éther, puisqu'il s'abandonna au Rêve dès l'enfance. M. Lorrain fait partie de cette génération littéraire. Il était d'ailleurs mieux que tout autre prédisposé à subir ces influences. Il était jeune et de santé maladive, d'une extrême sensibilité nerveuse, d'une grande faiblesse morale. Son enfance aussi, son éducation le prédisposait aux recherches inquiètes, aux curiosités maladives.

Nous savons par ses *Souvenirs* qu'il est né sur les bords de la côte normande, dans une petite ville : Fécamp, dont le port tout hérissé de petites vergues donne chaque matin l'essor aux voiles rousses des bateaux de pêche. Il fut toujours d'une santé délicate et d'une imagination portée au romanesque. Organisation somme toute féminine, et où l'on ne retrouve d'une lignée qu'il nous apprend fertile en armateurs et en marins que le goût du voyage et l'amour de la mer.

Ce fut dès l'enfance un rêveur. Il demeurait pendant des heures devant le port à contempler les bateaux légers. Il les regardait sauter sur les vagues, ouvrir leurs ailes couleur de tan, prendre le large, et disparaître dans le bleu du ciel et de l'eau. Ce spectacle lui donnait l'envie d'être marin. Ce fut la tendresse peureuse de sa mère qui mit obstacle à son désir.

Lorsque l'enfant rentrait de ses promenades

solitaires, il se faisait narrer par une vieille servante des contes de fée, des légendes et des récits mystérieux de capitaine qui ne revint jamais [1]. Il se passionnait pour des chimères. Vers la douzième année sa mère décida de s'en remettre aux Dominicains d'Arcueil du soin de son éducation. Sous la direction de ces maîtres nouveaux, M. Lorrain devint d'un mysticisme exalté. Son goût du merveilleux s'accommodait de tout le merveilleux des mystères. Les légendes chrétiennes lui faisaient verser des larmes de terreur et d'amour. On crut qu'il se ferait Dominicain. On favorisa sa vocation. Et puis, comme il arrive, cette ardeur tomba tout d'un coup. Le jeune homme se déprit des beautés de la Religion comme on se déprend d'une histoire trop souvent entendue; il quitta la maison d'Arcueil et contracta un engagement dans le régiment des hussards à Versailles.

Il semble que, à ce moment, la liberté l'enivra brusquement. Il sentit bouillonner en lui toutes les forces d'une jeunesse comprimée. Il apprit à connaître les femmes et se donna à elles comme il s'était donné à Dieu, sans mesure, et pour contenter ce rêve insatiable qui est en lui.

Dès lors la ligne de sa destinée se dessine. Il

(1) Voir les *Contes pour lire à la chandelle.*

ira dans la vie comme un voyageur Il gardera perpétuellement le regret de n'avoir pu courir les aventures au long cours et fera dans la vie parisienne des explorations en profondeur. Suivons le dans la courbe de son évolution.

Comme poète, M. Lorrain a publié quatre ou cinq livres de poésies, une comédie en quatre actes en vers et un poème dialogué qui fut représenté sur la scène de l'Œuvre : Brocéliande.

Ces poèmes sont intéressants par eux-mêmes. Ils le sont davantage encore considérés comme documents. Si on les rapproche d'*Ames d'automne* ils marquent avec une grande netteté l'opposition entre ce que M. Lorrain fut à l'origine (et ce qu'il serait sans doute demeuré s'il n'était pas venu à Paris) et ce qu'il est devenu par la progressive déformation de son tempérament littéraire. *Le Sang des Dieux* et *Ames d'automne*, ce sont vraiment des extrêmes. Ils marquent le point de départ et le terme d'une évolution morale. Lorsqu'il publie ses premiers vers, M. Lorrain n'est hanté que de rêves et de légendes ; lorsqu'il écrit *Une femme par jour* il plonge, non sans plaisir, dans les bas fonds de la société parisienne.

Tâchons de discerner comment il a pu se modifier à ce point. La première remarque que je

veuille faire, c'est que dès ses premiers essais M. Lorrain essaya de se donner des sensations rares. Il voulut se réfugier dans une atmosphère de songe. Les *Griseries* sont un recueil de rêveries sur le mode XVIIIe siècle. C'est un embarquement pour une Cythère élégante où ne règnent que des marquises en falbalas, des seigneurs en perruque poudrée. Et ce petit volume, s'il n'est pas très original, indique du moins la direction des idées de l'auteur : Il voulait vivre hors de la vie avec des ombres et des souvenirs.

La Foret Bleue et plus tard l'*Ombre Ardente* accentuent cette indication. Il n'y a dans ces livres aucune strophe sentimentale. Ce poète n'est amoureux que de ses propres imaginations. Il semble qu'il se soit créé dès l'origine un Olympe particulier. Il y admit successivement les princesses de légendes : Hérodiàs, Morgane, Viviane, Mélusine, Oriane et Typhaine. Il les revêtit d'étoffes somptueuses dont il disposa lui-même les plis, il leur prêta l'énigmatique beauté dont il était épris :

En robe orientale, en coiffe sarrazine,
Au parapet jauni la pâle Mélusine
S'accoude, et l'avenir est son souci poignant.

Devant l'horizon rouge aux créneaux accoudée,
Elle songe aux destins des futurs Lusignan,
Soudain prise à l'aspect de ce grand ciel saignant
D'un vaste et morne ennui des beaux soirs de Judée.

Elle sent, triste et lasse aux derniers soirs du jour
Venir l'heure du charme et des métamorphoses,
Et ses yeux prévenus veulent voir dans les roses
Du couchant, un adieu du monde à son amour.

Déjà grêle et visqueux au sommet de la tour
Elle voit ses bras nus verdir sous les écailles
Et le froid du serpent la saisir aux entrailles.

Dans cet Olympe M. Lorrain admit ensuite les princesses de tableaux : les héroïnes de Mantegna, de Frans Hals, de Cranach et surtout des peintres les plus modernes : Gustave Moreau et Mme Jacquemin.

Il y admit aussi les Sirènes, les Elfes, les dieux du vieil Olympe et les déesses du drame antique : Andromaque, Briséis et Cassandre. Il y admit enfin, et peut-être avec une inclination secrète, les éphèbes de charme équivoque : Ganymède, Alexis, Narcisse, Antinoüs et Bathyle :

Au fond d'un bouge obscur où boivent des marins
Bathyle, le beau Thrace aux bras sveltes et pâles,
Danse au bruit de la flûte et des gais tambourins.
Ses pieds fins et nerveux font claquer sur les dalles

Leurs talons peints de pourpre où sonnent des crotales,
Et tandis qu'il effeuille en fuyant brins à brins
Des roses, comme un lys entr'ouvant ses pétales,
Sa tunique s'écarte aux rondeurs de ses reins.

Sa tunique s'écarte, et la blancheur sereine
De son ventre apparait sous la toison d'ébène.
Bathyle alors s'arrête et d'un œil inhumain
Fixant les matelots rouges de convoitise

Il partage à chacun son bouquet de cythise
Et tend à leurs baisers la paume de sa main.

Au point de vue purement poétique, ces sonnets ne sont pas parfaits. Je n'aime guère ces expressions « œil inhumain », « blancheur sereine » ni « cet effeuillement de roses brin à brin. » Je n'aime pas non plus dans la première pièce, ce bizarre enchevêtrement qui donne au sonnet l'air de marcher la tête entre les jambes. Je reconnais pourtant que ces poèmes et d'autres que j'aurais pu citer sont d'un véritable poète.

Quelques-uns sont dédicacés : aux frères de Goncourt, à Barbey d'Aurevilly, à Gustave Moreau.

M. Lorrain avait avec chacun de ces esprits une parenté naturelle. Il fut toujours contemplatif et nerveux à l'excès. Le bruit et l'agitation de la vie lui étaient une souffrance. Il aimait l'immobilité, les contes de fée, le silence et les jeux de l'imagination. Que ce fut avec les rares amis qu'il avait élus ou dans une solitude peuplée de songes, il aiguisait perpétuellement sa faculté de rêverie. Tout lui était prétexte à stimuler sa vaine ardeur. Je l'imagine volontiers dans une froide chambre meublée et s'instituant à lui-même de somptueuses fêtes imaginaires. Il avait pour lui même le don de sorcellerie. Fût-ce dans un taudis, il pouvait à son gré faire surgir de magiques apparitions.

Assis dans un fauteuil, le menton dans la main,

les yeux à demi-clos, je l'imagine faisant danser pour lui seul une Salomé chimérique. La reine de Saba venait le visiter, toute constellée de pierreries, et demi-nue dans une robe jonquille parsemée d'iris violets. La chambre à sa venue devenait un palais. Un brin de lavande à la main, Mélusine y apparaissait et, silencieusement accroupie à ses pieds, faisait signe de se jouer à des ondines de gaze blanche. Des rires, des chants et des flûtes confondaient leur musique voluptueuse.

Ce doit être à peu près vers l'adolescence — à l'âge où les impressions sont encore vives et tenaces — que furent mis dans les mains de M. Lorrain les livres dangereux de Baudelaire et de Pöe.

Il les lut comme on boit un philtre. Il s'en imprégna, s'en assimila la substance. Et lorsque, sa santé devenant très mauvaise, il souffrit de troubles au cœur, l'ordonnance du médecin qui lui prescrivait l'usage de l'éther le trouva tout préparé à goûter les plaisirs du rêve exaspéré, du cauchemar, et de l'hallucination. Tout l'inclinait à ces pratiques redoutables : ses lectures, ses goûts, l'atmosphère ambiante, et jusqu'à sa débilité physique.

C'est de cette période de sa vie, période relativement lointaine, aujourd'hui sans doute effacée,

que témoignent des livres comme *Buveurs d'âmes*, *Songeuse*, *un Démoniaque* et pour une grande partie : *Sensations et Souvenirs*.

Ces livres sont des recueils de contes pour la plupart tragiques. On pourrait les croire d'un halluciné qui transcrirait ses visions pendant les intervalles lucides. La réalité n'y transparaît que déformée, rendue grotesque ou hideuse. Les spectacles les plus simples y deviennent des visions de cauchemar, les aventures les plus ordinaires, le prétexte à d'horribles histoires. Que le buveur d'éther monte par exemple un soir dans un compartiment pour retourner à Auteuil ou à Passy. Dans la pénombre un autre voyageur sommeille. Le train s'ébranle. Tandis qu'il roule, une apparition fantastique se substitue insensiblement à la vision de ce voyageur endormi. Le malheureux halluciné se suggère à lui-même qu'il a devant les yeux je ne sais quel horrible monstre :

Je regardai l'homme. Il avait une façon affreuse de dormir : ses grosses paupières ne rejoignaient pas et l'on voyait entre leurs fentes un peu du blanc de l'œil ; on eût dit son regard embusqué derrière le grillage de ses cils, et tandis qu'il ronflait comme pour me rassurer, avec je ne sais quel hideux renâclement du fond de la gorge, il tenait posée sur ses genoux une longue main à la fois crispée et inerte, démesurément longue et follement étroite, qui semblait mal emmanchée dans le poignet blanc de sa chemise, et, certes, ne devait pas être la main de son corps.

Et l'obsession grandit au point qu'après le

départ du voyageur inoffensif, le buveur d'éther croit sentir à ses pieds quelque chose de mou, il ramasse l'objet, c'est une main de femme fraichement coupée.

Il y a une grande variété d'inventions de ce genre dans les quatre volumes dont je citais les titres tout à l'heure. Je me souviens d'histoires terribles : crânes brisés à coup de bouteille, œil de lutteur comme un crapaud tombé sur la sciure de bois. L'angoisse est insinuée savamment. L'horreur est dosée avec art. C'est le délire de Pöe, de Baudelaire et de Quincey.

Et c'est chose curieuse que d'opposer tout de suite à ces inventions macabres cette exquise suite de contes qui parut en partie dans les *Sensations et Souvenirs* et en partie dans la *Revue Illustrée*. C'est dans l'œuvre de M. Jean Lorrain, ce qu'il y a de plus parfait. *Le Conte du Bohémien*, *la Princesse aux Lys Rouges*, *la Princesse des Chemins*, *la Princesse sous-verre*, *la Légende d'Amadis et de la fée Oriane* sont des récits délicats et charmants. Il en est de même d'une ou deux plaquettes qui parurent dans la librairie artistique Borel : *Princesse d'Italie et Loreley*. Sous la trame légère d'une fiction poétique, la plume faufile, dirait-on, dans ces courtes nouvelles, des phrases de nuances diverses. Ce sont

des broderies de style où les mots seraient comme des fils de soie multicolores.

M. Lorrain donne dans ces pages toute sa mesure. Il renonce au procédé trop facile des interjections mises à tout bout de phrase et qui sentent le style de journal. Les oh ! les ah ! y deviennent rares. Il s'applique aussi davantage à varier les flexions de la phrase ; il a la préoccupation de donner une impression d'ensemble, il parvient à faire des contes qui sont d'un bout à l'autre harmonieux, souples et charmants. La prose en est chatoyante. Il se pourrait qu'on en trouvât des fragments, quelque jour, dans les meilleures anthologies.

Réjouissons nous donc que M. Lorrain n'ait pas prolongé trop longtemps ses voyages dans la Folie. Il a certes gardé ses dispositions natives ; il continue à aimer les apparitions fantastiques, les sorcières et les bêtes apocalyptiques, mais il ne se livre plus tout entier à ces hallucinations.

Il domine maintenant l'intensité de ses impressions, il dirige ses visions. Il les associe à des fables ingénieuses et compose, selon les heures, tantôt des contes délicieux, tantôt des ballets élégants et bizarres comme l'*Araignée d'or* et la *Princesse au Sabbat* : fantaisies de poète, harmonieuses malgré leurs étrangetés et d'un charme particulier.

On s'est quelquefois étonné de l'importance que prenaient dans les contes de M. Lorrain, des animaux visqueux comme la grenouille et le crapaud.

Il est certain que ces bêtes ont exercé sur lui une sorte de hantise. Un peintre qui aimerait les attributs pourrait mettre une grenouille dans le coin d'un portrait de M. Lorrain, de même qu'on a coutume d'adjoindre un lévrier aux statues de Diane, un paon à celles de Junon, un tigre à celles d'Ariane. M. Lorrain a célébré les grenouilles et les crapauds. Est-ce à cause de l'influence persistante d'un souvenir d'enfance? Il parle dans l'un de ses livres de l'impression ineffaçable que lui fit jadis la présence d'un crapaud énorme et plat sur le bord d'une source où il aimait à boire.

Mais les impressions de ce genre paraissaient lui avoir été particulièrement sensibles. Aujourd'hui encore il est comme hanté. Il a dit avec des mots presque amoureux les ventres flasques, les yeux morts, les pattes visqueuses. Il a célébré les grenouilles couleur de lune, parfois couvertes de lentilles d'eau, parfois aussi laiteuses comme des verres de Venise, avec des ventres striés d'or. Il a aimé les petites rainettes au coassement mélancolique, il a décrit des crapauds monstrueux. Tous ces batraciens ont été dans son œuvre comme les

escargots, les truies et les poissons volants dans les tableaux de l'école flamande.

Or ce goût bizarre pour des bêtes qui d'ordinaire passent pour répugnantes est un indice intéressant.

Il nous montre M. Lorrain fidèle à sa préoccupation favorite ; cultiver la faculté qu'il a naturellement de se donner des émotions rares. Cet esprit curieux trouve du charme et de la beauté où nous n'étions pas accoutumés d'en voir et de même que François Coppée se piqua d'extraire une poésie des plus humbles tableaux de la vie sociale, M. Lorrain est naturellement enclin à prêter une vie émouvante aux animaux, aux paysages et aux gens qu'on a coutume de mépriser.

C'est l'un des points par lesquels il est original. En augmentant le nombre de ses sensations, il a augmenté le domaine de nos impressions et grâce à la variété de son vocabulaire, à la netteté de ses descriptions, il a réussi à nous intéresser même à des monstres, même à des cas pathologiques.

Car M. Lorrain a poussé jusqu'au bout sa manière, et de même qu'il célébra les animaux effrayants ou bizarres, il a traduit dans une langue littéraire le charme des paysages sinistres. Charme ignomineux certes mais émouvant que

celui de ces terrains vagues, de ces banlieues, de ces talus et de ces berges où il promène trop souvent sa rêverie ! Quelle solitude effroyable et quelle mélancolie que celle de ces terrains fauves qui entourent la grande ville, grands espaces pelés où s'accouplent des filles et des passants, boulevards livides où les réverbères le soir ont des clignements de lanterne sourde !

A certains jours, un goût très personnel conduit M. Lorrain dans les carrières et les fours à chaux. Il aime, ces soirs là, l'aube livide des boulevards extérieurs et les rues où ne tremblotent que des cabarets borgnes.

Est-ce le réveil incertain d'une aventureuse ancestralité ? Est-ce perversion cérébrale ? Une curiosité malsaine attire M. Lorrain dans les bouges. Il a le goût de la populace. Il aime les solitudes de Pantin et de Gennevilliers, il connait les masures de la route de la Révolte, il s'attarde avec plaisir dans la plaine Malakoff, dans les carrières de glaise de Montrouge, sur les berges de Point-du-Jour, à Billancourt, et dans cette île des vaches où descend le dimanche toute la lie de Grenelle et le rebut de Montparnasse.

C'est dans ces paysages effroyables que M. Lorrain a situé quelques-uns de ses contes sinistres. C'est dans les bals de Point-du-Jour qu'il écoute les confidences des filles de maisons

publiques. Relents de cabaret, fumet d'alc
odeur de sang, voilà ce qui monte parfois
pages d'*Ames d'automne*.

Et par une progression naturelle M. Lorr
devait fatalement s'intéresser aussi aux laide
morales, aux bizarreries énigmatiques de
chair.

Je me suis souvent demandé quelle concept
de l'amour il pouvait avoir. Je n'ai senti d
aucun de ses livres le cri de la passion am
reuse. Il est aussi peu sentimental que possil
Je crois (autant du moins que l'on peut en indu
de lectures et de conversations) qu'il n'a jam
aimé au sens ordinaire et profond de ce m
faire le don de soi. Les phrases caressantes
ses livres ne sont à l'adresse que de créatures
rêve et je me souviens d'une ligne significative
je notai un jour d'un trait de crayon bleu d
je ne sais plus lequel de ses livres : « Il faut ch
sir d'aimer les femmes ou de les connaître. »

Je suis tenté de croire que M. Lorrain a p
féré les connaître. Ils ne les a considérées
comme des objets jolis, des instruments de plai
ou des sujets d'observation. Il n'a même pas ess
de les aimer, il les a étudiées. Son observatio
porté plus particulièrement sur leurs faiblesses
leurs maladies morales. Il a voulu devenir

psychologue des âmes féminines en proie au vice ou à la nostalgie.

Défilé lamentable que celui d'*Une femme par jour*; défilé plus lamentable encore que celui d'*Ames d'automne!*

La curiosité de M. Lorrain s'attache avec passion aux problèmes les plus étranges. Il nous intéresse, presque malgré nous, à des cas exceptionnels. Certains chapitres sont pareils aux fragments d'un livre de médecine où seraient expliquées les perversions de l'instinct génital. Il y a de la folie et du sadisme dans le cas, par exemple, de ce voleur de chevelures chez qui le commissaire de police trouva plus de soixante nattes rangées par ordre dans un tiroir. N'y en a-t-il pas aussi dans le cas de cet amoureux d'étoffes, qu'on voit dans les grands magasins palper, flairer et caresser les tissus aux couleurs bigarrées?

M. Lorrain nous initie aux pires faiblesses de l'âme féminine. Il nous avait déjà montré, dans la *Petite classe*, de frivoles petites perruches tout occupées d'intrigues et de bavardages; il nous montre, dans *Ames d'automne*, les pires déséquilibrées : celles qui sont à la merci de toutes les curiosités.

Je veux croire qu'elles n'existent qu'à Paris. L'oisiveté leur donne une langueur perverse

Blasées de tous les plaisirs ordinaires, curieuses de joies malsaines, elles s'éprirent successivement des Cowboys de l'Exposition, des âniers de la rue du Caire, des Druses charmeurs de serpents, des arabes du Concert Tunisien. Ce sont des malades que pénètre lentement le spleen et son cortège de désirs inavouables.

M. Lorrain les connait bien. Il a rencontré, certains après-midis pluvieux, dans les rues sombres de Paris, ces désœuvrées à la démarche lente qui regardent d'un air ennuyé les vitrines couvertes de buée. Elles paraissent attendre on ne sait quelle aventure. Qu'on les aborde, et l'intimité s'établit de suite. Elles sont oppressée de confidences qu'il leur faut exhaler. Elles racontent leur vie et celle de leur amant, ou bien de leur mari. Elles se plaignent d'être incomprises. Elles vivent dans l'attente perpétuelle d'un sauveur. Comment pourrait-on s'étonner que ces malheureuses soient les fidèles de la morphine? Elles sont rêveuses, maniaques et perverties ; elles sont très capables, certains jours, d'aviver d'une goutte de sang leur triste passion sensuelle.

Et que de femmes encore dont la silhouette odieuse ou tragique, apparaît un moment dans l'œuvre de M. Lorrain! C'est la pierreuse en tablier bleu, un ruban rouge dans les cheveux, un ruban noir autour du cou. C'est « Monstril-

lon » la petite écolière qui provoque les hommes âgés, c'est la « groseille à maquereaux » pauvre fille de maison close qui se sentirait trop seule dans la vie si elle n'avait un petit homme et qui s'en va dans les tavernes louches choisir une casquette parmi tant d'autres.

Vision sinistre que celle de toutes ces femmes ! et comment ces portraits ont-ils pu sortir de la même plume que les évocations de Mélusine ou d'Oriane ?

C'est que M. Lorrain qui est l'inconstance elle-même oscille d'un extrême à l'autre. Sa mobilité rend difficile un jugement d'ensemble.

Essayons cependant : M. Lorrain me paraît avant tout un amateur de sensations. Il les note au jour le jour dans des articles de journaux. Mais si artistes, si curieux, si personnels que puissent être ces articles, il ne constituent pas à proprement parler une œuvre. Que ce soient des impressions de voyage, des notules psychologiques ou des histoires fantastiques, les livres de M. Lorrain ne sont que des recueils d'articles littéraires. Voilà ce qu'il faut dire d'abord. Leur mérite principal est de nous faire connaître la personnalité de leur auteur.

Cette personnalité porte la marque de notre temps. Elle se compose d'éléments contradictoires,

Poète, M. Jean Lorrain l'est incontestablement. Il a devant les objets d'art, les tableaux et les paysages une impression vive et personnelle qu'il sait rendre communicative.

Mais il se renouvelle constamment. A l'heure même où il composait un sonnet dans le bois de Brocéliande on le verra s'enfuir vers un cabaret borgne. Il n'a aucun système philosophique, aucune méthode scientifique, même aucune suite dans les idées. C'est un sensitif et qui donne à ses sensations une expression littéraire. Je ne crois pas qu'il se pique de vouloir nous en imposer. Son orgueil légitime doit-être de ressembler à un instrument délicat, suspendu aux branches d'un arbre, et qui frissonne à tous les souffles.

Si on le juge du point de vue moral on ne peut-être pour lui trop sévère, ses œuvres, dans leur ensemble, sont de la pire impudicité. Elles éveillent toutes les curiosités, elles inclinent à les satisfaire.

Mais je veux le juger surtout au point de vue psychologique.

Il a le goût de l'aventure, l'inclination aux choses défendues, la passion de l'inconnu. Son imagination perpétuellement en éveil prend son essor à la moindre émotion. Son système nerveux, maladivement affiné, lui fait connaître à la même heure, l'enthousiasme et le découragement.

Il n'aurait pu, l'eût-il voulu, suivre une direction régulière. La ligne de sa vie est une ligne capricieuse toute coupée de brusques changements.

Curieux et faible, voilà vraiment deux mots qui lui conviennent bien. Il a été, il est encore à la merci de sa curiosité. Pour éprouver une émotion nouvelle il n'est rien qu'il ne sacrifie. Des images du ciel aux visions sinistres de Pantin il a promené son désir de connaître pendant tout le cours de la vie. Il ne s'est refusé aucune des sensations agréables ou étranges. Il a surmené son corps et son âme. C'est pourquoi peut-être il y a de la tristesse dans son œuvre. Les poursuiveurs d'inconnu ont des heures découragées. Les débauchés sont mélancoliques. Don Juan qui se donna tant de peine inutile devint triste et termina sa vie dans la retraite.

Comme cet éternel chercheur, M. Lorrain éprouve à tout moment l'impérieux besoin de rompre avec tout son passé. Ses fréquents et brusques départs n'ont pour but que de le libérer. Mais ce n'est qu'une illusion. On ne se sépare pas de sa propre nature. M. Lorrain emporte avec lui la cause même de son mal. Tout l'impressionne et le nuage qui passe colore de noir ou de bleu la pensée qu'il fixera sur le papier.

Il est vraiment bien de notre temps. Sans règle

intérieure, mais apte à jouir de toutes les manières. Il a dû connaître, il connaît les maladies de la volonté : la névrose, la neurasthénie, le dégoût de l'action.

A certaines heures c'est un asiatique d'une imagination très comparable à celle de Redon, d'Hokousaï et d'Otamaro. A d'autres heures il n'est sensible qu'aux impressions visuelles. Les couleurs, les nuances, l'ombre et la lumière le troublent jusqu'au fond de l'âme. Certains bleus, certains verts, tel chatoiement, telle nuance le font vibrer par eux-mêmes, en dehors de toute signification d'arrangement ou de dessin.

C'est une âme à l'aventure. Le raisonnement n'a sur elle que peu de prise. Il est à la merci de ses impressions. Ses livres n'auront jamais l'harmonieuse beauté d'une œuvre longtemps méditée, mais les notations qu'il nous a données, lui seul peut-être pouvait nous les donner.

Si je cherchais en finissant un terme de comparaison, c'est à un peintre que je le comparerais et à l'un des plus séduisants de la Renaissance italienne : Antonio Bacci [1].

Ils ont tous les deux le coloris ardent et plein de langueur. Ils paraissent avoir été tous les deux des nomades, avec des manières un peu sauvages et la dangereuse manie de se calomnier soi-

(1) detto *Il Sodoma.*

même. D'une complexité qui ressemble à la corruption, ils ont peint tous les deux des figures ambiguës, empreintes de tristesse passionnée et gardant on ne sait quoi de mystérieux.

Il y a dans l'abside de la cathédrale de Sienne, derrière le chœur, encastré dans la boiserie et un peu à gauche de l'autel un « Sacrifice d'Abraham » très significatif. Le coloris en est fin, transparent et d'un bleu léger ; Abraham conduit son fils vers le sommet de la colline, un ange les accompagne. Tout l'intérêt de la peinture est dans la beauté gracieuse d'Isaac. Il tend vers son père un bras et une main faites pour la caresse. Sa chevelure a des ondulations où l'on plongerait les doigts. La ligne de sa bouche invite au baiser. Les yeux sont noyés de douceur. La peinture tout entière est d'une délicatesse souffrante et passionnée.

Dans le petit musée qui illustre la ville, un « Christ à la colonne » est plus significatif encore :

Les bras sont attachés, le front est couronné d'épines, des gouttes de sang perlent sur le corps. Mais l'expression de ce visage émacié trouble comme une image de la fatigue amoureuse. Ce torse s'appuie trop mollement contre la colonne de marbre, ces bras sont d'une inflexion trop harmonieuse ! Ces yeux cernés de noir sont chargés de langueur, ces pommettes saillantes, cette ligne du nez amincie, ces lèvres entr'ouvertes comme pour un

soupir, ces boucles de cheveux retombant sur l'épaule, sont celles d'un Sauveur exténué d'amour.

Sans doute le peintre n'a voulu désigner que la volupté du martyre; mais son âme sensuelle et tendre s'est trahie inconsciemment. Ce Christ à la colonne porte le trouble dans les cœurs.

Ainsi en va-t-il des livres de M. Lorrain.

Il a dans ses œuvres la même recherche maladive et le même raffinement. Il fait horreur à quelques-uns, il passionne les autres comme un beau cas psychologique.



Ferdinand BRUNETIÈRE

Ferdinand Brunetière

Parmi les hommes qui se sont proposés d'être des éducateurs, M. Brunetière est l'un des plus considérables. Par un labeur et une sincérité qui en imposent aux plus prévenus. Il est aujourd'hui représentatif d'une tendance grandissante et d'un état d'esprit. Il représente le sentiment de la solidarité contre l'excès d'individualisme, la tradition contre le goût des nouveautés, le besoin de discipline et d'unité contre la fureur d'indépendance.

Le 15 janvier 1878, il terminait une étude remarquable sur Voltaire et le XVIIIe siècle par un parallèle entre Voltaire et Bossuet.

« L'un et l'autre, disait-il, ont été le plus grand nom de leur temps et la voix la plus écoutée ; ils ont parlé comme personne cette langue lumineuse du bon sens, également éloignée de la singularité anglaise et de la profondeur germanique;... mais l'évêque n'a pris les armes que pour soutenir, défendre et fortifier; le courtisan de Frédéric et de

Catherine II n'est entré dans la lutte que pour détruire, dissoudre, et pour achever les déroutes que d'autres avaient commencées. Bossuet n'a combattu que pour les choses qui donnent du prix à la société des hommes : religion, autorité, respect. Voltaire, sauf deux ou trois fois peut-être, n'est intervenu que dans sa propre cause et n'a bataillé soixante ans que dans l'intérêt de sa fortune, de son succès, de sa réputation. Et le prêtre du XVIIe siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIIIe. »

Par ces lignes on pouvait pressentir en quel sens se développerait le caractère de M. Brunetière. Mais comme à ce moment il passait à juste titre pour un athée sincère et convaincu nul n'aurait pu prévoir que son évolution morale aboutirait à une évolution religieuse.

C'est pourtant ce qui est advenu. Et bien que nous ne connaissions pas encore le dernier terme de cette progression puisque l'acte de foi sans réserve n'a pas encore été fait publiquement, nous pouvons cependant marquer dès maintenant les étapes d'une conversion dont s'enorgueillissent déjà les catholiques pratiquants.

Il me semble qu'il est d'autant plus intéressant d'étudier les idées de M. Brunetière que ces idées à l'heure actuelle paraissent jouir d'une faveur croissante. Si j'en juge par certains indices : le retentissement de chacun de ses articles, l'affluence du public à chacune de ses conférences, la violence de ses adversaires, le respect et la

fidélité de ceux qui l'écoutent comme un maître, son influence pour être moins bruyante que celle d'un homme politique n'en est pas moins des plus sérieuses. Et sa parole, qui en matière littéraire a toujours eu de l'autorité, emprunte aujourd'hui une force nouvelle à l'attention que lui prêtent au point de vue social les philosophes et les savants, au point de vue métaphysique les principaux docteurs de l'Eglise.

M. Brunetière a de son rôle une haute opinion, Il juge avec sérieux des œuvres sérieuses. Il se préoccupe toujours d'exercer sur ses contemporains une influence moralisatrice.

Ce qui le soutient, dans les combats qu'il livre chaque jour contre les théories littéraires ou philosophiques qui lui paraissent dissolvantes, c'est d'avoir conservé intacte la vieille et fondamentale distinction entre le bien et le mal. Même quand nous croyons qu'il se trompe nous ne pouvons nous empêcher d'admirer sa vigueur et sa bonne santé morale. Il a des principes sur lesquels il ne transige pas. Il va droit son chemin. Il entraîne avec lui un groupe sans cesse plus nombreux.

Pour nous rendre compte de l'évolution de ces idées morales, voyons en d'abord les deux termes extrêmes. Confusément spiritualiste au début de sa carrière, il faisait au mois de mars dernier une

conférence sur les *Ennemis de l'âme française* et je note dans cet opuscule cette phrase extraordinaire :

« On peut être musulman, on peut être israélite, on peut être libre-penseur, on peut être protestant, mais on ne peut pas être ensemble idolâtre et chrétien, je veux dire français et anti-catholique. »

Et aussi :

« Pour nous qui nous arrêtons respectueusement au seuil de la croyance, mais qui serions désolé de scandaliser les croyants et qui regrettons amèrement de ne pas partager leur foi..... »

Que s'est-il donc passé en cette âme loyale ? Nous ne trouverons de réponse à cette question qu'en fixant avec autant de soin que possible les progrès et les retours d'une pensée qui n'est pas encore définitive.

Je crois deviner les étapes de cette conversion dans une série d'articles et de brochures qui s'échelonne depuis bientôt dix ans. Ne remontons pas cependant pour le moment jusqu'à des origines trop lointaines. Nous aurons l'occasion de pousser plus loin notre enquête quand nous examinerons son œuvre purement littéraire. Contentons-nous de rappeler des manifestations récentes.

C'est en janvier 1895 que parut l'article fameux : *La Science et La Religion*, plus connu sous le nom de : *La Banqueroute de la Science*.

Les réponses qu'on a faites à cette brochure ne lui ont rien enlevé de sa force. M. Brunetière y a démontré victorieusement un point capital qui est celui-ci : Les savants nous avaient promis au nom de la science de nous donner des réponses scientifiques, c'est-à-dire certaines, aux trois ou quatre questions dont l'importance domine toutes les autres ; et non seulement ils ne nous ont pas donné ces réponses, mais nous voyons aujourd'hui clairement qu'ils ne nous les donneront jamais. Quelle est l'origine de l'homme ? Quelle doit être la règle de sa conduite ? Quelle est sa destinée future ?

Voilà trois questions capitales auxquelles il n'est pas de savant qui puisse faire de réponse scientifique. Car les partisans de la doctrine de l'évolution, soit qu'ils affirment que l'homme descend du singe (ou que le singe descend de l'homme) soit qu'ils affirment que tous les deux descendent d'un auteur commun ne font que reculer le problème. D'où venons-nous ? question à laquelle des religions peuvent seules faire une réponse affirmative ! Les savants ne le savent pas, et ils ne le sauront jamais.

Sur quelle base doit être fondée la Morale ? Voilà un problème étroitement lié à celui de notre origine et à celui de notre fin.

La préoccupation de ces graves questions, et l'étude minutieuse qu'il en a faite, a conduit

progressivement M. Brunetière aux confins de la croyance catholique.

Il avait à lutter pour parvenir au point où nous le voyons aujourd'hui contre son éducation positiviste et contre son tempérament fort opposé au mysticisme. Mais il était servi par son amour pour la logique et l'insatiable besoin de fonder sur une base inébranlable sa distinction entre le Vrai et le Faux.

A l'instant où nous commençons l'étude des idées de M. Brunetière, nous devons noter ce qui met cet écrivain en opposition directe et foncière avec tous les Renaniens. Où M. France passe avec un sourire, M. Brunetière s'acharne avec opiniâtreté. Où M. Jules Lemaître s'accommode de n'être pas sûr, M. Brunetière est tourmenté du besoin d'aboutir à une solution nette. Le doute lui est insupportable. Il lui faut des affirmations. Tout en lui se révolte à la pensée de laisser en suspens des questions aussi graves.

Et c'est pourquoi — se découvrant peu à peu l'âme subtile d'un théologien, même d'un casuiste — M. Brunetiére a fait passer au crible d'une critique nouvelle toutes ses idées morales, et il s'est autorisé à tenir au courant de son évolution les hommes qui pouvaient être tourmentés du même désir de certitude.

Le catholicisme, sans se modifier dans son

essence, peut s'adapter aux besoins nouveaux des peuples et des individus. M. Brunetière estime que, le domaine religieux et le domaine scientifique devant demeurer séparés, les savants eux-mêmes peuvent ne rien sacrifier de l'indépendance de leur pensée en adoptant les enseignements catholiques.

Dans un article qui suivit de près l'article sur *la Science et la Religion*, et qui porte pour titre : *Education et Instruction*, opposant l'un à l'autre (parce qu'ils le sont souvent dans la réalité) ces deux termes qui devraient être si étroitement unis, M. Brunetière examine la question de savoir dans quel sens nos programmes doivent être modifiés ; et faisant observer que notre système d'éducation tend à developper chez l'enfant et chez le jeune homme la tendance à l'égoïsme et à la lutte pour soi même, il déclare que l'individualisme est en ce moment dans l'école notre pire ennemi, et qu'il faut apprendre à l'enfant ses devoirs envers la patrie et la société. Je note en passant dans cet article une phrase significative : « C'est par la grande porte qu'il faut que Dieu rentre dans les écoles, et si quelqu'un croit aujourd'hui ne pouvoir plus s'en passer, il faut qu'il nous le dise — et qu'on le sache. »

On aurait tort de croire cependant qu'à la date où parut l'article sur l'*Education et l'Instruction*

les idées de M. Brunetière fussent déjà nettement catholiques.

Nous allons en trouver la preuve dans un article nouveau : *La Renaissance de l'Idéalisme*. S'attaquant de front — et une fois de plus — à la doctrine philosophique du positivisme et en art à l'école du Réalisme et du Naturalisme, M. Brunetière dans cet opuscule a voulu démontrer par des exemples récents et par des faits que la tendance actuelle, en philosophie — en art — et même en politique était une tendance idéaliste. Qu'est-ce donc que l'*Idéalisme* ?

« C'est la persuasion, l'intime persuasion, la croyance indestructible que derrière la toile, au delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache. *Deus absconditus*, qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties. »

Et si je ne puis m'empêcher de reconnaître que la démonstration de M. Brunetière est insuffisante quand il se place dans l'ordre scientifique et que ses exemples sont mal choisis [1] quand il se place dans l'ordre littéraire, j'aime à retrouver en M. Brunetière cette notion trop souvent obscurcie de notre humilité devant le mystère des choses. Trop souvent l'orgueil des savants nous a fait espérer que l'énigme du monde nous serait

(1) Quel argument tirer par exemple de l'œuvre d'Alexandre Dumas ?

expliquée, trop souvent ils ont manqué à leurs promesses. J'aime chez M. Brunetière ce sens du relatif, cette notion de l'inconnaissable, ce découragement devant tout ce qui s'apprend avec un scalpel ou un bistouri. Et il a raison de dire que la jeunesse d'aujourd'hui est idéaliste. Elle ne s'est jetée si éperdûment dans le rêve, comme je l'ai montré en de précédentes études,(1) que par dégoût du naturalisme et du « document ». Elle retourne aujourd'hui vers tout ce qui est généreux, social et humain. Mais quelle est la conclusion de cette étude sur la renaissance de l'idéalisme ? elle est encore bien vague :

« D'essayer après cela de dire au profit de qui s'opère, de quelle politique, de quelle morale, ou de quelle religion, cette rénovation de l'idéalisme dont je viens d'essayer de vous montrer quelques-uns des effets, dans toutes les directions de la pensée et de l'action contemporaine c'est le secret de l'avenir. »

Il semble que sur la route qui conduit aux affirmations de la Foi, trop d'obstacles encore, demeuraient. L'un des plus sérieux était l'influence de la doctrine darwiniste. M. Brunetière a toujours été, et il est encore un partisan de la doctrine de l'évolution. Comment concilier cette philosophie avec la doctrine catholique ? C'est la

(1) Voir *Itinéraire Fantaisiste*.

question que M. Brunetière étudie dans une brochure nouvelle : *La Moralité de la doctrine évolutive*.

Le but qu'il se propose dans cet opuscule, c'est de réduire les enseignements de Darwin aux leçons de l'éternelle morale. Et cherchant à cette morale une base solide, ne la trouvant que dans l'idée de la perversité naturelle de l'homme, il fait remarquer que la « Théorie de la descendance » en nous assignant une origine animale, et par conséquent une hérédité de vice et de grossièreté cruelle se rapproche du mythe chrétien de la faute originelle et de notre naturelle inclination au péché.

Sans le mystère de la transmission du péché, disait Pascal, nous sommes incompréhensibles à nous mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme.

On voit déjà la première conclusion qu'on peut tirer de ces prémisses :

« Ce que nous nous devons en tout cas et avant tout, c'est de dompter, de soumettre et de dominer ce que nous trouvons dans nous d'instincts qui nous rapprochent de l'animal. »

Et c'est ainsi que l'objet de l'éducation devient de nous différencier le plus possible de l'animal,

en développant en nous les qualités qui sont propres à l'homme : la douceur, l'intelligence, le sentiment du devoir et celui de la solidarité.

Le véritable progrès est donc le progrès moral. Il faut nous arracher à la matière où nous n'avons que trop de tendance à retomber de notre propre poids et nous spiritualiser autant qu'il est possible.

La deuxième conclusion que nous pouvons déduire est que la doctrine évolutive, en nous montrant la diversité des espèces et leur perfectionnement ou leur décadence progressives, substitue à l'idée d'un mécanisme aveugle « l'idée ou plutôt le sourd pressentiment d'un certain ordre, d'un ordre en quelque sorte mobile et intelligent, qui dirigerait, selon de certaines lois, le Gouvernement de l'Univers. » Et c'est en réalité l'idée de « La Providence » avec laquelle la doctrine de l'évolution non seulement ne paraît pas être en contradiction, mais paraît au contraire avoir une convenance interne.

Une fois écartées les objections tirées du progrès de la science ou de la théorie de l'évolution, la pensée de M. Brunetière prend une netteté nouvelle. Il ne lui reste plus qu'à démontrer *le Besoin de croire* (1) et à conclure que la

(1) Conférence de Besançon 19 novembre 1898.

croyance catholique est celle que, nous autres Français, nous devons adopter.

Sa démonstration du *Besoin de croire* est solide. Non pas que je déclare de même qualité tous les arguments que M. Brunetière emploie. Je ne vois point pour ma part que ceux qui ont secoué l'autorité de la croyance traditionnelle soient nécessairement devenus des anti-croyants ni des fanatiques, et je ne crois pas non plus que la « religion de la souffrance humaine » ou celle de « la solidarité » ne fasse que remplacer une religion par une autre. Ce sont des métaphores et que M. Brunetière a tort de prendre au pied de la lettre. Mais il est certain que nous avons besoin de croyance au moins autant que d'idéal. Nos pères ont cru, quand ils ont fait la première Révolution, qu'ils allaient établir le règne de la Justice et de la Liberté. Nous croyons aujourd'hui encore — et jusqu'au plus profond des couches populaires — que le devenir social nous rapproche du bonheur universel; et la vie serait par trop triste si nous ne faisions crédit à l'avenir, comme nous faisons crédit au passé, de toutes les connaissances que n'avons ni le temps ni le pouvoir de vérifier par nous-mêmes.

La croyance est à la base de toute action, de toute réforme, de toute science et de toute expression artistique, Renan a cru à « l'Avenir de la

Science ». Taine a cru au renouvellement de la critique par son effort individuel. Pasteur a cru en Dieu en même temps qu'en la science, et, de nos jours, les hommes dont nous sommes le plus fiers, nos soldats d'aventure et nos explorateurs croient sans hésitation, à l'Honneur, à l'idée de Patrie et au développement de l'œuvre commencée. C'est dans leur croyance qu'ils trouvent la force et le réconfort. Il n'est d'homme énergique et beau que s'il se double d'un croyant.

M. Brunetière pousse plus loin cette pensée. Il exige qu'on ait une croyance métaphysique et qui implique l'absolu :

« Car si le besoin de croire implique nécessairement la constitution d'une autorité qui qui fixe la croyance, ou plutôt et pour mieux dire, qui la maintienne inaltérée d'âge en âge, qui le dégage en toute circonstance de l'arbitraire des opinions individuelles, qui la ramène aussi souvent qu'il le faut à son premier principe ; si l'on ne conçoit pas de croyance indépendamment d'une tradition qui en soit le dépôt, qui en rende compte, ou sans une continuité qui en soit comme la garantie ; — s'il n'y a pas de bien plus solide que celui des croyances, si ce sont elles qui rapprochent, qui unissent, qui solidarisent les hommes, et littéralement qui les organise en sociétés, et non les intérêts, ou la passion, ou les idées pures, la conséquence n'est-elle pas évidente, et précisément n'est-ce pas la situation du catholicisme ? Le catholicisme est social. »

Nous voici au terme actuel d'une évolution morale dont nous avons marqué les principales

péripéties. M. Brunetière fait adhésion à la doctrine catholique, (1) il proclame la nécessité de fortifier dans l'âme française la tradition catholique qui fait sa force.

Et cependant croit-il au dogme catholique ? Croit-il du moins aux points fondamentaux du catholicisme : la création du monde par un Dieu unique et cependant en trois personnes, créant l'homme à son image et pour sa propre gloire, l'induisant en tentation et le jugeant après sa mort pour lui accorder le bonheur éternel ou les affreuses tortures de l'enfer ?

A des questions aussi précises, je crois que nous pouvons répondre avec certitude : Non, M. Brunetière n'y croit pas. Il s'arrête respectueusement au seuil de la croyance, mais il n'a pas la foi. Croit-il même et l'on reconnaîtra que c'est une question qui est à la base de toute discussion — croit-il à l'existence d'un Dieu personnel ?

Consultons pour régler ce point primordial une courte polémique entre M. Brunetière et Mgr d'Hulst. Celui-ci avait assez dédaigneusement reproché au Directeur de la *Revue des deux mondes* de classer l'immortalité de l'âme et l'exis-

(1) Dans son dernier discours à Besançon (25 février 1900) l'adhésion est plus formelle encore.

tence de Dieu parmi les choses qui ne se démontrent pas. Voici la réponse qui lui fut faite :

« Quelle que soit la prétendue insuffisance de mon éducation philosophique, je persiste à penser que l'on ne démontre ni l'immortalité de l'âme ni l'existence de Dieu. C'était l'opinion de Pascal, c'était également l'opinion de Kant, et j'ai bien le droit de me « tromper » avec eux ! Il faut maintenir les droits de ce que l'on appelait autrefois « La conscience errante »....

On connait déjà Dieu quand on essaie de mettre son existence en preuve, et j'estime, pour ma part — ou d'après mon expérience personnelle, qui est ici la seule autorité que je puisse invoquer — j'estime qu'aucune preuve ne le crée dans les cœurs qui ne le sentent pas. J'en dis autant de « l'immortalité de l'âme. »

M. Brunetière déclare qu'on ne peut établir cette immortalité par aucun argument qui ne s'applique à tous les êtres vivants aussi bien qu'à l'homme ou qui ne permette au contraire d'en excepter la plupart des hommes. Il ne tient pour des preuves probantes de l'existence de Dieu ni la preuve par l'arrangement et l'ordre du monde ; ni celle par l'idée du parfait ou de l'infini « dont l'essence impliquerait l'existence, *cujus essentia involvit existentiam* » ; ni la preuve que l'on déduit de la présence en nous de la loi morale ; ni à plus forte raison celle que l'on tire du consentement universel. Il estime que l'on croit parce que l'on veut croire, pour de raisons de l'ordre moral et parce qu'on en sent le besoin. Il ajoute que le diffi-

cile ou plutôt l'impossible est de se donner à soi-même le sentiment de ce besoin, et que, en ce sens, on ne se donne pas la foi.

Ces points principaux étant nettement établis nous pouvons essayer de saisir les traits caractéristiques de la physionomie de M. Brunetière.

C'est un doctrinaire.

Il a des « principes » auxquels il s'attache d'autant plus fortement qu'on veut les ébranler. Il a contre le « Moi » et contre toute la littérature qui n'est pas sociale [1] une haine tenace. Et ce qui est admirable en lui, ce dont je ne saurai trop le louer, c'est d'avoir le sentiment instinctif, intime et indéracinable de la solidarité humaine. A chaque instant il ressaisit l'individu dans le petit abri d'égoïsme et de dureté qu'il s'est construit, et le force à considérer qu'il fait partie d'un organisme à la prospérité duquel sa propre prospérité est nécessairement liée. Les individus n'ont que trop de tendance à oublier la notion du devoir; M. Brunetière leur rappelle qu'ils n'ont pas le droit de se désintéresser de l'intérêt commun, et qu'ils ont envers la société comme envers eux-mêmes des devoirs moraux.

C'est la préoccupation de ces devoirs moraux

(1) Ce mot, grammaticalement, signifie : qui concerne la société, c'est-à-dire qui en a la préoccupation.

qui a conduit M. Brunetière vers le catholicisme.

Il a cru que toute morale impliquait l'absolu et qu'elle ne trouvait d'appui inébranlable que dans une religion. Se trouvant donc par logique dans la nécessité de choisir l'une quelconque des confessions chrétiennes (car il a naturellement écarté les religions orientales) il s'est décidé pour la forme du christianisme qui peut le plus facilement être utilisée à la régénération de la morale, et il a opté pour le catholicisme.

Ce qui l'a séduit dans le catholicisme ce n'a pas été comme pour Lamartine et Chateaubriand ce que le génie du christianisme comporte de grâce et de poésie. Il n'a eu ni leur besoin d'expansion vers Dieu, ni leur inclination au rêve religieux, ni leur soif d'infini. C'est par la seule raison qu'il a été conduit au point où il en est, et il a été attiré d'abord parcequ'il y a dans le catholicisme de foncièrement conservateur.

Le principal éloge qu'il fasse du catholicisme c'est de le déclarer *un gouvernement*, tandis que le protestantisme n'est à ses yeux que l'absence de gouvernement. Il aime cette forte hiérarchie, cette doctrine intangible, cette tradition certaine. Il aime aussi dans le catholicisme la « sociologie » c'est à-dire l'étroite communion qui unit les fidèles entre eux. Dans l'Eglise catholique en effet les vivants prient pour les morts, les morts inter-

cèdent pour les vivants; les mérites des justes rachètent les coupables, les fautes des coupables rendent plus dure l'expiation des justes. Il y a dans la société catholique idéale une perpétuelle circulation de charité. Notre sentiment de la solidarité sociale en est fortifié, et aussi, si j'en crois M. Brunetière, notre amour pour la patrie [1] et notre respect pour les institutions sociales.

Où l'on voit bien que c'est la puissante organisation du catholicisme et sa force de résistance, qui a séduit M. Brunetière, c'est dans son article sur le *Catholicisme aux Etats-Unis* et dans son discours sur *Les Ennemis de l'Ame Française*.

M. Brunetière n'a vraiment aucun titre à être appelé audacieux ni révolutionnaire. Il est foncièrement conservateur et autoritaire. Il a défendu Bossuet contre Richard Simon, il a pris parti contre les catholiques libéraux. Lacordaire, le père Didon et Mgr d'Hulst l'ont trouvé sur leur chemin quand ils inclinaient à des concessions. Il ne trouve pas d'éloge assez vif pour féliciter les catholiques du Nouveau Monde d'avoir éliminé de leurs institutions ce qu'il pouvait s'y être glissé encore d'un peu protestant, comme par exemple le droit que de simples laïques s'attribuaient de fonder des églises, d'en choisir ou d'en nommer eux mêmes

(1) Lire les deux opuscules : *l'Idée de Patrie* et *La Nation et l'Armée*.

les pasteurs, et il les loue énergiquement d'avoir accepté l'autorité du Chef de l'Eglise aussi bien sur le règlement des mariages mixtes que sur la censure des livres de classe.

M. Brunetière a un tempérament de sectaire. Le sentiment du devoir moral l'a conduit à Bossuet mais en passant par le jansénisme. Il lui en reste l'intransigeance. Il a vraiment l'âme d'un solitaire de Port Royal, et je l'imagine penché sur les problèmes qu'il étudie avec l'effroi religieux et la gravité d'un Nicolle ou d'un Lancelot.

Il deviendrait facilement un fanatique. Je le crois assez épris de logique pour pousser ses principes jusqu'aux plus extrêmes conséquences; et je n'ai vu nulle part qu'il fît une distinction nécessaire entre la vertu sociale du catholicisme et son ingérence dans la politique. Je crois sentir au contraire que pour restaurer la morale, M. Brunetière restaurerait volontiers une religion d'Etat. Qu'on se rappelle la phrase que j'ai déjà citée : « On ne peut être à la fois idolâtre et chrétien, français et anti-catholique, »

Mais n'y a-t-il vraiment de Morale que celle qui s'appuie sur la Religion? Sans vouloir étudier dans le détail les beaux travaux qui ont été faits pour dégager la morale de son fondement religieux ne

pouvons nous admettre que la morale trouve une base solide dans le témoignage de notre conscience? Il y a certainement en nous un juge secret de nos actions. Et si l'on me répond que ce juge intérieur est soumis à toutes les influences : le milieu et l'éducation aussi bien que l'hérédité, je répondrai que ce sont précisément ces différences qui expliquent les variations de la morale. Bien qu'elle aspire à l'absolu, la morale n'est universelle que sur un petit nombre de points et l'on peut croire que cette morale universelle est innée en chacun de nous. Y eût-il même, d'ailleurs, des monstres dans l'ordre moral comme il y en a dans l'ordre physique, le principe n'en serait pas pour cela ruiné de fond en comble. Car la démonstration d'une morale appuyée sur la Révélation n'est guère plus solide que celle d'une morale basée sur le seul témoignage de la conscience individuelle, consolidé par le témoignage de la conscience humaine.

A l'origine de toute morale comme à l'origine de toute métaphysique il y a l'inconnaissable.

Et M. Brunetière semble être bien de cet avis puisqu'il renonce à se faire une véritable certitude et qu'il se contente d'agir dans la vie comme s'il s'en était fait une. N'est-ce pas l'aveu qu'il y a à l'origine de tout une redoutable inconnue ?

Ce que M. Brunetière disait de la doctrine évolutive, il semble bien qu'il le pense du catholicisme. Il n'estime pas que l'enseignement de l'Eglise contente notre raison, encore bien moins estime-t-il que ces enseignements soient « prouvés ». Mais il constate que tout se passe dans la nature comme si l'hypothèse catholique était vraie. Et ce lui est une raison d'autant meilleure d'incliner sa raison individuelle qu'il retire de cette soumission de grands avantages moraux. L'hypothèse catholique est pour lui un moyen de classer, de rassembler sous un seul point de vue les faits ou les idées dont il a besoin pour étayer ses convictions. C'est pour son esprit une discipline et pour sa pensée comme un moule qui la soutient. En harmonie désormais avec une tradition séculaire, M. Brunetière parle de haut et frappe fort.

Cette intransigeance est-elle légitime ? Quand M. Brunetière regrette que l'instruction ne soit pas demeurée une entreprise privée, je crois sentir qu'il regrette le temps où l'éducation nationale était tout entière entre les mains de l'Eglise. Je m'étonne de ce sentiment.

Et il y a une distinction que j'aurais aimée à trouver sous sa plume. C'est la distinction entre les membres du clergé national, si dévoués pour

la plupart aux intérêts du peuple, (1) et les membres des congrégations. Ceux-ci ont une tendance visible à ne voir que leur intérêt propre et à se jeter brutalement dans la politique pour la défense de ces mêmes intérêts. (2)

En s'expliquant sur ce point M. Brunetière eût été amené à dire ce qu'il pense du rôle politique de l'Eglise. Son opinion sur cette question ne serait pas sans intérêt. Je crains de la deviner.

Car M. Brunetière est un autoritaire, et je ne le crois pas homme à négliger aucun moyen de domination. Il est aux antipodes des idées modernes. Il a le respect absolu du principe d'autorité, et il tranche dans le vif toutes les questions qu'il étudie.

S'il a cherché dans la doctrine catholique un affermissement peut être n'en avait-il pas autant besoin qu'il paraît l'avoir cru. M. Brunetière a toujours trouvé en lui même de puissantes forces de réaction contre le scepticisme, contre le dilettantisme et en général contre toute nouveauté. Il

(1) Qu'on se rappelle en 1789 le bas-clergé faisant cause commune avec le tiers-état; et de nos jours la belle initiative de jeunes prêtres comme l'abbé Lemire et tant d'autres....

(2) Faut-il rappeler les polémiques récentes de certains évêques avec certains couvents, ou la propagande perfide des Assomptionnistes.

est réactionnaire par goût et par tempérament. Son œuvre critique tout entière en témoigne.

Les seuls écrivains qu'il ait aimés sont ceux du dix-septième siècle. Et je veux bien qu'il ait retrouvé chez eux son propre souci des vérités éternelles et son dédain pour ce qu'il y a dans l'individu de transitoire et de passager ; je veux bien que la littérature du XVII[e] siècle lui ait paru dans son ensemble rebelle à l'excès d'analyse qui engendre le scepticisme; et encore qu'il ait pu contenter dans le commerce de ces grands hommes son besoin d'unité dans la morale et dans la métaphysique, en même temps que son respect pour le principe d'autorité, mais pour un homme qui se pique d'avoir étudié toute la littérature française il a fait preuve vraiment d'une trop grande étroitesse de compréhension.

Son œuvre est considérable, elle comporte bien, je crois, une quarantaine de volumes, mais la monotonie même des titres rend inutile d'en faire l'énumération. [1] M. Brunetière a traité tous les sujets de critique littéraire, depuis la « théorie du lieu commun » jusqu'au « mal du siècle » en

(1) Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française (1880) Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française (1882) Le Roman Naturaliste (1883) Histoire et Littérature (1884) Nouvelles études critiques (1887) Nouvelles questions de critique (1890) De l'évolution des genres dans l'histoire de la littérature (4 vol. de 1890-1893) Histoire de la littérature française (1895) etc., etc....

passant par l'enseignement primaire avant 1789, et par des études sur Fléchier, la jeunesse de Condé, Voltaire, le duc de Broglie, Hugo, Lamartine, Alexandre Hardy, Les Jansénistes et les Cartésiens, Les Provinciales et Descartes, Le Sage, Marivaux, L'abbé Prévost, la querelle du quiétisme, Diderot, Schopenhauer, les Symbolistes et les Décadents, Zola, Baudelaire, etc., etc. Son œuvre est une encyclopédie, mais on compterait facilement en dehors de ceux du XVIIe siècle les auteurs qui ont trouvé grâce devant lui. A ses yeux la littérature contemporaine a dévié de sa ligne normale, et les auteurs d'aujourd'hui lui inspirent une piètre estime. Veut-on savoir en quels termes M. Brunetière parle de Goncourt ?

« Attardé du romantisme, si M. de Goncourt était un naturaliste, l'auteur de *Tragaldabas* en serait un. Qui le croira ? Formé à l'école du mauvais XVIIIe siècle, pompadouresque et crébillonnesque, si M. de Goncourt était un naturaliste, l'auteur de *La Nuit et le Moment* en serait un. Qui le prétendra ? Faut-il absolument un mot pour le caractériser ? Il représente ce qu'il y a de plus contraire peut-être au naturalisme — à savoir l'art de fabriquer industrieusement ces curiosités d'étagère où l'impuissance laborieuse d'imiter ou de reproduire le réel se tourmente, pour ainsi dire, se contourne en mille façons et finit par s'échapper en mille inventions fantastiques, presque toujours curieuses, ingénieuses parfois, mais naturelles, jamais — ce n'est même pas le *rococo*, c'est le *japonisme* dans le roman. »

Si l'on veut juger de la courtoisie littéraire de

M. Brunetière qu'on se rappelle les articles sur le naturalisme et cette phrase où il se demande à propos de je ne sais plus quel roman nouveau si M. Zola par hasard « aurait enfoncé cette fois plus avant encore dans l'ignoble. »

Citons enfin pour en finir le jugement de M. Brunetière sur ce grand et bel artiste que fut Gustave Flaubert :

« Il y a eu de cet artiste et de ce bourgeois dans Flaubert. L'artiste a fait *Salammbô*, la *Tentation de Saint-Antoine*, *Hérodias* — autant d'œuvres manquées. Le bourgeois a écrit *Un cœur simple*, l'*Education sentimentale*, le *Candidat* et le *Château des cœurs* — autant d'œuvres manquées encore... Il ne demeurera qu'un seul livre de Flaubert et c'est *Madame Bovary*. »

On voit par ces trois citations avec quelle brutalité M. Brunetière manie la férule. Nous sommes loin de la douceur d'Anatole France. Cette prétendue critique objective est la plus systématique et la plus étroite du monde.

Et je hais ces pédagogues méthodiques qui nous conseillent pour analyser un roman « de nous faire d'abord une idée d'un roman moyen et abstrait (auquel nous le comparerons) puis d'en étudier le vocabulaire, la syntaxe, la rhétorique, le ton, la composition et finalement les personnages, les lieux, l'intrigue, les passions et le sujet ». L'œuvre disparaît sous cette couche de

« considérants. » Un article selon cette méthode, est rébarbatif et lourd comme un jugement de correctionnelle.

Comme j'aime mieux les musardises de *La Vie Littéraire*! De gré ou de force, M. Brunetière plie les œuvres à son point de vue, il casse, il brise, assemble les morceaux, refait à sa manière le plan d'un livre ou d'un poème et démontre perpétuellement avec des fragments rapportés bout à bout qu'il a raison contre tout le monde.

M. Brunetière est un disputeur émérite. Quand il peut relever quelques erreurs de date, il est aussi heureux qu'un poète qui trouverait un beau poème, mais ce n'est pas un plaisir du même ordre. Il découvrirait dans Bossuet « de la tendresse, de la naïveté et même plus de mysticité que l'on n'y en a vu... » Rien ne lui est impossible quand il s'agit d'argumenter. Mais il lui manque d'avoir en lisant un beau livre une émotion communicative. Dans l'œuvre qu'il vient de lire il voit toujours une matière à discussion.

M. Brunetière est le contraire d'un artiste. On lui a déjà tant de fois répété que son style était lourd, obscur et grossier qu'il n'y a plus besoin de le redire. Les *qui*, les *que*, les *aussi bien* et les *tout de même que* donnent à sa phrase l'allure d'une campagnarde aux attaches énormes. Jamais un tour de phrase imprévu, jamais de pittoresque

ni de couleur, jamais de gentillesse et jamais d'envolée. C'est un style de disputeur. M. Brunetière n'a pas le sentiment de la Beauté. Il est d'une sensibilité rudimentaire. Sa desséchante manie de classification l'empêche d'entrer en communication avec l'âme des artistes. Tout ce qu'il a écrit sur les poètes prouve une incompréhension déconcertante de la musique et de la poésie. Son article sur Baudelaire — que sans doute il a cru terrible — a fait sourire tous les littérateurs, même les académiciens. Et il en est de même des articles sur les poètes modernes. Littéralement, on peut dire qu'il ne les comprend pas. Il pris parti à tort et à travers. Et s'il voulait encore à toute force faire un « travail » sur les poètes de ce siècle, je lui proposerais d'en dresser la table chronologique.

M. Brunetière n'aime pas. Comment comprendrait-il les poètes ? Sa critique est systématique, hargneuse et stérile. Il est dépourvu d'imagination. Rien n'est plus uni, plus monotone, plus dénué d'invention que le déroulement de ses raisonnements.

C'est vraiment un professeur.

Ce à quoi il réussit le mieux, c'est à faire de la critique sur de la critique. Sa fameuse histoire de l'*Evolution des genres*, qu'il professa (on devine avec quelle joie !) à l'école normale supérieure devrait s'appeler : Histoire de l'évolution de la criti-

que. Car il est bien amusant de constater que pour M. Brunetière les périodes littéraires ne sont pas marqués par l'apparition des chefs-d'œuvre, mais par la publication des livres de critique. Voici la désignation des chapitres :

De Du Bellay jusqu'à Malherbe — de Malherbe jusqu'à Boileau — La querelle des anciens et des modernes — La critique littéraire au XVIIIe siècle — Mme de Staal et Chateaubriand — La critique de Villemain — L'œuvre de Sainte-Beuve — M. Taine. Cette indication me paraît édifiante. Et M. Brunetière qui est partisan de la hiérarchie des genres estime sans doute que la critique est supérieure en principe aux œuvres qu'elle étudie de toute la distance qui sépare l'oraison funèbre et la tragédie du roman moderne et de la poésie.

Mais de telles idées qui sont déjà choquantes quand il s'agit d'un critique novateur et visionnaire comme Taine l'a été, sont intolérables de la part du critique de la *Revue des deux mondes*. Si M. Brunetière a tant d'idées où les a-t-il prises sinon dans les livres dont il a fait la critique ? et s'il y avait, ce que je ne crois pas, dans l'œuvre de M. Brunetière des idées vraiment neuves, ou, sur les hommes dont-il a parlé des jugements définitifs, je crains bien que le style dont il s'est servi empêche que l'honneur lui en reste. Un artiste sans doute s'assimilera un jour la part de nouveauté

qu'il peut y avoir dans son œuvre et en l'écrivant à nouveau lui donnera une forme durable. Mais je suis loin d'être sûr qu'il y ait dans l'œuvre de M. Brunetière une grande part de nouveauté. J'y ai trouvé plus d'érudition que d'originalité.

M. Brunetière, au point de vue littéraire, est une force négative. Loin de stimuler des talents nouveaux, sa critique réfrène et réprime tout ce qui sort de l'ordinaire. Esprit sain, droit et franc comme l'a été Boileau, (1) il étoufferait comme lui et pour longtemps la littérature d'imagination, si les poètes et les écrivains l'écoutaïent.

Son rôle a été complexe.

Il a contribué à remettre en honneur les écrivains du XVII[e] siècle. S s études sur Bossuet sont célèbres. Et c'est une observation digne d'être faite que c'est lorsqu'il parle des auteurs qu'il aime que M. Brunetière se hausse jusqu'au style. Son discours sur la Modernité de Bossuet est écrit dans une belle langue, saine, claire et forte. Mais lorsqu'il devient disputeur — et c'est malheureusement ce qui arrive trop souvent — il devient en même temps un mauvais écrivain.

Intolérant et passionné il a fait de la critique littéraire comme on fait de la politique. Il a donné des coups autant qu'il a été possible. Que ce soit

(1) Qui d'ailleurs dans son « Art Poétique » n'a pas dit un mot au divin Lafontaine, trop peu solennel sans doute.

contre Baudelaire, contre les journalistes, (1) contre la science ou contre Zola, il a lutté furieusement.

Sa théorie sur « l'évolution des genres » qui serait une trouvaille de créateur si elle était justifiée paraît déjà bien démodée. On sent tout ce qu'il y a de systématique et d'artificiel dans ces définitions, ces classifications, ces distributions par groupes, ces rangements par séries, et ces comparaisons avec « les modèles du genre ». Les productions littéraires ne se rangent pas comme des soldats de plomb pour aboutir à une démonstration, et je n'admire que médiocrement M. Brunetière au point de vue purement littéraire.

Au point de vue politique je le sens foncièrement réactionnaire.

Au point de vue philosophique je crois le deviner moins épris de vérité générale que de solutions utilitaires (2)

Mais il est d'autres points par lesquels M. Brunetière force mon admiration, je tiens en haute

(1) Voir son discours de réception à l'Académie.

(2) — « Jusqu'à ce qu'on m'ait dit ce que c'est que la vérité, à quels signes on la reconnaît, et comment on peu avoir tant de confiance en soi que de s'en croire l'unique possesseur, je continuerai de penser qu'en matière de morale sociale les conséquences pratiques des idées sont de quelque importance; et qui osera dire, qui pensera surtout que ce ne soient pas elles, les conséquences, qui jugent la vérité ? » Polémique de M. Brunetière avec M. Yves Guyot au sujet de l'affaire Dreyfus. Et ce fragment explique son attitude dans cette mêlée. Comme il voyait des conséquences regrettables au système de l'innocence il refusa de s'y ranger.

estime, sa bravoure, son érudition et son désir d'être utile à la société. Il a lutté glorieusement contre l'excès d'individualisme et il a empêché qui ne pénètre trop profondément la dangereuse théorie de la lutte pour soi-même. Des hommes comme M. Anatole France doivent demeurer des êtres d'exception. M. Brunetière a restitué à notre littérature la notion du Devoir qui paraissait bien obscurcie, et du Devoir social aussi bien que du Devoir envers soi-même. Il a bien combattu en faveur de l'idée de Patrie, et l'une des plus belles pages que je connaisse de lui est le passage où il reconnaît que la vraie force du socialisme, c'est d'être un idéalisme. Donner à l'individu un autre objet ou une autre fin que lui même ; vouloir le replacer dans la société pour en faire l'ouvrier d'une œuvre qui le dépasse; assigner à son activité des effets ou un but dont il ne jouira pas, voilà ce qu'a voulu faire M. Brunetière, et voilà ce dont je le loue sans réserve. Il s'est tenu soigneusement à l'écart d'une politique trop précise et de toutes les questions de personnes. Il n'a voulu agir que sur les idées. Il a prêché d'exemple en ne poursuivant pas en même temps que le triomphe de ses idées, des satisfactions d'orgueil ou de vanité.

Avec son visage osseux et passionné, son teint bilieux, ses yeux inquisiteurs, son corps maigre et sa parole brève, M. Brunetière est bien, physi-

quement, l'homme que ses livres font deviner. Il est aussi peu aimable que possible, et moins accueillant encore pour les œuvres qu'on lui porte.

Tandis que M. France fait accueil avec une affabilité charmante dans un petit hôtel à ce point encombré de livres anciens, de gravures, d'objets d'art et d'antiquités qu'on se croit transporté aux salles d'un musée, M. Brunetière reçoit à la *Revue des Deux-Mondes* dans un ancien couloir transformé en bureau. Pas de tableaux, pas de meubles, et, je crois, pas même de tapis. A peine le visiteur entre ces quatre murs est-il convié à s'asseoir. Des piles de livres s'entassent dans cette chambre où le soleil, je pense, ne pénètre jamais. Et c'est comme une cellule de Port Royal où manque le prie-Dieu, mais où Pascal est encore sur la table.

Son attitude dans la vie a été celle d'un censeur désintéressé, mais elle a été aussi celle d'un brutal. Je me le suis parfois représenté comme un roulier qui suit lourdement son chemin en écrasant les fleurs des plates-bandes. Si M. Brunetière rencontre un sophisme il le dénonce, s'il rencontre une erreur il la confond, s'il rencontre une équivoque il la dissipe. Je lui cherche involontairement dans la main une matraque en nerf de bœuf.



Maurice BARRÈS

Maurice Barrès

Le 11 janvier 1896, dans le cimetière des Batignolles, au moment où le corps de Paul Verlaine venait d'être descendu dans la terre, lorsque M. Maurice Barrès fendit la foule, portant sans la remuer sa tête pâle aux cheveux plats et commença devant la fosse encore ouverte : « La jeunesse intellectuelle dépose sur cette tombe l'offrande de son admiration... » Il sembla un moment qu'il parlait au nom de toute la jeunesse. Long et mince, adossé aux couronnes funèbres, il lisait avec sérénité le bref discours qu'il avait préparé. Sa légère difficulté de prononciation pouvait passer pour un signe d'émotion.

Or, dans cette circonstance, comme il lui arriva souvent dans la suite, M. Maurice Barrès trouva les paroles qu'il fallait dire. Il exprima les sentiments communs à la plupart des assistants, et il le fit dans une langue nerveuse, sobre et claire.

Cette adresse naturelle à trouver l'exacte mesure a valu à M. Barrès une réelle autorité Il a toujours su ménager les susceptibilités qu'il était inutile de froisser, il a su aussi se concilier la faveur des personnes dont l'appui lui était nécessaire. Il a l'esprit souple. De tous les hommes de lettres qui ont pris parti récemment dans les affaires publiques, il est un des rares, au moment ou j'écris, qui paraisse vraiment un homme politique. Tandis que François Coppée, populaire mais peu au courant des questions politiques, ne fut jamais dans les associations politiques qu'il présida qu'une sorte de symbole et d'ornement décoratif, tandis que M. Jules Lemaître dès le moment où il se jeta dans le journalisme politique, ne put s'empêcher malgré tout son talent de commettre quelques maladresses (1), M. Maurice Barrès eut la précaution de se tenir pendant longtemps à l'écart, dans les sommets. C'est de très haut qu'il lança d'abord de loin en loin puis presque journellement des articles demi-littéraires et demi-politiques, mais toujours pleins de tact et ne coupant jamais la retraite à l'auteur.

Et ce n'est certes pas lui qui eût écrit l'article de l'*Echo de Paris* paru sous la signature de

(1) J'ai dit dans *Itinéraire Fantaisiste* ma vive admiration pour l'œuvre littéraire de Jules Lemaître.

M. Jules Lemaître le jour de l'élection présidentielle.

Des groupements énormes et vagues comme cette « Ligue de la Patrie Française » ne peuvent conserver du prestige que s'ils sont tenus en dehors des compétitions de personnes. Engager toute la Ligue contre M. Loubet, que je tiens pour un loyal serviteur de la République, sous prétexte que celui-ci est « d'une trop notoire insuffisance intellectuelle » était un coup d'audace mais aussi une idée de mandarin devenu trop lettré et qui devait nécessairement déterminer des démissions retentissantes. Il suffisait pour ne pas commettre si injustifiable imprudence de se rappeler comment avait été constitué ce fameux groupement politique.

Des émissaires s'en allaient demander : Êtes-vous bon Français? blâmez-vous l'ingérence de l'étranger dans nos affaires intérieures? avez-vous le respect de l'armée, l'amour de la patrie? En ce cas, donnez votre signature. Nous ne voulons que maintenir les traditions. Qui donc n'eût pas signé devant un tel langage? Ceux-là seuls qui redoutaient un piège et qui craignaient à juste titre que, sous le prétexte patriotique de défendre l'armée, on n'enrolât malgré eux les adhérents dans un parti réactionnaire, ennemi de la justice et prêt à favoriser n'importe quel coup

de main. M. Jules Lemaître eut tôt fait de donner raison à ces esprits prudents. Il commença par se vanter hautement d'avoir imposé à M. Dupuy la loi de dessaisissement [1], il donna la première place dans son état-major aux partisans d'un coup d'état, il émit la prétention de peser sur le parlement et notamment sur l'élection présidentielle. Son étonnante déclaration, faite au nom de toute la Ligue, le matin du Congrès de Versailles, ne fit que démontrer à tous la faiblesse constitutionnelle de cette apparente organisation. L'élection de M. Loubet fut assurée au premier tour, les démissions commencèrent d'affluer au siège de la *Patrie Française*.

Si l'on veut bien comparer la campagne de M. Barrès dans le *Journal* à la campagne de M. Lemaître dans l'*Echo de Paris*, on se rendra compte de toute la différence. Tous deux sont des hommes de lettres. Mais tandis que M. Jules Lemaître entrait dans la vie politique sans aucune préparation et pour ainsi dire par hasard, M. Barrès apportait dans la lutte une expérience déjà faite et un grand savoir-faire. Aussi vit-on M. Jules Lemaître s'en aller donner de la tête, vainement, sur ces vieilles machines de guerre qui en avaient vu d'autres : la Franc-Maçonnerie et la

(1) Il n'y a aucune raison de croire que ce fut spécialement *La Patrie Française* qui détermina le gouvernement.

Liberté d'Association dans le même temps où M. Barrès préparait des évènements éventuels par des articles vigoureux et adroits sur le commandant Marchand et le général Galliéni [1].

Une telle différence de manière dans la poursuite du même dessein implique chez ces deux hommes une différence de système plus qu'une différence de tempérament.

L'auteur des *Contemporains*, critique délicieux et styliste affiné, est un esprit mobile, ondoyant, curieux de comprendre mais étranger à toute doctrine définitive aussi bien qu'à toute méthode rigoureuse. Enclin comme Renan au doute philosophique, il est sans force pour réagir efficacement contre cette tendance naturelle de son esprit. Il n'est énergique que par à coups, il souffre de ne pouvoir plus envisager les idées ou les faits que d'un seul point de vue, il a de la peine à ne plus se contredire.

M. Maurice Barrès au contraire trouve dans un corps de doctrine fixe des ressources contre lui-même. L'analyse minutieuse qu'il a faite de son Moi semble lui avoir révélé que la cause principale de son impuissance, s'il n'en venait à bout,

(1) Si ces chefs sont restés fidèles à leur devoir, ce n'est pas faute de sollicitations. Qu'on se rappelle le voyage de M. Thiébaud partant à la rencontre de la mission Marchand sous prétexte de lui porter une médaille d'or offerte par « *La Patrie Française.* »

serait son inclination au dilettantisme. Le dilettante en effet souffre d'un affaiblissement de la volonté. Il s'intéresse à tout mais ne s'attache à rien. Dès sa jeunesse M. Maurice Barrès se proposa pour but de tendre en lui toutes les fibres nerveuses et de fortifier sa volonté. Pour parvenir à ce but — qui lui était d'autant plus difficile à atteindre que tout, dans sa nature, se penchait vers le scepticisme — il chercha des points d'appui solides et les choisit en dehors de lui pour qu'ils fussent plus stables et qu'il pût y arc-bouter toutes ses forces vives. C'est ainsi qu'au point de vue moral il s'imposa une méthode de penser calquée sur celle d'Ignace de Loyola, et qu'au point de vue politique il tint pour définitivement assurés quelques points essentiels qui donnent à sa vie publique l'unité indispensable.

Dans cette affreuse affaire Dreyfus il se servit des circonstances pour se placer au premier rang. Il voulut être le mainteneur de la race et de la tradition contre les révolutionnaires détracteurs de la patrie et de l'armée. Il le déclara plusieurs fois publiquement : « Tous ceux que j'aime, dit-il, et avec eux la grande majorité du peuple est pour l'Etat-Major contre Reinach et ses amis. Je n'ai pas à examiner le fond du procès... Tous mes amis sont d'un côté, tous mes

ennemis sont de l'autre, je n'hésite pas sur le parti à prendre ».

Peut-être aurait-il pu se dire qu'il pouvait y avoir place — dans ce chaos et dans ce bruit — pour un troisième et très puissant parti : celui des patriotes et qui croient Dreyfus innocent (1). Mais il crut sans doute que ces dreyfusistes malgré eux n'avaient pas une opinion assez nette pour grouper une majorité; il s'enrôla sans restriction.

Ce faisant, il était logique avec son nouveau Moi. Car M. Barrès, qui affectionne l'épithète de socialiste et qui s'en est paré dans toutes ses campagnes électorales, ne veut plus être individualiste.

A la différence de M. Anatole France qui aurait proclamé sa conviction de l'innocence — dût le monde en périr — et parce que tel était le résultat de ses recherches personnelles, M. Barrès s'impose depuis déjà longtemps le sentiment de la solidarité. Il tient pour établi que chaque membre d'un groupement — nation, province

(1) Il est bien fâcheux que cette opinion soulève tant de colère. J'ai eu souvent à défendre des accusés de droit commun. Parmi ces malheureux, les uns furent acquittés, les autres condamnés. Je me suis toujours incliné devant la décision des juges, mais elle n'a jamais influé sur ma conviction. Qu'y a-t-il de plus naturel ? Je ne fais d'ailleurs que me ranger à l'avis des deux officiers qui ont acquitté l'accusé.

ou parti — doit faire des sacrifices au groupe dont il fait partie. Et quand même dans cette affaire sa conviction de l'innocence eût été nettement établie, il n'aurait pas fait défection à ceux qui soutenaient en même temps que la thèse de la culpabilité tout le corps de doctrine politique qu'il a fait sien définitivement

La raison nationale (ou du moins ce qui lui eût paru tel) eût dominé sa raison individuelle. On l'a bien vu à certaines phases du procès, et lorsque la conviction commençait à manquer même aux plus décidés [1]. Je me souviens d'un article intitulé : *La Raison nationale* où l'on pouvait lire ce fragment qui ressemble fort à un distinguo de casuiste embarrassé :

— « Assurément la Société ne serait point intelligible si l'on méconnaissait le relativisme universel. Pour nous, qui comprenons le rôle des lois dans un pays, nous attendons des tribunaux non *la vérité absolue* mais *la vérité judiciaire*. Et cette vérité est, entre toutes, d'autant plus respectable qu'elle actionne la gendarmerie. Mais voici la difficulté : peu après la décision du conseil de guerre nous aurons la décision de la Cour de Cassation ; elle aussi nous fournira une

(1) Qu'on se rappelle l'article découragé d'Edouard Drumont après le suicide du colonel Henry. On ne reprit courage qu'après la trouvaille géniale de Charles Maurras : le faux patriotique.

vérité judiciaire. Or, je me le demande, si ces deux vérités se contredisent, qu'adviendra-t-il?

— Eh bien, je crois que je trouverai en moi la force d'accepter cette contradiction, et par raison nationale, de soumettre ma raison individuelle [1]. »

Je n'entre pas quant à moi dans ces distinctions ; et si M. Barrès ne croit ni à la Justice ni à la Vérité absolues. « Tas de mots à majuscules pompeuses dans lesquels il n'y a rien », je suis sûr ce point d'un avis diamétralement opposé au sien. Je n'essaîrai même pas de le suivre en des subtilités où je crois deviner un compromis entre l'esprit de libre examen et la nécessité de ne pas laisser gain de cause à des ennemis dangereux. Je crois à la Justice. Et la Vérité légale cesse d'avoir aucune valeur à mes yeux à l'instant même où l'on me démontre qu'elle est contraire à la Vérité, sans épithète. Mais je reconnais que ces délicatesses gênent les esprits politiques. Ils ont trop de choses à ménager. La foule aime les opinions nettes. Et l'instinct de la race est contre les Juifs.

Le peuple considère à juste titre la plupart d'entre eux comme des étrangers jugeant de toutes choses avec une sensibilité différente de la nôtre. Pour acquérir la communauté d'âme avec

(1) *Le journal* n° 2,664.

une nation il faut plus de temps que n'en demande la loi française pour conférer la qualité de citoyen. Et de même que chaque peuple — russe — allemand ou anglais — a ses qualités et ses défauts caractéristiques, la race Juive, demeurée intacte dans un grand nombre de ses représentants a des qualités et des défauts communs qui la distinguent de nous. Je n'en veux pas rechercher les raisons. Il ne s'agit ici ni de supériorité ni d'infériorité d'une race sur une autre, je constate seulement un fait : la plupart des israëlites naturalisés ne se sont pas fondus dans la masse de la nation. Ils demeurent des étrangers, et s'il est vrai qu'il soit impolitique et inhumain de les persécuter, nous devons cependant les éloigner de la direction de nos affaires. Tel est le sentiment du peuple. Tel est aussi sur ce point le sentiment de M. Maurice Barrès.

Il y a donc eu dans le populaire — et en nous-même — au sujet de l'affaire Dreyfus un conflit obscur mais violent entre la notion de justice et l'instinct national. C'eût été le devoir des esprits supérieurs de séparer ce qui ne devait pas être mêlé et de contenter nos consciences sans froisser le sentiment de la race [1]. Mais il s'est

(1) C'eut été surtout le devoir du gouvernement de qui dépendait que la révision fût faite tout de suite et avant que le tapage ne s'organisât.

trouvé que cette tâche a été au-dessus des forces humaines. Ni M. Scheurer-Kestner, ni M. Lavisse, ni M. Duclaux, ni tant d'autres ne purent y parvenir. La passion antisémite fut toujours la plus forte (1) et M. Maurice Barrès se rangea systématiquement du côté où ses préférences l'inclinaient.

Ces préférences, un observateur attentif aurait-il pu les deviner même dans les premiers livres de M. Barrès? Cela me paraît bien difficile. Ces livres sont d'un individualiste forcené.

Dans un *Homme Libre* (2) M. Barrès avait ébauché la théorie de l'âme lorraine et marqué la valeur de l'apport local héréditaire pour la formation de l'individu. Par ce seul chapitre on pouvait vaguement pressentir que cet indivi-

(1) Voici un sonnet que je retrouve dans un ancien journal et qui exprime assez bien le sentiment de ceux qui étaient à la fois « français » et dreyfusiste :

Je n'ai jamais aimé ton orgueil solitaire,
O fils de Sem, je sais que du pays natal
Tes pères ont gardé l'amour vil du métal
Pour lequel je me sens un mepris salutaire.

Nous n'avons de commun ni le même idéal,
Ni de nos morts sacrés le culte héréditaire,
Ni la tradition des aïeux, ni la terre,
Et tu m'es étranger comme un oriental.

Mais j'ai vu contre toi se liguer tant de haine,
Que mon cœur s'est ému d'une pitié humaine
Contre tous ces bourreaux t'insultant sans pudeur,

J'ignore désormais tes prêtres et ta race,
J'abhorre ces chacals te suivant à la trace,
Et tu m'es devenu frère par la Douleur.

(2) Qui parut en 1889.

dualiste-né, sur qui la théorie kantienne de l'homme considéré en soi et pour soi avait eu une si grande influence allait s'efforcer de jeter des racines dans le sol national et de se solidariser avec le peuple de sa province pour mieux se solidariser ensuite avec le peuple de son pays. Nous examinerons plus tard dans quelle mesure il y a réussi mais nous pouvons noter dès maintenant et le but qu'il se proposa et la méthode qu'il s'imposa pour y réussir.

C'est par un effort de volonté systématique que M. Barrès se constitua un corps de doctrine social et politique. Etant parvenu à la compréhension des causes de son propre affaiblissement, — l'inclination au dilettantisme, — il s'efforça de parvenir à la compréhension des causes de notre affaiblissement national. Il se donna pour but de remédier aux unes comme il avait remédié aux autres.

Au point de vue général, M. Barrès affirme que la France est débilitée par un excès de centralisation. Ce mal lui paraît l'un des plus graves.

Le remède qu'il préconise, c'est la multiplication des points de centralisation. A son avis, ce qui importe, ce n'est pas tant de diminuer l'influence exagérée de Paris que de créer dans chaque province un centre intellectuel, indus-

triel et moral. Loin de vouloir effacer ce qui reste des anciennes divisions territoriales, il faut faire revivre et organiser à nouveau chacun des groupes dont la somme compose le peuple de France. Il y a un esprit lorrain, un esprit breton, un esprit provençal, un esprit gascon, un esprit normand. Ces distinctions foncières donnent à notre peuple de la force, de la variété. Et chaque citoyen doit être lié à sa ville et à sa province pour faire partie intégrante du pays tout entier. Formulée en ces termes la thèse de M Barrès me paraît des plus acceptables.

Qu'y a-t-il en effet de plus logique que de voir réunies dans un même centre l'Université régionale, la Cour d'appel et les Tribunaux, les grandes écoles, les Académies, les Sociétés provinciales et les Musées? C'est ainsi que pourraient de nouveau se manifester, grâce à une organisation fixe, toutes les variétés de l'initiative privée. Une administration autonome, dans chaque centre, rendrait sensible pour tous les groupes de citoyens la nécessité de se suffire à soi même et d'avoir une vie individuelle. L'émulation entre les provinces pourrait donner de brillants résultats.

Le grave inconvénient des mesures décentralisatrices pourrait être à la longue de distendre jusqu'à le rendre sans solidité le lien qui doit unir les unes aux autres les provinces d'un même

pays. M. Barrès s'intitule Fédéraliste. Il propose de ne laisser au pouvoir central que l'administration de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et des finances générales, pour rendre dans toute leur plénitude aux communes le droit de gérer les intérêts municipaux, aux provinces le droit de gérer les intérêts régionaux. Ce faisant il se rapproche évidemment des exaltés qui se déclarent séparatistes. Il justifie la première partie de l'opinion de M. Charles Mauras : « Jadis individualiste et césarien, du moins pour l'apparence, M. Barrès nous ouvre son fond véritable. Il est — selon la définition de M. Paul Bourget — l'antipode des idées de la Révolution sans être un réactionnaire. »

Or, le danger du séparatisme est si lointain qu'il peut paraître chimérique, et les avantages de la multiplication des points de centralisation sont immédiats et certains.

Ce que la grande Révolution a fait était sublime et nécessaire. Elle a biffé d'un trait les vieilles divisions territoriales et du Normand, du Gascon ou du Breton, elle a fait un citoyen français. L'unité de la patrie était en jeu, les inconvénients de la brisure, si grands qu'ils fussent, devenaient sans valeur au regard d'un tel intérêt. Mais aujourd'hui que la nation est définitivement unifiée, les mêmes intérêts n'existant plus, il

devient loisible aux républicains les plus traditionnels de se ranger — et dans une assez large mesure — aux idées de reconstitution des provinces. La face des choses a suffisamment changé pour qu'il n'y ait pas à craindre que même territorialement les provinces se retrouvent aujourd'hui telles qu'elles furent jadis. Le commerce, les mines, la culture et l'industrie ont fait surgir des groupements nouveaux qui ne pourraient entrer dans aucun des cadres anciens. Ce seraient en vérité des provinces nouvelles que l'on constituerait sur les débris des anciennes.

Cette campagne décentralisatrice est en harmonie avec la tradition, avec le culte des morts. M. Barrès estime avec raison que nous ne sommes que le prolongement de la personnalité de nos ancêtres. Notre âme comme notre corps est soumise aux lois de l'hérédité. Nous avons derrière nous des forces morales accumulées, notre sensibilité est différente de celle d'un Slave ou d'un Anglais. Et comme la conscience nationale, formée en grande partie par les opinions héréditaires se trouve déformée par la prédominance d'une influence étrangère, on doit favoriser tout ce qui peut accentuer ce qu'il y a en nous de particulier à notre sol et à notre race.

Ces vérités sont incontestables. Si la science moderne ne permet pas encore d'étudier avec pré-

cision les questions d'instinct et d'hérédité notre conscience particulière suffit à percevoir les grands courants de sensibilité. M. Barrès a raison de croire que tout est plus facile quand on agit dans le sens traditionnel et que tout devient difficile quand on est en contradiction avec la pensée et les efforts latents de ceux dont nous tenons la vie. Il a donc parfaitement raison quand il érige en principe qu'il faut fonder sur l'histoire de France la politique française. Le malheur est qu'un principe aussi général, et par là-même dans la plupart des cas aussi vague, comporte les applications les plus contradictoires.

On le vit bien lors de l'aventure boulangiste dont les partisans, d'accord en général avec les idées que je viens d'exposer, s'intitulaient le *Parti national*.

M. Barrès m'a raconté comment il devint boulangiste.

En 1886 il avait vingt-quatre ans. Il n'avait quitté que depuis peu sa Lorraine natale et s'essayait dans les lettres par la publication d'une petite revue littéraire d'ailleurs intéressante et qu'il intitulait *Les Taches d'Encre*. Dès le premier numéro il avait fait savoir qu'il serait le seul rédacteur et le seul administrateur de ce nouveau périodique, qu'on eût à s'adresser directement à lui pour tous renseignements ou communications,

et qu'il était disposé à accorder publiquement du génie à tous ceux qui lui trouveraient du talent.

L'effervescence boulangiste soulevait Paris et toute la France. M. Barrès, malgré son désir de ne traiter que des sujets purement littéraires, ne put s'empêcher de dire quelques mots sur la question brûlante. Il publia dans le numéro 3 des *Taches d'Encre* un article sympathique au général Boulanger. Cet article fut reproduit par Magnard dans le *Figaro* comme symptômatique de l'esprit de la jeunesse. Le lendemain un garde municipal apportait du ministère de la guerre au domicile de M. Barrès une lettre du général qui le remerciait et lui proposait de venir causer avec lui. M. Barrès était alors en Italie. Il ne revint que quelques temps après. Boulanger n'était plus ministre mais il était le point de mire de toute l'Europe. M. Barrès alla lui faire visite, fut reçut assez longuement, et s'en retourna Boulangiste. Il gagna à prendre ce parti de fréquenter les politiques les plus en vue et de recevoir l'investiture législative pour la circonscription de Nancy où il fut élu. Il n'avait pas vingt-six ans quand il entra au Palais Bourbon.

Jamais période politique ne fut plus instructive. En quelques années M. Barrès assista à l'apogée du Boulangisme, à sa chute et aux séances du

Panama [1]. Spectacles d'une horreur sublime et dont le souvenir ne s'effacera pas!

Mais les leçons du temps et les évènements paraissent n'avoir eu d'influence sur M. Maurice Barrès que pour l'attacher plus fermement aux théories de sa jeunesse. Plébiscitaire et Césarien en 1888 il soutient aujourd'hui encore l'idée césarienne et plébiscitaire. Dans l'entreprise de Reuilly il était aux côtés de M. Deroulède « pour demander au général Roget un concours patriotique que ce soldat plus éclairé sur la discipline que sur le devoir français » leur refusa. Un affreux souvenir d'enfance a peut-être contribué à faire de M. Barrès un Césarien convaincu. Je l'ai vu presque s'attendrir un jour qu'il racontait le passage par son village de Charmes-sur-Moselle d'une armée française en déroute. Le spectacle lamentable de régiments en complet désarroi marchant comme un troupeau sous la conduite d'un détachement prussien a laissé dans son âme un souvenir ineffaçable. On sait l'influence persistante de ces premières impressions. Dans l'avènement d'un soldat de fortune, sans doute, M. Barrès voit-il d'abord la possibilité d'une

(1) M. Barrès a mis à la scène l'histoire de M. Baïhaut. *Une Journée Parlementaire* est une comédie en trois actes assez intéressante, mais qui ne marque ni dans l'histoire du théâtre, ni dans la carrière de l'auteur. Notons aussi dans le « Figaro » une courte série d'articles superbes « Leurs Figures ». M. Barrès pourrait être au Parlement un utile inspecteur des mœurs.

revanche nécessaire. Nous y voyons aussi malheureusement, nous qui ne sommes pas moins patriotes que lui, l'abandon de toutes nos libertés et le triomphe d'une aristocratie nouvelle en opposition instinctive avec tous les projets de réforme sociale.

Le programme politique de M. Barrès est d'accord avec celui des anciens Boulangistes Il veut détruire le régime parlementaire et sur ses ruines promulger une Constitution nouvelle. Désormais le Président de la République serait élu directement par le peuple. Il serait indéfiniment rééligible et ses pouvoirs seraient étendus. Il choisirait en dehors des Chambres des ministres qui lui devraient compte de leurs actes. Il serait lui-même responsable devant le peuple à qui théoriquement demeurerait le dernier mot. Enfin le Conseil d'Etat auxiliaire du pouvoir exécutif détiendrait de nouveau le pouvoir législatif. Il élaborerait avec compétence des lois qui, sans doute par le referendum, seraient soumises à l'approbation du peuple.

Cette Constitution ressemble fort à une Constitution que nous avons déjà essayée. On a peine à croire qu'elle puisse être conciliée avec le régime républicain. Avec ou sans le titre d'Empereur elle a tous les caractères d'une Constitution impériale. Et c'est en vain qu'on invoque pour la défendre

l'exemple de la République américaine, il serait trop facile d'énumérer les différences.

Il ne semble pas d'ailleurs que sur ces points particuliers le sentiment du peuple soit d'accord avec MM. Déroulède et Barrès. S'il est fatigué jusqu'au dégoût du Régime parlementaire tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, le peuple semble se rendre compte qu'un changement de forme gouvernementale ne changerait rien à son mal. Notre Constitution n'est mauvaise que parce qu'elle est mal appliquée. Quelques modifications la rendraient bonne. Il n'est pas besoin de tout bouleverser. Veut-on que je choisisse un cas particulier ? Des politiques éminents ont fait remarquer que si l'on se plaint, par exemple, de l'incompétence des députés en matière juridique, point n'est besoin de les priver de leurs pouvoirs législatifs. Il suffirait que le Conseil d'Etat révisât au seul point de vue juridique les textes votés par les deux Chambres. Les modifications seraient soumises à l'approbation des députés sans que le principe ni les dispositions principales de la loi pussent être de nouveau mises en discussion. [1] L'initiative, en matière législative, doit rester aux représentants du peuple. . . .

(1) Pour éviter trop de lenteur un délai fixe pourrait être imposé.

Qu'on veuille aussi ne pas croire que le point de choisir ou ne pas choisir dans les Chambres les membres du gouvernement puisse passer pour un point capital. Car de deux choses l'une : ou le gouvernement pourra se passer du contrôle des Chambres et il n'y a plus de République, ou il sera soumis à leur censure et le changement n'est que superficiel.

Disons enfin que si l'on consent à faire élire directement par le peuple tout entier le Président de la République il faut en même temps se résigner à donner à ce magistrat au premier cas de crise un pouvoir dictatorial et que fatalement il gardera. M Barrès le nie, peut-être n'est-il pas dupe de ses dénégations. Dans le fond il est césarien, comme l'est devenu M. Paul Déroulède.

Celui-ci use de sophisme quand il déclare : « le peuple doit rester libre de ses destinées S'il se donne pour maître un César ou un Boulanger, il ne fait qu'user de son droit. Nul n'a le droit de l'en reprendre ». La vérité, c'est que le peuple, lorsqu'il n'est pas agité par la passion politique, supporte fort bien qu'on le prémunisse contre ses propres entraînements. Et de même qu'un particulier évite les occasions où il sait que sa passion pourrait vaincre sa volonté, le peuple quand il raisonne de sang froid, se garde bien de réclamer l'exercice d'un droit qu'il sent bien devoir lui coûter un jour la liberté.

Quoiqu'il en dise, M. Barrès est un Césarien.

La France, à son avis, est une nation dissociée et décérébrée, c'est-à-dire qu'elle ne lie plus ses forces et qu'elle manque de direction. Il déclare que le Régime parlementaire est la cause de cette situation, et qu'il faut par conséquent pour y remédier opposer à la République parlementaire la République plébiscitaire.

On voit que c'est la théorie du prince Napoléon. Sous ce régime, chaque élection présidentielle jetterait le pays dans les convulsions.

Quand donc M. Barrès et les hommes de sa valeur comprendront-ils que toutes ces réformes théoriques deviennent sans intérêt au regard des graves problèmes qui devraient solliciter leur attention? Quand un ministère se présente devant les Chambres après avoir exercé pendant quelque temps le pouvoir, les seules questions à lui poser devraient être celles-ci : Qu'avez-vous fait pour le peuple? Où sont vos lois ouvrières? Où le redressement des abus que vous avez découverts? Où les débouchés nouveaux que vous avez créés? Où les mesures que vous avez prises en faveur de notre industrie nationale et de notre influence extérieure?

Je m'en aperçois chaque jour davantage : le peuple se désintéresse des questions de politique pure, il sollicite que soit augmentée pour chacun

la part légitime de bonheur, il veut que sous les mots apparaissent des réalités. Un instinct profond lui assure que le régime républicain est de beaucoup le plus simple, le plus stable (1) le plus favorable à ses intérêts. Si peu de justice qu'il y ait pour les pauvres, c'est sous la République que ce peu de justice a été accordé. Nous n'avons que faire d'un dictateur ni de sa dynastie, il faut prendre une à une les questions sociales, les discuter et les résoudre. Il n'y a que cela d'important, tout le reste est de la théorie.

Les ennemis de M. Barrès prétendent que lorsqu'il vint s'établir à Paris il installa sur son bureau le buste de César et celui de Napoléon. Un peu plus tard et quelque photographe ayant accentué sur une épreuve la ressemblance de son maigre profil avec celui de Bonaparte, il mit entre les deux autres son image et médita dans le fond de son cœur.

Cette anecdote, si elle est fausse, n'a pas été mal inventée. M. Barrès a pour le premier Empereur — et pour lui-même — une admiration sans limite. Napoléon, a-t-il dit, est un professeur d'énergie. Il vaut pour ranimer dans les hommes les plus morts ce je ne sais quoi qui

(1) On parle d'instabilité ministérielle — mais quel bouleversement un changement de ministère apporte-t-il dans le pays.

pousse un être à s'affermir, à devenir un individu. Il faut considérer sa vie comme une suite de leçons.

Connaître ce culte pour le dictateur le plus impérieux qui fut jamais éclaire la physionomie de M. Barrès. Et comme il n'est donné à personne de se dédoubler tout à fait nous allons retrouver dans ses livres les théories politiques ou sociales que la masse du public ne connaît que par la suite de ses articles et par ses conférences.

Les *Déracinés* font partie d'une trilogie qui porte pour titre : Le *Roman de l'Emergie Nationale.* Il seront continués par l'*Appel au soldat* et par l'*Appel au juge.* Cette trilogie paraît devoir être une suite d'etudes sociales tendant vers une conclusion déterminée. Les *Déracinés* sont en réalité sept monographies qui s'entrecroisent. La part du romanesque y est minime. La composition de l'ensemble est faite avec des morceaux rapportés les uns à côté des autres. Mais ces morceaux sont des chapitres excellents et celui qui a fait l'effort de cette lecture un peu aride en est récompensé par la sensation d'une vision plus nette sur les sujets les plus intéressants.

En écrivant ce livre M. Maurice Barrès semble s'être proposé pour but de montrer ce qu'il advient en général des jeunes hommes qui aban-

donnent leur province pour venir à Paris contenter leurs ambitions. Ces jeunes Lorrains — les sept devant Paris — ont une ambition commune : conquérir la capitale, mais ils prennent des chemins différents. Et c'est pour M. Barrès une ample matière.

Le rendez-vous au tombeau de Napoléon, la visite de Taine, les aventures du journal *La Vraie République*, l'histoire et la psychologie de Portalis, sont à la fois de beaux documents psychologiques et de beaux morceaux littéraires. Une gracieuse figure de femme, demi-Orientale et demi-Parisienne traverse par instants le volume. Astiné Aravian est la seule qui donne au volume, parfois un peu de charme. Mais s'il est d'une lecture difficile, ce livre est un plaidoyer énergique en faveur des « petites patries. » Il met bien en lumière la nécessité de ne rompre ni avec la tradition des ancêtres ni avec la tradition locale. Il nous convainc davantage encore que l'individu n'est libre, puissant et beau, que dans un groupe organisé, et il élucide en partie la question de savoir dans quelle mesure un particulier participe de la vie nationale.

C'est pourquoi les *Déracinés* honorent M. Maurice Barrès. Il a su donner une expression littéraire à certaines particularités de l'esprit lorrain, et il apporte une contribution importante à

l'histoire des esprits en notre siècle tourmenté.

Ce *Roman de l'Energie nationale* est l'aboutissement d'une carrière déjà longue. C'est une conclusion que presque rien au début ne faisait prévoir. L'évolution est des plus curieuses.

L'impression que donna M Barrès vers la vingt-cinquième année à ceux qui s'occupèrent de lui, fut celle d'un jeune égoïste, préoccupé uniquement de soi, très bien taillé pour la lutte de la vie et vigoureusement décidé à parvenir coûte que coûte. Deux ou trois anecdotes célèbres confirment cette manière de voir. M. Barrès a été un arriviste supérieur. La réclame littéraire ne fut pas plus étrangère que la réclame électorale à l'auteur d'*Un homme libre*. Pendant qu'il publiait les *Taches d'Encre*, un procès célèbre passionna l'opinion publique. Le soir même où Morin tomba mortellement frappé sur les marches du palais de justice, des hommes-sandwich circulèrent sur les boulevards en portant de vastes écriteaux :

Pauvre Morin !!!
Il ne lira plus *Les Taches d'Encre*
rédigées par
Maurice Barrès.
Bureaux : 76, rue Notre-Dame des Champs.
Abonnement : 12 francs par an.

Ce petit trait est caractéristique (1). M. Barrès avait tout ce qu'il faut pour réussir : du talent et du savoir-faire. Il devint tout de suite l'un des jeunes hommes les plus en vue de sa génération littéraire et si j'en crois un rapport de M. Gréard, il fut un temps où les livres préférés des collégiens de rhétorique et des jeunes étudiants étaient *Un homme libre*, *Sous l'œil des barbares* et *l'Ennemi des Lois*.

Quelle était donc la doctrine qu'enseignait à ces jeunes intelligences l'adolescent à qui le succès souriait si rapidement?

Cette question nous intéresse à un double point de vue : elle nous éclairera sur les origines intellectuelles de M. Barrès et sur sa première vision de la vie — elle nous renseignera sur l'état d'esprit de la jeunesse aux environs de 1888.

Au jugement de M. Barrès lui-même, ces livres représentent « les années d'apprentissage d'un jeune homme intellectuel ; la vie et les sentiments d'un pur lettré, orgueilleux, raffiné et désarmé, jeté à vingt ans dans la rude concurrence parisienne ». Ils ne sont à mes yeux que

(1) Faut-il citer encore dans les « Echos » des Taches d'Encre, une série de petites phrases comme celles-ci : Plus de deux mille exemplaires sont déjà vendus et l'on s'occupe d'un nouveau tirage... Or, deux numéros après, les Taches d'Encre mouraient d'anémie et le tirage n'avait sans doute jamais dépassé 375 exemplaires.

des exercices intellectuels savamment gradués pour parvenir au dilettantisme. J'appellerai volontiers *Un homme libre* « le manuel du Dilettante ».

— « L'essentiel est de se convaincre qu'il n'y a que des manières de voir, que chacune d'elles contredit l'autre, et que nous pouvons avec un peu d'habileté les avoir toutes sur le même objet ».

Cette phrase, par laquelle débute ou à peu près la préface d'*Un homme libre*, pourrait servir d'épigraphe aux quatre premiers livres de M Maurice Barrès. Elle exprime la pensée générale de ces petits ouvrages et le sens en est encore éclairci par le rapprochement avec cet autre fragment : « Quelque jour un statisticien dressera la théorie des émotions afin que l'homme à volonté les crée toutes en lui ».

De sorte que je crois pouvoir dire que l'enseignement de M Maurice Barrès peut se résumer en ceci : « Faites d'abord de votre Moi une analyse minutieuse. Etudiez chacun de vos ressorts moraux. Rendez-vous compte de la manière dont votre sensibilité est affectée. Tachez de réagir systématiquement sur cette sensibilité. Efforcez-vous de parvenir à pouvoir vous donner à volonté l'enthousiasme ou le dégoût. »

L'enseignement que M. Barrès professe, c'est par conséquent le culte méthodique du Moi, le

développement systématique de la Personnalité. Désormais la conception de la vie « pour une génération dégoûtée de beaucoup de choses, de tout peut-être, hors de jouer avec les idées sera de mettre sa félicité dans les expériences qu'on institue, et non dans les résultats qu'elles semblent promettre. »

Il est difficile de marquer la progression des idées dans « ces petits romans idéologiques, nés d'une prodigieuse susceptibilité cérébrale, et qui ne valent pas pour le vulgaire. »

Il me semble cependant qu'on peut condenser en ces termes la thèse de *Sous l'œil des barbares* : « Il faut considérer tous les hommes comme des étrangers et se proposer pour but de faire servir les contrastes qu'ils offrent à l'enrichissement de ses propres sensations. »

La thèse d'*Un homme libre* paraît être celle-ci : « Cultivez vos sentiments comme un solitaire cultive son jardin » Choisissez les plus nobles d'entre eux comme on choisit des graines précieuses Elevez, transposez et greffez ces plantes rares. Donnez-vous à vous-même des jouissances comparables à celles du collectionneur de tulipes. Voilà le vrai culte du Moi. »

Et *Le jardin de Bérénice* : « Efforcez-vous de vous mettre en harmonie avec les forces inconscientes de la Nature, de la Race et du Milieu où

vous êtes naturellement attaché. Vous y trouverez un accroissement de forces et un réconfort.

Ce livre est, avec un chapitre d'*Un homme libre* (1), le seul ouvrage qui offre quelques points d'analogie avec les œuvres récentes de M. Maurice Barrès.

Voici enfin ce qui me paraît être la thèse d'*Un Ennemi des Lois* : « Efforcez-vous de vous hausser jusqu'à un état d'exaltation tel qu'il n'existe plus rien à vos yeux que vous-même. »

Peut être a-t-on remarqué les formules dubitatives que j'ai employées en résumant ces quatre livres. C'est que le Barrès d'autrefois est obscur (2), et je ne suis pas sûr d'être toujours un interprète fidèle. Au temps ou les jeunes gens lisaient avec ardeur ces « idéologies passionnées » l'obscurité était fort à la mode. Chaque lecteur interprétait le texte à sa manière ou même l'admirait de confiance sans y chercher aucune explication. Si M. Barrès avait été proclamé grand-prêtre dans l'Eglise nouvelle,

(1) « Théorie de l'âme Lorraine. »

(2) M. Barrès a cru devoir éclaircir sa doctrine par un *Examen* qui débute ainsi : « Il m'a semblé en lisant mes critiques les plus bienveillants que ces trois volumes publiés à de larges intervalles n'avaient pas su dire tout leur sens. » Et comme l'*Examen* est au moins aussi obscur que les volumes eux-mêmes, qu'on veuille bien me pardonner de n'être pas sûr de mon interprétation.

il aurait eu, je crois, fort à faire pour maintenir l'orthodoxie et réprimer les hérésies.

Je me souviens qu'il y a cinq ou six ans je me laissai mener dans un rez-de-chaussée du Boulevard Saint-Michel où se trouvaient réunis quelques jeunes hommes déjà vieux, longues tiges minces péniblement poussées dans les serres chaudes de l'Université. Un écriteau sur la porte indiquait *L'Art et la Vie :* Revue d'Art et de Littérature.

Ce périodique, si je ne me trompe, a été l'un des plus prétentieux de Paris et le plus ennuyeux. On ne parlait dans ce bureau de rédaction que du *Devoir présent* — du *Règne de la grâce* — des *Idées morales de ce temps* — de l'*Aristocratie Intellectuelle* et de l'*Ame de demain*.

Cette vague phraséologie a toujours eu le don de m'exciter les nerfs. M. Barrès dans ce milieu était fort en honneur. On y savait par cœur des passages entiers de *Sous l'œil des Barbares*. On y comparait à perte de vue la théorie d'*Un homme libre* avec celle de Kant de Shelling et de Fichte.

Je laisse à penser dans quels termes se poursuivaient ces discussions. Il n'est pas d'expression barbare, inventée par un métaphysicien en délire, qui ne fût employée comme un mot usuel. Les notions les plus simples, une fois

revêtues de ces termes abstraits, prenaient air rébarbatif. Tout ce fatras philosophique donnait comme une nausée.

Car il y a certainement dans la philosopl qu'on nous a apprise au collège une part niaiserie. N'aurai-je pas l'esprit philosophiqu Il m'a toujours paru oiseux d'écrire des disse tations sur la discussion du principe d'identité *ce qui est, est*. Je n'entre que bien difficileme dans la distinction entre les qualités premièr et les qualités secondes de la matière (1). Les se preuves de l'existence de Dieu me paraisse aujourd'hui encore aussi puériles que les vingt quatre formes du syllogisme et les trois caté gories de nos devoirs.

Je ne crois pas que M. Barrès — qui n pèche pas d'ordinaire par excès de candeur — ait pris longtemps au sérieux ces distinctions e ces subdistinctions. Mais selon sa propre expression : « il grandit ses sensations par des considérations philosophiques ».

Et au surplus n'est-il pas évident que la doctrine de M. Barrès — comme d'ailleurs toutes les doctrines de ce genre — n'est efficace que pour celui qui l'a créée? Bonne pour répri-

(1) — « Mais c'est précisément le caractère de la philosophie de percevoir des rapports qui échappent au commun » (Maurice Barrès).

mer, pour réfréner, pour niveler, la fameuse méthode d'Ignace de Loyola — même renouvelée par l'auteur d'*Un homme libre* — n'a jamais pu déterminer systématiquement de l'héroïsme ou de l'enthousiasme.

Dans l'application qu'en fait le jeune homme moderne, la composition de lieu — l'application des sens — la méditation — le colloque — et l'oraison, deviennent une sorte de cabotinage supérieur, aussi bien que les méditations spirituelles sur Sainte Beuve et Benjamin-Constant. Et il ne peut en être autrement. M. Barrès pour les besoins de sa démonstration, a systématiquement confondu deux ordres de choses très distincts.

Il est hors de doute que l'observation du Moi par la Conscience est le point de départ de toute psychologie. Il est non moins certain qu'il est nécessaire d'appliquer à l'étude du Moi et de ses manifestations une méthode rigoureuse. Mais cette méthode doit avoir des procédés particuliers : l'analyse réflexive des phénomènes et des ses caractères — la comparaison de ces faits entre eux et la déduction de leurs lois — l'expérimentation intérieure.

M. Barrès en renouvelant cette méthode a confondu volontairement l'observation des phénomènes purement psychologiques et celle des

phénomènes physiques. Supposant, mais à to
que l'on pourrait pousser jusqu'à la perfecti
la plus minutieuse l'étude des phénomèı
moraux, il parait s'être fait ce raisonneme
simple : De même que dans les sciences nat
relles, lorsqu'on a saisi toutes les conditio
d'existence d'un fait, en reproduisant tout
les causes dans les mêmes conditions on repr
duit le phénomène, de même dans l'ordı
moral, si l'on parvient à déterminer avec préc
sion dans quelles conditions et pour quell
causes une émotion se produit, on parviendı
à se donner à volonté toutes les sensations.

Il y à sur ce sujet dans *Un homme libı*
quelques expériences curieuses :

Pour aiguillonner ma sensibilité et la pousser dans cett
voie d'amour que j'expérimente, j'ai trouvé cinq à six trait
d'une effet sûr.

1° Se représenter l'objet de chair délicate et de geste
caressants, aux bras d'un homme brutal, et pâmée de cett
brutalité même, embellissant ses yeux de misérables larme
de volupté, qu'elle n'eût dû verser que sainte et honorant
Dieu à mes côtés.

. , ...

2° Se représenter qu'ayant fait le bonheur de beaucoup d'indifférents qui tous l'abîmeront un peu, elle deviendra vieille et dédaignée, sans revanche possible.

M'abandonnant à une bonté triste et sensuelle, je souffrais de cette fatalité où son beau corps engrené était chaque jour froissé, et m'appuyant contre cette pauvre amie, je me faisais ainsi une mélancolie facile qui m'énervait délicieuse-

ment, mais où elle ne voyait, durant nos soirs d'automme que de longs silences insupportables..... »

et plus loin :

« Je m'absentais pour deux jours, mais afin de dramatiser la situation et de me faire un peu mal aux nerfs, je lui dis laquitter pour deux mois. Ses larmes chaudes tombaient sur mes mains dans l'obscurité misérable. C'est ainsi qu'un peu après, seul dans mon wagon, je goûtai une petite mélancolie et une petite fierté, ce qui fait une délicate sensualité. »

On devine par ces fragments combien est ingénieux mais peu pratique le système de M. Barrès. Les expériences qu'il institue sont vulgaires et ridicules, elle ne servent certainement pas à démontrer la théorie générale.

Car dans l'ordre moral nous nous heurtons tout de suite au Mystère. Nous ignorons les conditions physiques de la vie spirituelle. Nous ne pourrions même pas déterminer avec précision le rôle du cerveau dans le travail de la pensée. Notre observation intérieure n'atteint pas les faits nombreux et importants de la vie inconsciente et instinctive de l'esprit. Nous ne pourrons jamais nous créer systématiquement une sensibilité nouvelle. Tout au plus pourrons nous, et dans une mesure dont nous ne sommes pas les maîtres, modifier un peu notre façon de sentir.

Peut-être en ce moment suis-je trop absolu ; j'ai peur de ne pas avoir saisi tout entière la

pensée de M. Barrès. Mais l'impossibilité où suis de m'assimiler tout à fait la substance ses premiers livres provient sans doute de tr ordres de causes :

1° Et selon ses propres termes : « ces mor graphies proposent à plusieurs des formules sentiments qu'ils éprouvent eux aussi mais do il ne prennent à eux seuls qu'une conscien imparfaite. » Or, et cela tient sans doute à que je suis né à la vie intellectuelle une douzaii d'années après M. Barrès, il y a un très grai nombre de sentiments dont la formule est dai ces livres et que je suis absolument sûr c n'avoir jamais éprouvé.

2° J'ai pour le type du jeune homme moderr que décrivent ces monographies une antipathi instinctive. Je le juge égoïste, dur, inutile e stérile (1).

3° Si ces monographies doivent être consi dérées comme une suite de leçons, j'estime qu cet enseignement est pernicieux et désséchant

La doctrine de M. Barrès et sa méthod n'ont jamais été bonnes que pour leur inventeur.

Les jeunes gens qui ont voulu s'en servir se sont trompés grossièrement. Ils ont appris à

(1) Le Disciple de M. Paul Bourget, cynique et criminel par égoïsme, me semble le type vivant de ce prétendu jeune homme moderne.

leurs dépens qu'il n'est de mécanique morale que celle qu'on se donne à soi même, et selon son tempérament.

Pourtant M. Barrès paraît avoir tiré personnellement de sa méthode pour sa propre formation des avantages considérables. La caractéristique de son talent est en effet dans la pensée, dans l'image et dans l'expression un je ne sais quoi de méthodique et de volontaire. Dans chacun de ces livres mais plus particulièrement dans ce livre admirable : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* on sent une nature d'écrivain très personnelle et très curieuse. Son style a des trouvailles d'expression, des raccourcis, des spasmes. A maintes reprises l'expression décèle en même temps l'émotion de l'artiste et le sang-froid de l'observateur. Le contraste en est délicat et neuf. La langue de M. Barrès est un instrument original et perfectionné. Son vocabulaire s'enrichit de tous les termes spéciaux dont se servent les philosophes et les observateurs des sciences naturelles. Par des alliances inattendues il renouvelle des mots qui paraissaient usés. Il rend à chacun d'eux leur prix et leur saveur. Dans certaines phrases on dirait même qu'il se grise comme d'un vin de ses propres expression. Certains mots répétés à satiété : comme Volupté — Méthode —

Energie — Apreté — ou des qualificatifs co
frénétique — nerveux — passionné — trag
— sanguinaire — contracté — donnent
phrase quelque chose de sombre et de forc

Ce livre *Du Sang, de la Volupté et de la 1*
est à mon avis le meilleur que M. Barrès
écrit et l'un de ceux dont j'ai fait mes livre
chevet. C'est aussi celui qui est le mi
débarrassé de toute préoccupation théoric
philosophique ou sociale. Il relate des émoti
d'artiste et les fixe en termes vigoureux et n

Et nous devinons en lisant ces pages ce q
peut y avoir d'efficace mais aussi ce qu'il
de vain dans toutes les Méthodes. Les paysa
d'Italie et d'Espagne ont inspiré à M. Bar
des pages admirables de couleur et d'intensi

Il nous emporte et nous émeut par la violei
de ses propres émotions; pas un procé
littéraire ou psychologique ne nous donnerait
change là-dessus. Mais ce qui ajoute de la vie
de la puissance aux visions de M. Barrès c'est
tournure d'esprit systématique. Quand son instir
ne le trompe pas, quand il raisonne dans le se
véritable du paysage qui l'impressionne, il épui
en quelques pages toute la substance du suje

Les plus beaux spectacles, a-t-il écrit quelqu
part ne me sont que des tableaux psycholog
ques. Aussi la nature n'est-elle pour lui qu'i

excitant. Il ne la voit pas dans son harmonieuse simplicité. Chaque paysage ne se réfracte dans son esprit qu'à travers une couche de souvenirs et de raisonnements.

Il me semble que je devine M. Barrès devant le panorama de Pise ou dans le sépulcre de Ravenne. Tandis que le tableau lui emplit les yeux, des images et des pensées s'éveillent une à une dans son cerveau. Immobile, et en apparence plongé dans la contemplation, il surveille et classe en catégories ses idées. Ses yeux se détournent alors du spectacle ou du tableau pour suivre le développement de sa propre pensée. Il peut arriver que le raisonnement plie de force le paysage à une démonstration préconçue; mais s'il arrive que la pensée s'adapte étroitement au tableau qui l'a suggérée, la page sera nette puissante et définitive comme une formule mathématique. Je tiens pour de véritables merveilles les chapitres sur l'Espagne et sur l'Italie dans le volume du *Sang, de la Volupté et de la Mort*. *Un amateur d'âmes* notamment a tous les droits à être appelé chef d'œuvre. Des théories dramatisées, voilà ce que sont tous ces chapitres où l'objet et le raisonnement sont indissolublement unis. Les pierres et les mots forment désormais une matière nouvelle, un tout indestructible.

M. Barrès n'est pas toujours aussi heureux dans l'application de sa méthode. Il lui arrive d'être trompé par son désir de systématiser. En veut-on un exemple ? Faisant de la critique d'art, il a été conduit presque fatalement, à préférer aux peintres primitifs italiens les peintres de Bologne emphatiques et médiocres.

Il faut lire avec attention ce chapitre sur « l'Evolution de l'individu dans les musées de Toscane » pour se rendre compte de la déviation qu'un système arrêté d'avance peut donner à un esprit naturellement droit.

Si l'on se souvient des préceptes qu'enseignait jadis M. Barrès au jeune homme moderne on ne s'étonnera pas de la division qu'il impose à l'art italien.

« Au résumé, dit-il à la fin de ce chapitre, il fallait exister d'abord et exister viable. Ce fut le service que Pise et Sienne peut être rendirent à l'art au XIIIe siècle.

Se composer lentement une vision de l'univers, harmonieuse et particulière, voilà la seconde étape que l'on franchit à Florence, quand l'individu prend une personnalité, médite avec le Vinci, aime à souffrir avec le Sodoma, aime à charmer avec le Corrège, et avec Michel Ange enfin, substitue aux réalités admises de tous un univers qu'il crée de toutes pièces par sa méditation.

Il s'agissait ensuite que tant de types nés à la vie organisassent entre eux des rapports où utiliser avec intensité les éléments qu'il venaient de se créer. C'est l'œuvre que nous constatons dans les musées d'Italie après Michel Ange, et voilà presque nos contemporains, en *qui la passion devient un*

état voulu atteint par des procédés mécaniques, ou au moins un état conscient.

Ces trois phases marquent les étapes de la destinée psychique d'un véritable individu, en même temps qu'elles résument l'évolution de l'art dans les musées de Toscane. »

Qui ne reconnaîtrait dans cette manière de voir l'idéal jadis préconisé dans *Un homme libre?* « Mettez vous en état de pouvoir vous donner à volonté toutes les émotions. » M. Barrès est logique avec lui même en essayant de réhabiliter ces misérables peintres de Bologne qui n'avaient plus aucune émotion sincère et qui taisaient volontairement, c'est-à-dire uniquement par procédé, de grands tableaux ennuyeux et corrects. Comme nous préférons à ces praticiens la candeur des premiers maîtres, la grâce de Giotto, la douceur de l'Angelico, la suavité de Mantegna! Où il n'y a plus de sincérité, il n'y a plus d'art véritable. M. Barrès aurait tort de croire qu'il ne doit qu'à sa volonté les pages les plus belles de son livre, il le doit d'abord à la sincérité de son émotion. Sa méthode, quand elle l'a servi, n'a jamais pu que renforcer l'intensité de ses sensations.

La personnalité de M. Maurice Barrès se présente donc sous des faces bien distinctes :

Si je n'avais voulu voir que le prosateur et l'artiste je n'aurais pour lui que des éloges.

Il est d'une sensibilité infiniment curieuse. On se passionne à observer comment le monde réagit sur lui et à saisir dans des petites âmes de reflet comme Bérénice ou la Pia sa propre image déformée. Il y a en lui un rare mélange de latinisme et de germanisme : Goethe, Kant, Fichte et Shelling ont imprimé leur marque sur presque tous ses livres, Stendhal, Taine et Renan sont aussi ses maîtres intellectuels.

Ses livres donnent une impression de sensualité solitaire, de volonté âpre et d'analyse exaspérée. L'Espagne avec sa sécheresse, sa campagne torride, son goût du sang et son orgueil passionné lui fut comme un miroir où il se retrouvait lui-même. Style énergique et neuf que celui de Barrès ! La phrase a l'air de se crisper comme sur la garde d'une épée la main d'un héros trop nerveux. Certains passages sont comme des mosaïques où les mots prennent de la couleur, les personnages du relief. Et ce livre du *Sang de la Volupté et de la Mort* est peut-être dans toute l'œuvre de M. Barrès celui qui le symbolise le mieux.

Au point de vue philosophique je ne puis oublier qu'il a écrit un grand nombre de phrases analogues à celles-ci : Le Moi est l'unique réalité — Je me chéris trop pour me priver d'aucun plaisir — Et devant moi-même qui ai

méthodiquement adoré mon Moi et mon Esprit je m'interrogeai : Me suis-je cultivé ainsi qu'il convenait? — ou encore : Soyons ardents et sceptiques, c'est très facile avec le joli tempérament que nous avons tous aujourd'hui.

J'incline donc à penser qu'il est individualiste foncièrement, et dilettante naturellement, mais que par un effort de volonté il s'est haussé depuis quelque temps jusqu'à la compréhension de l'intérêt général qui se confond avec l'intérêt particulier bien entendu.

Au point de vue politique ce dilettantisme foncier crée une barrière entre M. Barrès et le peuple. On s'en aperçoit les jours de réunion publique. M. Barrès n'a aucune prise sur la foule. Et cela ne tient pas seulement à son peu d'action oratoire puisque ses livres et ses articles de journaux, eux aussi, laissent le peuple indifférent. Les esprits simples ne se sentent pas en communion directe avec ce cerveau aristocrate et compliqué.

Plébiscitaire, M. Barrès a faites siennes ces paroles étranges de Déroulède : « Il n'est d'autre moyen de salut qu'une révolution à la fois populaire et militaire, ayant à sa tête un civil et un soldat loyalement résolus à maintenir la République ». Il se déclare nationaliste, antisémite et révolutionnaire avec le concours de l'Armée.

Ces théories sous leur précision apparente ne laissent pas d'être un peu vagues. Car comment concilierait-on dans notre société moderne la République et le duumvirat? Il y a dans ces affirmations beaucoup de phraséologie. Et le Barrès qui proclame aujourd'hui à pleine voix : Ecoutons la Terre et les Morts sans préciser ce que disent nos ancêtres me rappelle l'auteur de Bérénice s'écriant : « Chacun des mouvements de ton âme, ô Bérénice, me révèle le sens de la nature et de ses lois » sans que le lecteur le plus averti puisse deviner quel est ce sens de la nature et quelles sont ces lois (1). Ce qui paraît le plus clair dans la doctrine politique de M. Barrès c'est son antisémitisme, son fédéralisme, son dégoût du parlementarisme et son désir de porter au pouvoir un soldat de fortune.

Son influence s'exerce par en haut. Il n'est pas et il ne sera jamais populaire. Mais les lettrés le lisent avec intérêt et il a de l'ascendant sur les professeurs et les étudiants. Sa campagne en l'honneur de l'armée, son souvenir fidèle aux provinces perdues et plus particu-

(1) A l'inauguration de l'Association nationaliste du quartier latin c'est encore l'idée de « La Terre et Les Morts » que M. Barrès a développée et il a terminé en ces termes : Mettez la main sur ces bibliothèques, aux armes, camarades! sans qu"il ait dit et sans que j'aie pu saisir quels devaient être ces livres directeurs de la pensée nationaliste.

lièrement à la Lorraine natale l'ont mis en concordance avec les aspirations générales. Mais ce dévot du génie dominateur de Loyola, cet enthousiaste de Napoléon dompteur d'âmes et de corps garde toujours et dans tout ce qu'il entreprend au point de vue politique un je ne sais quoi de détaché. Comme l'un de ses héros, il pousse jusqu'à la passion « la curiosité » de toutes les énergies[1]. On se demande à certains jours s'il ne cherche pas dans la politique des spectacles et des sensations et s'il ne travaille pas à une œuvre commune « pour voir ce qui va arriver. »

Cette façon d'agir serait en harmonie avec l'un de ses principes les plus certains :

« Il faut mettre sa félicité dans les expériences qu'on institue et non dans les résultats qu'elles semblent promettre. »

En admettant que cette impression soit juste il n'en demeure pas moins vrai que M. Barrès met désormais ses goûts et ses intérêts personnels en harmonie avec ce qu'il croit être l'intérêt général. Il a compris ce qu'il y avait d'odieux à ne juger de toutes choses qu'au point de vue de son propre intérêt, à ne travailler que pour soi, à n'acquérir que pour soi, à ne pas reculer devant le malheur d'autrui s'il est l'occasion

(1) « Un amateur d'âmes ».

d'un avantage pour soi, et à ne considérer l'Etat, la Patrie et la Société que pour en tirer des avantages personnels sans leur consentir aucun sacrifice (1).

Citoyen désormais conscient de ses devoirs, il a voulu exalter nos grandes forces nationales. Il a stimulé notre orgueil et fait mieux sentir le besoin d'une réorganisation. Un temps viendra sans doute d'ici peu où Dreyfus étant tout à fait oublié, et M. Barrès ayant renoncé à faire une distinction entre la Vérité française et la Vérité que les étrangers viennent répandre chez nous (2), les républicains se trouveront de nouveau réunis pour travailler aux réformes sociales. L'agitation nationaliste n'est sans doute que superficielle. Nous avons besoin de réalités plus que de théorie, et la réalisation d'une œuvre quelconque, fut-elle sans prestige comme l'institution des Pharmacies municipales, me paraît plus digne d'intérêt que la fondation retentissante de toute une ligue nationaliste dans les salons du Café Voltaire.

(1) Ces idées s'accordent avec celles de M. Brunetière. C'est peut-être le seul point qu'il y ait de commun entre ce moraliste sévère et cet artiste passionné.

(2) Exactement M. Barrès a dit : — « La vérité française est supérieure à la vérité juive et à la vérité que les étrangers viennent répandre chez nous ». —

Edmond PICARD

Edmond Picard

Deux noms s'imposent d'abord à celui qui veut jeter un coup d'œil général sur la littérature contemporaine en Belgique : celui de M. Edmond Picard et celui de M. Camille Lemonnier. Non pas qu'ils aient été vraiment et au sens rigoureux du mot des initiateurs, car *Uylenspiegel* avait paru avant que fussent publiés leurs premiers livres ; mais ils ont eu sur le mouvement littéraire et artistique qui a suivi l'apparition du chef-d'œuvre de Charles de Coster une telle influence qu'il est presque impossible de comprendre l'origine et le sens de l'efflorаison d'art à laquelle nous assistons aujourd'hui si l'on n'a pris la peine d'étudier, dès le début, quel a été rôle de ces deux écrivains autour desquels maintenant encore des disciples demeurent groupés. Sans vouloir m'arrêter à un parallèle facile, de toutes les affinités qui ont fait de ces hommes de vieux amis et pour ainsi dire

deux frères d'armes, je ne veux retenir que l'amour passionné qu'ils ont témoigné tous deux à la terre natale en dévouant leur vie à ce but grandiose : doter la Belgique d'une littérature nationale.

Il semblait que la tâche fût au-dessus des forces humaines. Depuis l'origine des temps jusqu'à ces trente dernières années, cette race de marchands probes et laborieux était demeurée étrangère au courant intellectuel et artistique qu'on nomme un mouvement littéraire. Même au temps où les arts du dessin semblaient atteindre à leur perfection, alors que le commerce et l'industrie avaient développé une prospérité sans exemple dans l'histoire et qui permettait tous les luxes et toutes les fantaisies, nul prince, nul évêque, nul marchand ne put former autour de lui un groupe de poètes et de prosateurs dignes de la postérité.

C'est que cette race peu expansive n'a rien de commun avec les peuples exubérants de l'Italie et de la France méridionale; sensible plus que toutes les autres à l'harmonie et au charme d'une vie méthodique et bien réglée où toutes les facultés tournées vers un idéal de bien-être et de confortable se font un équilibre parfait, pratique et d'un bon sens peut-être un peu grossier, elle était réfractaire par sa nature même à l'exaltation de la pensée et à l'enthousiasme communicatif qui semblent les conditions nécessaires à l'éclosion

d'une littérature. Aussi devait-elle être portée naturellement vers les arts qui s'accommodent le plus facilement de ce bon sens et de cette règle, tandis qu'elle devait logiquement demeurer réfractaire à ceux qui exigent au contraire plus de passion et plus de force que de patience et d'observation. C'est pourquoi la Flandre qui n'a jamais manqué de peintres ni d'architectes, ne compte, dans le cours de son histoire, ni grand poète, ni grand orateur. Et encore faut-il remarquer que les peintures flamandes, les beffrois et les hôtels de ville semblent porter je ne sais quelle empreinte d'intimité paisible qui concorde à merveille avec le sol brumeux de la Flandre et le caractère réfléchi de ses habitants, mais qui contraste singulièrement avec la fougue italienne et la fantaisie française.

Je sais bien que quelques historiens patriotes se sont essayés ces temps derniers à découvrir des ancêtres aux littérateurs d'à présent et se sont ingéniés à établir une tradition. Mais qui ne voit que Froissart et Commines, quoiqu'ils fussent nés l'un à Valenciennes et l'autre dans les environs de Lille, étaient déjà Français de tempérament, d'éducation et de goût ? qui ne sent qu'il en était de même pour toute la pléïade des trouvères, Jean Lemaire, Martin Franc, Adam de la Halle, Jehan Bodel, Enguerrand d'Oisy, Jacques de

Cambray, et tant d'autres, tous nés — et la remarque est un argument décisif — dans cette partie méridionale de la Flandre qui était à ce point imprégnée de l'influence française qu'elle fut détachée bien plus qu'elle ne fut arrachée de la Flandre proprement dite pour devenir exclusivement française.

A dire vrai, les Belges n'ont pas de tradition littéraire, et il est logique qu'ils n'en aient pas. Ils ont cependant une tradition artistique; or, il faut remarquer que le XVe et le XVIIe siècle, qui sont les deux grandes époques de l'art dans les Pays-Bas, sont précisément ceux qui ont suivi les grands bouleversements de leur histoire. Les Van Eyck et les Memling ne sont apparus qu'après les révoltes fameuses de Van Artevelde, c'est-à-dire au moment où les Flamands avaient plus que jamais conscience de la dignité, de l'honneur, de la grandeur de leur patrie, au moment où, sortis enfin de la déprimante et banale vie quotidienne, élargissant leur horizon intellectuel, ils se haussaient jusqu'aux conceptions générales d'un Etat nouveau et indépendant. C'était le temps où les orateurs populaires commençaient à avoir prise sur la foule frémissante, le temps où des bouffées d'orgueil et de violence passaient en rafales sur le peuple, où chacun commençait à oublier son intérêt propre pour penser à l'intérêt commun, le

temps où l'égoïsme faisait place à la sodarité. C'est pendant ces grandes secousses politiques que se constitua l'état d'esprit qui devait susciter les génies dont la Flandre se glorifie à bon droit aujourd'hui.

Il en a été de même au XVII[e] siècle. Pendant la paix trop longue, les Flamands étaient peu à peu redevenus le peuple paisible et pratique en qui le goût des choses utiles semble assoupir le goût des choses d'art; sans regret ils laissaient s'épuiser leur belle sève artistique. Au lieu des génies créateurs de Van Eyck et de Memling, commençaient à fourmiller les talents médiocres de ceux qui, peu à peu, lentement et indolemment se laissaient aller à l'imitation des maîtres de la Renaissance italienne. Ce peuple de créateurs semblait dégénérer en un peuple de copistes. Or, voici qu'au XVI[e] siècle gronde une nouvelle révolution. Pour lutter contre la tyrannie espagnole, pour résister au duc d'Albe, de nouveau s'établit entre les Flamands un commerce d'idées nobles et désintéressées; l'intérêt général prima l'intérêt personnel, et d'un bout du pays à l'autre souffla le vent de l'enthousiasme. Aussi, à peine la paix établie et avant même que les ruines fussent relevées, Rubens se lève et avec lui Van Dyck, Jordaens, Téniers, et tant d'autres que je pourrais citer. La guerre avait fait surgir les héros, la

nécessité avait retrempé les courages, le sentiment du péril commun avait élargi les idées, partout on rencontrait des patriotes désintéressés, des soldats intrépides, des politiques expérimentés. Il semblait que de ces luttes la nation fut sortie vivifiée et fortifiée, ayant pris conscience d'elle-même, de sa force et de sa grandeur, prête à susciter des artistes.

Certes, le mouvement artistique du XVe et celui du XVIIe siècle ont eu cent autres causes et que M. Taine a déduites avec une admirable perspicacité; mais peut-être celle-là compte-t-elle parmi les plus décisives C'est la seule que je veuille retenir pour le moment, car, jointe à la constatation de l'influence française qui depuis la grande Révolution a si intimement pénétré ce pays et lui a infusé pour ainsi dire un sang nouveau, elle constitue à mes yeux la meilleure explication de l'actuelle efflorescence littéraire.

De nos jours, ce n'est plus la guerre étrangère qui remue les cœurs et les imaginations, ce n'est plus la nécessité de se battre contre un oppresseur ou un tyran, mais c'est encore le besoin de lutter pour l'existence.

Voici que le peuple — mais le peuple seul et nettement séparé de la bourgeoisie — revendique de nouveau le droit de vivre et le droit de jouir. Voici que de nouveau dans la machine sociale

retentissent les sourds grondements, précurseurs des catastrophes. Jamais tant d'idées nouvelles n'ont été jetées dans la foule et parmi elle n'ont germé avec une telle impétuosité : le mouvement qui soulève maintenant les classes populaires et qui bientôt les emportera dans un vent de révolte, vaut tous les soulèvements et toutes les révoltes qui ont galvanisé les siècles précédents; il s'y ajoute une diffusion de l'instruction, un appétit d'idéal, une passion de justice qui remue les nations jusque dans leurs profondeurs. Les idées passent, changent, repassent, s'éloignent et puis reviennent encore dans un remous dont le centre est un gouffre où semble que doivent sombrer les préjugés et les abus. Jamais les intelligences et les esprits ne furent plus excités, jamais les penseurs et les idéologues n'eurent telle force, jamais les artisans du verbe n'eurent telle puissance sur la foule, jamais les journaux et les livres ne prirent un tel essor.

Or, c'est de France que viennent ces idées, et c'est de France aussi que viennent l'énergie et la passion qui manquaient autrefois et maintenant animent tout ce peuple ; c'est de France aussi que viennent les exemples et les exhortations.

De la politique, cette ardeur belliqueuse passe naturellement dans le domaine de l'Art, car ils sont intimement mêlés et se pénètrent l'un l'autre.

Pris en bloc, les artistes ne peuvent jamais sortir tout à fait de la mêlée et s'abstraire dans un rêve calme de beauté pure, ils ne peuvent s'empêcher de subir et de refléter les influences extérieures. En écrivant *Germinal*, M. Zola a dressé, peut-être malgré lui, un terrible réquisitoire contre la bourgeoisie, et dans chaque pays le même mouvement d'idées engendre les mêmes œuvres littéraires. En Belgique, c'est Camille Lemonnier qui écrit *Happe-Chair*; en Allemagne, c'est Hauptmann qui écrit *les Tisserands*; en Russie, c'est le comte Tolstoï qui écrit *la Paix et la Guerre*; ce sont tous les autres partout. Notre époque est plus tourmentée qu'aucune ne l'a jamais été; l'air est chargé d'idées, chacun aspire au mieux et tâche d'y collaborer, un monde nouveau semble vouloir surgir; et il n'a pas fallu moins que toutes ces influences, toutes ces agitations, toute cette fièvre pour secouer la placidité flamande.

C'est peut-être parce que M. Picard semble résumer en lui toutes les complications de son époque que son influence s'est fait sentir si vivement; c'est peut-être à cause de sa personnalité si complexe et de cette pénétration intime de l'Art et de la politique que l'influence d'un homme comme lui, quoique moins retentissante que celle de M. Camille Lemonnier, a peut-être été plus efficace.

Littérateur, poète et polémiste d'art, brillant avocat, jurisconsulte renommé, politique ardent, journaliste, pamphlétaire, Mécène, historien et philosophe, depuis plus de trente ans M. Picard a exercé son action de mille manières, et je connais peu d'hommes que les jeunes gens aient écouté si docilement et si longtemps. C'est en effet une figure captivante que celle de ce travailleur infatigable dont l'œuvre, qui compte aujourd'hui près de quatre-vingts volumes, va toujours en augmentant. Le juger est chose des plus délicates.

Ceux que l'on juge le plus facilement sont ceux qui se sont choisi un petit champ dans le vaste domaine intellectuel et qui le cultivent leur vie durant sans autre ambition que d'en tirer tout ce qu'il peut donner; il en est d'autres au contraire pour l'appréciation desquels la difficulté devient extrême; ce sont ceux qui s'intéressent à tout, qui comprennent tout, qui sentent tout, qui aiment tout et qui repoussent par leur diversité même toute classification spéciale.

M. Picard est de ceux-là; il a voulu tout entreprendre et tout exécuter; sa vie a été une course haletante d'un but à un autre, l'un à peine atteint, l'autre encore lointain. Notre civilisation empêtrée de découvertes, d'inventions, de revendications, de systèmes et de transformations, il a essayé de la comprendre tout entière, puis de se l'assimiler,

enfin de réagir sur elle. Tâchant à réaliser un rêve impossible d'ubiquité et d'universalité, il a vécu dans une hâte continuelle, dans une incessante précipitation, dans un perpétuel enchevêtrement de choses finies et de choses commencées jamais lassé, jamais rassasié. Et rien n'est plus curieux que de voir ce Flamand, fils de Flamande, s'assimiler les qualités d'exubérance d'une autre race et marcher dans la vie, une chambrière à la main, fouaillant tous les dormeurs, approuvant toutes les audaces, stimulant toutes les bonnes volontés. Avec constance, de sa parole et de sa plume, de son temps et de son argent, il a soutenu et raffermi, non seulement les pauvres, les humbles, les méprisés et les dédaignés, mais encore et surtout les poètes et les artistes qui, à l'origine, s'épuisaient dans une lutte impossible contre l'indifférence et l'hostilité du public. On se rend difficilement compte, aujourd'hui que la face des choses a un peu changé, de ce qu'ont été ces luttes et ces misères, mais trop de témoins sont là pour constater ce qu'elles ont été.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ce pays soit ta patrie? demandait-on à Henry Maubel : — La tristesse que j'y ressens.

Et peu d'artistes belges jusqu'ici ont échappé à cette réprobation sourde ou avouée. Charles De Coster, le précurseur, est mort de chagrin, pauvre,

méconnu, humilié, gardant pour dernier regret de n'avoir pu obtenir assez tôt la place de professeur qu'il avait si longtemps sollicitée; et quand Baudelaire fut forcé de se réfugier en Belgique, étonné, puis indigné du dédain qu'il rencontrait, il tendit le poing vers Bruxelles en laissant tomber cette phrase : « Le Beau leur est une injure personnelle ».

Il suffit de feuilleter les livres et les revues belges pour trouver à chaque instant la preuve de cette hostilité : c'est Rodenbach qui, pour être demeuré quelques années dans sa patrie, écrit ce livre infiniment triste : *l'Art en exil*; c'est Maeterlinck qui refuse en ces termes le prix de littérature dramatique que voulait lui décerner l'Académie de Belgique : « Pour vous faire connaître les motifs de ce refus, il faudrait faire toute l'histoire de nos luttes depuis dix ans; il faudrait vous dire tout ce qu'ils ont souffert de la part de ceux qui espèrent aujourd'hui qu'une aumône fera oublier le passé; il faudrait vous dire ce que c'est que l'Académie royale de Belgique... » et j'en pourrais citer bien d'autres.

Pour réussir en de telles conditions, il fallait des volontés fortes et des caractères bien trempés. M. Picard est de ceux qui peuvent s'énorgueillir d'avoir forcé le public belge à s'intéresser aux travaux de l'esprit. Il fonda *l'Art Moderne*, jour-

nal exclusivement artistique, en 1881, c'est-à-dire un an environ avant l'apparition de *la Jeune Belgique*, qui fut à Bruxelles la seconde revue littéraire digne de ce nom, et cinq ans avant le fameux banquet offert à Camille Lemonnier par tous les jeunes artistes du pays ; il y a de cela vingt ans et ce même journal mène encore aujourd'hui la campagne.

On a pu reprocher à ses rédacteurs l'âpreté de leurs polémiques; il est certain qu'ils se jetèrent dans la lutte avec une impétuosité sans égale; mais les violents ont leur raison d'être; outre qu'ils ont quelquefois raison, d'autres viendront toujours en assez grand nombre pour recueillir avec modération le prix de leurs efforts. On a pu leur reprocher aussi leur exclusivisme et leurs exagérations : il faut convenir que les tire-bouchons de M. Jossot et les élucubrations de certains autres ne méritaient peut-être pas des articles enthousiastes; mais il serait sans intérêt de juger un journal comme *l'Art Moderne* avec des coupures et des citations; il faut le prendre en bloc et lui tenir compte d'avoir été le plus ferme soutien en Belgique des Constantin Meunier, des Rops, des Redon, des Whistler, des Maeterlinck, des Laforgue et des Verlaine; il faut se souvenir qu'il n'est pas un intérêt artistique qu'il n'ait défendu, pas un groupe, pas une association qu'il n'ait soutenus,

et que l'influence qu'il a exercée a été profonde et durable.

Une des idées que dans ce journal-revue M. Picard a le plus souvent défendues, une de celles qui lui sont si souvent venues sous la plume qu'il semble bien qu'elle lui tienne au cœur, a été que l'art ne doit pas être diminué à n'être plus que la distraction de quelques oisifs raffinés, mais qu'il doit au contraire de plus en plus se mettre à la portée de la masse confuse du peuple. Cette idée préconçue explique que l'œuvre si vaste de M. Picard nous apparaît rarement comme une œuvre d'Art pur, mais nous apparaît toujours comme une œuvre utile et comme une bonne action. Dans chacun de ses livres il s'attache à démontrer, à convaincre, et selon le conseil de Fénelon à ne faire de son style que le vêtement des idées; que ce soit pour l'Art ou pour le Droit, il plaide toujours et demeure l'*Avocat*. Il a la passion et le culte de sa profession; il l'aime pour elle-même, pour sa dignité, pour son utilité, pour sa grandeur; il tâche à lui élever un monument digne d'elle.

Le premier livre qu'il ait publié, en 1879, était intitulé : *Paradoxe sur l'Avocat*.

Dans ce livre, M. Picard a voulu venger sa profession des reproches que lui fait ordinairement le public, notamment de celui-ci qui est le plus

fréquent: « Les avocats ne sont que des marchands de parole qui plaident indifféremment le vrai et le faux ».

Et en effet il peut paraître étonnant, à première vue, de voir le pour et le contre d'une même cause, c'est-à-dire la vérité et l'erreur défendues par deux avocats aussi habiles et aussi considérés l'un que l'autre; cependant on se tromperait grossièrement en concluant de ce fait qu'au moins l'un des deux est de mauvaise foi.

En cette matière, le premier devoir est de se rendre compte du rôle et du devoir de l'avocat.

Doit-il, *à priori*, se constituer le juge d'une affaire, et ne voyant qu'un côté de la cause, n'entendant qu'une partie, doit-il, peut-il même anticiper à la légère sur la décision du juge et déclarer vraie ou fausse dès le début, une thèse que les juges n'adopteront ou ne rejetteront qu'après avoir entendu avec toute l'ampleur, toute la logique et toute la force que le talent des deux avocats y pourra ajouter, tous les arguments qui militent en faveur de l'un ou de l'autre plaideur, qu'après avoir compulsé toutes les pièces soumises par chacune des parties, qu'après avoir reçu toutes les dépositions, interrogé tous les témoins et s'être encore concertés avant de donner leur décision?

Peut-on admettre que, tandis que la loi a entouré les décisions de la justice de tant de garanties et

de tant de moyens de contrôle, l'avocat aurait le droit — de son propre mouvement et pour ainsi dire à sa fantaisie — de taxer d'inutiles ces garanties, et, jugeant la cause à la légère, sans instruction, sans pièces et sans témoins, de refuser arbitrairement son concours, et par là d'entraver au lieu de servir l'administration de la justice?

Aux yeux de M. Picard, l'avocat n'a pas à se substituer aux juges, et, sauf les cas d'ailleurs rares où la mauvaise foi du plaideur éclate, *il doit* se charger de la cause.

Son devoir est de la travailler, de la scruter, de la creuser, de la fouiller dans tous les sens, afin de ne laisser échapper à sa critique aucun des arguments capables de faire impression sur le tribunal: et le devoir de l'avocat de la partie adverse est identique; tous deux préparent la besogne du juge, qui, sans ce travail préliminaire, si intelligent et si savant qu'il soit, ne pourrait jamais juger en connaissance de cause; tous deux emploient leur temps, leur peine et leur talent non pas à faire réussir une cause isolée, mais à préparer, à aider, à déterminer le triomphe de la justice.

« Dans un procès rendez-vous compte, nous dit M. Picard, de l'élément de travail, de tamisage et de blutage qui se fait, et qui a pour résultat de dégager de cette masse informe de matière première qui constitue le procès, jusqu'à la moindre

parcelle ayant quelque valeur. Chaque argument est pris, posé, puis lancé à l'ennemi qui le ramasse, l'ajuste et le darde à son tour... Ainsi s'opère devant le juge spectateur de ce phénomène admirable une œuvre d'épuration, d'accommodation, de sélection qui aboutit à ne laisser sur le champ de la lutte que les pépites d'or pur avec lesquelles il forgera sa décision. »

Il est donc vrai de dire que le même avocat, dans une même cause, pourrait, avec la même loyauté défendre le pour et le contre ; qu'il plaide pour un parti ou qu'il plaide pour l'autre, de toute manière il aidera à la manifestation de la justice.

Mais si dans les affaires entre particuliers l'avocat peut accepter toute cause où il y a doute, au criminel son devoir est plus net encore. Il n'a pas le droit de refuser de défendre un accusé s'il croit pouvoir le faire utilement.

« Le barreau n'existe point pour l'agrément de ceux qui l'exercent, mais pour l'accomplissement d'un service social rigoureux et austère. Quand un criminel s'adresse à un avocat, celui-ci doit le défendre. Quand l'accusé nie, la discussion est entière. Quand il avoue à son avocat, celui-ci doit discuter la valeur des preuves, car ce qui importe à l'ordre social est moins de condamner un coupable que d'empêcher une condamdation sans justification suffisante. Si la culpabilité est patente,

il reste à discuter les circonstances atténuantes. Si même celles-ci font défaut, il est bon qu'un avocat soit là pour surveiller l'audience et tirer parti au profit de l'accusé des hasards et des revirements au premier abord accablants. »

Et si l'on pense que presque toujours l'instruction est menée par le juge avec impartialité mais avec adresse et non sans un secret désir de trouver l'accusé coupable, que le plus souvent celui qui est exposé à toutes ces finesses et à toutes ces subtilités est un malheureux et un ignorant, on s'accordera à reconnaître que rien n'est plus noble que le rôle de celui qui se dresse enfin seul contre tant d'autres pour mettre son talent dans l'autre plateau de la balance et rétablir l'équilibre.

Le rôle de l'avocat est plus grand encore : c'est du barreau que dépend le progrès du droit. A mesure qu'il prend l'habitude de faire sortir d'un procès tout ce qui peut légitimement servir la cause qu'il a acceptée, l'avocat accoutume son esprit aux études juridiques, et sa critique perspicace et pénétrante s'applique même aux décisions qui ont fixé un point de droit.

Aucune solution n'est au-dessus de sa critique; il les prend toutes, il semble les palper, il les essaie au feu de la discussion, et si un point demeure obscur, si quelque part le doute apparaît, il le met en lumière et sollicite une réforme. De ce

travail sort une jurisprudence plus jeune, plus juste et mieux adaptée aux besoins du moment. Je pense qu'il est vrai de dire que sans l'effort de la plaidoirie, fatalement le droit s'immobiliserait.

Parce qu'il assigne au rôle de l'avocat une telle ampleur, M. Picard est en droit de lui demander un travail de toutes les heures. Point ne suffit le travail juridique morcelé et pour ainsi dire émietté, nécessaire à la compréhension d'une cause spéciale, il faut que l'avocat s'élève jusqu'aux conceptions générales et remonte jusqu'aux sources du droit. Il faut qu'il s'assimile la substance de cette matière si étonnamment vaste et compliquée; il faut que sur chaque point spécial il puisse faire appel aux principes généraux, aux principes incontestables et éternels. Pour pouvoir mettre en œuvre toute cette science acquise, il faut surtout une culture intellectuelle générale. Seuls, la science et l'art peuvent vivifier tous ces travaux, leur donner une énergie, une force nouvelles. Sans elles, le plaidoyer devient insipide, il ennuie les auditeurs et décourage les juges : sans l'éloquence et sans une intime poésie, la plaidoirie ne peut entraîner ni convaincre. Il faut que l'on sente chez celui qui parle un égal amour pour la vérité et pour le beau, et pour faire un bon avocat, ce n'est pas trop d'un jurisconsulte doublé d'un artiste.

Sans doute ces idées sur le but et le devoir du

barreau ne sont point celles qu'on a coutume d'enseigner aux écoles officielles, mais chacun sait qu'un paradoxe est une vérité trop vieille ou trop jeune, et si les idées de M. Picard lui ont suscité des inimitiés et des haines parmi les représentants des anciennes théories, il s'est créé déjà parmi les jeunes un groupe d'adeptes qui semble devoir assurer l'avenir.

C'est d'ailleurs la coutume de M. Picard de rompre violemment avec les vieilles et vénérables théories. L'un des éléments les plus remarquables de sa personnalité est peut-être cet instinct batailleur qui le pousse toujours aux extrêmes et qui l'y maintient. Il est l'ennemi né du juste milieu, et quelles que soient les exagérations d'une théorie, si elle est nouvelle, elle a déjà des droits à le compter parmi ses partisans.

Dès sa première jeunesse il témoignait par un coup d'éclat de ce violent appétit d'indépendance. C'était, je crois, en rhétorique .M. Picard avait alors seize ou dix-sept ans, et son indiscipline depuis longtemps déjà l'avait fait reléguer dans le fond de la salle au ban des cancres. Ils étaient là quelques élèves hargneux, toujours en lutte contre le maître et en révolte contre l'autorité, prêts à tous les coups de main.

Un jour que le professeur avait proposé à ses

élèves de désigner eux-mêmes le sujet de la composition, le hasard fit sortir du chapeau le billet de M. Picard, et, sans y penser, d'un seul trait, le vieux professeur lut : « Discours de saint Eloi au bon roi Dagobert pour l'engager à remettre sa culotte à l'endroit. »

On devine l'effet de cette facétie : le soir même, le jeune Picard s'échappait du collège, courait d'un trait jusqu'à Anvers et s'engageait comme mousse pour un voyage au long cours.

Ses pérégrinations à travers l'Atlantique, le Pacifique, l'Océan indien, dans les détroits, dans les golfes et dans les rades, durèrent pendant quatre ans : les quatres années où les impressions sont les plus vives et les plus durables.

Aussi, plus tard, écrivit-il un livre où il a consigné les observations et les impressions de ces rudes années : *l'Amiral.* C'est peut-être de son œuvre le livre qui est sinon le plus original, du moins le plus personnel. On imagine bien que ce révolté de dix-sept ans, soumis brusquement à la rude discipline du bateau, ne nous contera pas dans son livre les menues histoires qui font pâmer les jeunes filles, et les contes de naufrage à la manière de Daniel de Foë. Ce qu'il verra le plus nettement, ce n'est ni la grandeur, ni la beauté, ni le charme de la mer, encore que malgré tout il n'ait pu s'empêcher d'en être pénétré, mais c'est

bien plutôt la condition sociale des marins qui lui apparaîtront accablés de travail, courbés sous la discipline, et, sous un tel joug, incapables de penser. Avec un style singulièrement nerveux, il forcera le lecteur à voir, à scruter, à fouiller cette vie si mal connue et si rude; avec un singulier plaisir, il déchirera les voiles et fera toucher du doigt la plaie.

A certaines pages, M. Picard donne l'impression que, bourgeois et fils de bourgeois, il se lie à ces ouvriers du bord par un sentiment fraternel, et que son livre n'est en réalité qu'une longue, sourde et ardente plaidoirie en leur faveur.

« Ainsi donc, toujours, partout, le même fantôme surgissait dans mon âme soucieuse. Je l'avais trouvé assis au foyer paternel, je m'étais révolté contre lui à l'école, il m'avait suivi sur tous les océans. C'était la sombre et impitoyable figure de l'oppression sociale. »

Ce plaidoyer en faveur des faibles et des opprimés est vivifié par une intime et large poésie. Si elle l'a parfois rudement cahoté, elle l'a bercé aussi la grande mer maternelle; et si M. Picard a vu passer les cortèges tragiques de la tempête, il s'est aussi laissé charmer par les clairs d'étoiles dans les nuits tièdes et parfumées...

Au bout de quatre années, et son engagement

tenu, M. Picard abandonna la mer et partit faire son droit à Liége.

Le jour où les épaules carrées, la peau semblable à du cuir tanné, les mains calleuses et les gestes rudes, gardant dans la démarche quelque chose de gêné et de fruste, il vint s'asseoir sur les bancs de l'école, au professeur mi-paternel et mi-grondeur qui lui demandait la raison de son brusque changement de vie, il répondit avec calme : « Parce que j'ai vu ce que vous n'avez pas vu. »

On imagine bien qu'un tel homme n'était guère disposé à se soumettre à l'enseignement méthodique des Facultés officielles. Quoiqu'il ait été le plus assidu des étudiants et qu'il ait passé avec la plus grande distinction et dans un minimum de temps ses examens de l'école, quoiqu'il ait étudié et su mieux que personne s'assimiler les opinions et les arguments des jurisconsultes officiels, on peut se faire une idée de l'indépendance d'esprit qu'il garda en lisant *La Forge Roussel*.

Nous connaissons assez déjà M. Picard pour deviner qu'il ne va point nous présenter l'ensemble des idées qui ont cours à l'Ecole, et que celui qui avait si âprement souffert de la banalité et de la médiocrité de la vie chez ses parents, bons bourgeois de Bruxelles, qui avait entendu, avec une si précoce indignation, regarder comme de justes

exemples et de justes châtiments les disgrâces, les déplacements et les révocations de fonctionnaires trop indépendants, n'allait pas nous répéter à nouveau la théorie du Droit naturel. Le connaissant si bien, nous ne nous étonnerons pas qu'il ait pris exactement la contre-partie des thèses officielles et qu'il ait osé déclarer que le fondement du Droit, c'est la lutte du bien-être humain contre les forces de la nature.

C'est ainsi qu'il prend la thèse diamétralement opposée à celle que proposa J.-J. Rousseau, et qui est encore celle de certains idéalistes violents : les Bakounine, les Reclus et les Sébastien Faure. Ceux-ci enseignent que l'homme est perverti par les institutions, et que celles-ci une fois détruites, il redeviendrait bon : M. Picard au contraire énumère toutes les passions et tous les désirs que la loi réprime, et il en conclut que le Droit n'a pour but que de réfréner, en leur désordre, nos sentiments naturels.

Il faut répondre à M. Picard que c'est dans l'homme et non au dehors qu'il faut chercher le principe de la justice. Le Droit constate un sentiment commun à la plupart des hommes : celui qui porte l'individu à restreindre sa liberté pour laisser les autres jouir de la leur.

Le Droit fait davantage encore, il protège ce sentiment, le garantit et l'inscrit dans les lois

comme principe directeur ; si bien que ceux chez qui ce respect de la liberté des autres serait étouffé sont cependant forcés de conformer leur conduite à des règles fixes qu'ils eussent dû s'imposer eux mêmes. A notre avis, un sentiment inné de justice est comme la pierre angulaire de l'édifice juridique.

M. Picard a été fortement influencé par le *Combat pour la Vie* de Darwin et le *Combat pour le Droit* de Ihering. Il a été séduit aussi par la chimère d'élever l'homme faible jusqu'au rôle d'adversaire obstiné de la Nature, marâtre dont on n'obtient rien que par la lutte.

Sans vouloir méconnaître la farouche beauté de cette lutte, je pense qu'il est tout aussi vain de faire de la nature une marâtre cruelle et envieuse que d'en faire une bonne mère prévoyante et tendre. Elle n'est absolue ni d'un côté ni de l'autre, et les exemples qu'invoque M. Picard n'ont aucune valeur parce qu'il est trop facile de lui en opposer d'autres exactement parallèles et tout aussi probants. La vérité est peut-être cette constatation fort simple, que notre liberté a pour limite la liberté des autres, et que le Droit est une science qui doit avoir pour but d'assurer à tous les hommes la somme de liberté compatible avec leur sécurité. Aussi, Ihering avait-il raison de ne pas enfler ses théories jusqu'au point où l'esprit de M. Picard

aime à se hausser. Et cependant, abstraction faite des idées qui y sont défendues, *la Forge Roussel* demeure un très beau livre, au même titre que ceux dont j'ai déjà parlé. C'est que ces idées qui veulent être originales et qui sont par conséquent des plus discutables sont défendues avec un style net, incisif, imagé et entraînant ; c'est que le livre tout entier a une sorte de tenue artistique qui lui donne une valeur propre.

Il en est de même de *Mon oncle le jurisconsulte*, l'un des opuscules que M. Picard a consacrés à la glorification du Droit.

Comme décor à ses théories, il a choisi cette fois la forêt de Soignes, toute fauve des rousseurs de l'automne. Du haut d'un plateau le jurisconsulte, que nous sentons bien n'être que le porte-parole de l'auteur, s'efforce de ne considérer dans le paysage, en dehors des lignes et des couleurs, de leur pittoresque et de leur harmonie, que la multitude des contrats tressés en réseau serré et sans lesquels rien ne pourrait exister. Aux yeux de M. Picard tout paraît prendre une vie nouvelle : les ouvriers qui font la coupe des arbres ont traité avec un entrepreneur ; celui-ci a acheté la coupe au propriétaire ; ce dernier tenait d'un autre son droit de propriété. Ainsi tout se lie et s'harmonise dans la vie. Le charretier là-bas qui transporte les plantes, le propriétaire de la voiture et des

chevaux, le surveillant du travail et jusqu'à ces femmes qui ramassent les feuilles mortes, toutes ces personnes sont obligées les unes envers les autres. De ces intérêts tantôt contraires et tantôt réciproques surgissent des devoirs et des droits. Du faîte de la colline, le jurisconsulte semble distinguer les fils invisibles par qui tous ces êtres sont liés les uns aux autres, puis ses regards se reportent sur la ville, et combien plus serré, alors, et plus robuste apparaît le tissu de ces obligations et de ces contrats! c'est ainsi que le Droit pénètre tout, se glisse partout, féconde tout.

« Le Droit, affirme M. Picard, est la vraie morale humaine. Qu'on montre une chose, qu'on montre une personne, une action, une institution qui échappe au Droit, qu'il n'enveloppe pas pour la contenir, la raffermir, en fixer les contours comme un solide étui ! On s'accoutume trop à ne le voir que là où surgit un procès, comme on ne voit la médecine que là où se démasque la maladie. Et pourtant le domaine où il exerce son influence d'une manière sourde, sans éclat et sans tapage, est incomparablement plus étendu que celui où il apparaît à l'occasion d'un conflit ou d'un litige avec l'appareil judiciaire! »

En ce fascicule, M. Picard semble n'avoir voulu établir que la philosophie du Droit, mais par la

force du style et par le souci de la forme ce livre est aussi une œuvre littéraire.

M. Picard aime les décors pittoresques. Dans le *Paradoxe*, c'était le vieux Palais de Justice de Bruxelles avec ses cours mal pavées, ses murs lézardeux et son aspect rébarbatif de temple de la chicane. Dans l'*Amiral*, c'était le décor fastueux d'un hôtel princier avec des raffinements de luxe tels qu'ils apparaissent comme l'extrémité de la fantaisie artistique, décor charmant qui évoque l'hôtel splendide bâti sur les plans de M. Picard et où le maître aimait à réunir, parmi les marbres aux colorations chaudes et les boiseries aux dorures discrètes, la compagnie la plus élégante et la plus artiste qui se pût rencontrer dans Bruxelles. Dans *La Forge Roussel* et *Mon Oncle le Jurisconsulte* nous avons vu que ce cadre était simplement la nature.

M. Picard n'a pas aimé la nature comme on l'aime généralement en Flandre, d'une façon intime et silencieuse ; il n'est pas de ces Flamands qui semblent obscurément pénétrés de la théorie de l'évolution et qui paraissent avoir le sentiment qu'il existe des points communs entre les choses qui sont pour ainsi dire le premier degré de la vie, et l'homme qui en apparaît comme l'épanouissement. Il n'a pas vécu, pénétré d'un amour filial

pour la terre qui l'a porté, qui l'a nourri, qui le perpétue, attaché à elle par les mille liens d'une origine commune en des correspondances obscures et profondes, il n'a pas ressenti cet amour de la nature qui nous pacifie et nous rend plus doux, qui apaise notre cerveau surchargé et enfiévré, qui lui donne quelque chose de la sérénité, de la grandeur, du calme des plaines vastes où l'or du couchant, dans le lointain, se confond avec l'or mouvant des blés... Ce sont là des impressions qui ne peuvent s'insinuer que lentement en nos âmes, et M. Picard a trop de hâte. Trop épris de la vie, il s'est appliqué à en tirer tout ce qu'elle contient, et il a voulu que rien ne lui en demeurât étranger. Il a usé de toutes sortes de façons de vivre, en marin, en artiste, en mécène, en voyageur, en petit bourgeois ; il a essayé à chaque étape de se faire une âme neuve, et chaque fois et toujours il a pris prétexte de ces transformations pour plaider de nouvelles causes. C'est ainsi qu'il peut compter dans son œuvre des livres presque purement littéraires comme l'*Heptalogie décadente*, comme *Vie simple*, comme *Imogène*, et d'autres tout différents comme la *Veillée de l'huissier* et comme le *Juré*.

Ces deux petits livres-ci parus séparément et dans des éditions de grand luxe, ont été depuis réunis aux autres volumes déjà cités sous le titre de

Scènes de la vie judiciaire. Il serait téméraire de dire que *le Juré* est une étude psychologique. Sans doute M. Picard essaie de nous expliquer l'état d'âme d'un juré qui, par ses conseils et par son propre vote départageant les autres, a fait condamner à mort un assassin, et en la conscience duquel plus tard pénètre le doute; mais s'il pouvait y avoir là une étude curieuse du remords que peut avoir un honnête homme, M. Picard n'a vu, lui, en ce sujet, qu'un prétexte à situations tragiques. Entre ses mains le juré devient un détraqué, un halluciné, un fou furieux terrassé tragiquement par le prétendu fantôme de sa victime. Le style de ce petit drame est toujours vif, alerte, imagé et j'en pourrais citer quelques passages qui à ce point de vue sont tout à fait remarquables, mais je sais qu'aux yeux de l'auteur le mérite principal de cet opuscule est de proposer au public une forme théâtrale nouvelle : le monodrame. C'est la pièce de théâtre faite pour être lue par un seul personnage. Genre intermédiaire qui tient de la représentation et de la conférence mais qui n'est en réalité qu'une lecture vivante et passionnée [1].

(I) M. Picard a joué lui-même ce monodrame dans la plupart des villes de Belgique. Rapprochons de cette particularité son discours sur le *Renouveau au Théâtre* paru en 1897 où se mêlent étroitement ses qualités de novateur et son talent de vulgarisateur.

Je ne parlerai pas longuement de la *Veillée*
l'huissier, où M. Picard se plaît à entasser
est-ce pour donner l'illusion de l'originalité ?
des inventions baroques et ridicules, mises
mêle à la charge d'un médecin exotique et toq
Avec les *Paysages juridiques*, ces deux pe
livres semblent les échelons par lesquels M. Pic
semble se détacher, pour un instant, d'une s
d'utilitarisme quelquefois un peu pénible pour
rapprocher d'un art plus élevé.

Voici deux livres nouveaux qui semblent to
fait désintéressés et où M. Picard semble se r
ler tout entier. Ils ont pour titre : l'un *Pro a*
l'autre *Heptalogie décadente*. Le premier est
livre de critique littéraire, le second une œu
originale.

Nulle part mieux que dans *Pro arte* on ne
se convaincre que M. Picard, qui est apparu à
de gens, du moins au point de vue artistic
comme une sorte de détraqué, ami et soutien
détraqués, est avant tout une intelligence cla
exacte, précise, et soucieuse de la clarté, de l
dre et de la méthode. Il faudrait pouvoir lir
livre où celui que l'on a souvent qualifié de D
dent et qui quelquefois par une sorte de dandy
et par mépris pour ceux qui la lançaient s'est
de cette insulte comme d'un titre, ose dire leur

à ces disciples ridicules de l'admirable poète que fut Baudelaire. Il faudrait pouvoir lire ce qu'il pense des poèmes-rébus de M. Mallarmé et des quelques poètes symbolistes qui le reconnaissent, sinon pour le Maître, du moins pour un maitre qu'il faut à tout prix imiter et commenter.

Pro arte m'est quelquefois apparu comme l'œuvre d'un homme qui, par tempérament et par goût, regrette de n'être plus à l'avant-garde et voit avec peine que d'autres font plus étonnant que lui, mais qui ne peut se résoudre à sacrifier ni son bon sens ni sa conscience artistique.

Pour preuve de ce que j'avance, je noterai le vif plaisir qu'éprouve M. Picard à reprendre sa place parmi les révolutionnaires et à malmener les gloires incontestées. On sent une joie mal contenue et qui déborde lorsqu'il peut prendre M. Taine en flagrant délit d'erreur à propos de la Révolution; il donne alors libre cours à sa verve et va jusqu'à traiter l'œuvre de l'illustre philosophe de « pamphlet bâti de menus faits et de vains commérages » et jusqu'à terminer sa critique en disant : « M. Taine n'a rien compris au grand mouvement de la Révolution française. Sa belle œuvre artistique est un méfait historique. »

Et quelle joie encore pour M. Picard de pouvoir faire l'éloge enthousiaste des quelques très beaux poèmes de M. Mallarmé, de pouvoir sou-

tenir H. Conscience, G. Eekhoud, Verhaeren, Lemonnier, Octave Pirmez, Th. Hannon, et ce génial subtil et tendre Verlaine! Prenant prétexte de ces œuvres nouvelles, en ce même livre et avec une logique réelle servie par une méthode nette, M. Picard remonte jusqu'aux Erynnies, jusqu'à Homère et jusqu'aux Rig-Védas parcourant ainsi à peu près le cycle entier de la littérature du monde et profitant de chacune de ces œuvres pour stimuler l'ardeur des jeunes contemporains dont il espère qu'ils seront un jour l'honneur de la Belgique! En écrivant *Pro arte*, M. Picard a fait une œuvre de critique générale et qui semble avoir eu sur les jeunes gens une influence décisive.

L'*Heptalogie décadente* est un livre dont je ne connais pas l'équivalent. Un jour que je demandais à M. Picard le livre qu'il préférait parmi tous ceux qu'il a écrits, il hésita, puis, tout à coup, se décida : « C'est l'*Heptalogie*. »

Ce petit livre est divisé en sept parties : *le septième sens ; Hérédité-Postérité ; l'Art évocateur ; Homo multiplex ; Evolution adaptative ; les Femmes artistes ; un Nouveau moyen âge.*

Pour M. Picard, le *Septième sens* c'est le sens artistique, car il faut laisser la sixième place au plus mystérieux de tous et au plus impérieux : l'Érotique. « Que de fois, s'écrie M. Picard, après des efforts d'artiste, conférences, colloques, écrits,

tableaux ou gravures, tandis que l'artiste espérait avoir ému, sinon le public — immense et vague, — du moins une partie restreinte de ce public, que de fois l'artiste s'en est retourné triste et découragé, voyant bien qu'il n'avait pas été compris, et qu'à part les quelques rares amis d'élection il demeurait seul sur la terre! « C'est qu'il est ridicule et vain, pour l'artiste délicat, de se vouloir mettre en communion avec la foule. Ceux-là seuls peuvent vous comprendre qui sont vos frères dans le même art ou ceux qui, ne produisant rien, du moins ont le don de tout sentir : *les Esthètes*. Ces deux groupes forment les deux sexes de cette humanité spéciale qui a un sens de plus : ils en sont, les uns l'activité, les autres la passivité. »

Mais si telle est la situation dans la société telle qu'elle est aujourd'hui organisée, M. Picard ne désespère pas de voir un jour l'éducation du peuple s'affiner. M. Picard aime les œuvres générales qui ont de l'attrait pour tous. Il souhaite une meilleure répartition de l'Art comme il souhaite une meilleure répartition de la richesse. Sous le titre de *Un nouveau moyen âge*, il prédit que reviendront les jours où, comme autrefois, l'art redescendra dans les détails de la vie, embellissant l'outil du travailleur et le mobilier des demeures simples; les jours où de nouveau l'assiette, le pot, l'ensei-

gne, la porte, la serrure, redeviendront des objets que l'artiste croira digne de l'occuper.

Dans ce volume, une fois de plus, M. Picard témoigne de sa sympathie pour la nouvelle littérature, « celle qui se dit, n'écrit, ne parle plus en la claire simplicité des mots usuels, mais cherche, cherche âprement, inépuisable en tropes, la suscitante nouveauté de l'image si étroitement collant à la chose exprimée que l'une et l'autre heurtent et troublent l'âme en même temps. »

Lorsqu'il touche à une autre question, complexe et déconcertante entre toutes, celle de l'hérédité, l'auteur d'*Heptalogie* ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée et jusqu'à dire qu'une sorte de pressentiment des choses futures façonne et modèle l'artiste. « Chacun continue et chacun anticipe, et il vaut la peine de le dire, non seulement pour compléter la théorie des causes qui influent sur les évolutions, mais aussi pour mieux diriger la critique encline en son aveuglement à ne pas comprendre et à condamner en ce qu'elles ont d'informe les invincibles tentatives de ceux qui déjà portant en eux la graine de ce qui sera plus tard un art épanoui, d'instinct s'y essaient avec l'opiniâtreté de l'inévitable et qu'on traite comme si dans l'homme (cette résultante de facteurs préexistants) il y avait pour les actions un choix et une volonté libres. »

Oui, il y a en nous quelque chose de ce que seront nos enfants, des pressentiments, des anticipations. Comme des peupliers frissonnants nous plongeons nos racines dans les ténèbres du passé et nos cîmes dans les brouillards de l'avenir; sait-on d'où vient le vent qui fait frissonner les feuilles des arbres? L'homme est un centre nerveux que viennent ébranler mille causes occultes, les unes déjà passées, les autres encore à venir; qui pourra jamais démêler l'écheveau embrouillé des idées qui semblent cachées en notre cerveau, et qui dira par qui, comment et pourquoi un fil plutôt que l'autre se dévide?

M. Picard a repris et amplifié la théorie de l'évolution; il la pousse jusqu'au bout et ne se soucie pas des exagérations, même celles qui prêtent au ridicule. Il va jusqu'à imaginer, que dis-je, jusqu'à prédire une humanité radicalement transformée : « O toi qui as encore dans tes fibres les habitudes ancestrales qui rendent nécessaires à ta santé la vie en plein air et l'exercice physique, tu geins de leur privation : l'immobilité corporelle te déprime, le séjour dans l'enfermé des chambres, dans l'étuve des salles publiques t'indispose. Rassure-toi; à force d'y être, tu prépares inconsciemment en tes moelles des semences dont naîtront des êtres qui s'y trouveront à l'aise et pour qui peut-être les champs seront aussi délé-

tères que le sont aujourd'hui pour nous les villes. »

Une fois engagé dans cette voie, M. Picard n'a plus de raison pour s'arrêter, et le voici qui entrevoit les temps lointains où l'homme deviendra le véritable intellectuel pour qui l'enveloppe naturelle ne sera plus qu'un accessoire, tout juste ce qu'il faudra pour servir de support à l'âme — le temps où il ne subsistera peut-être que l'âme elle-même avec on ne sait quel pédoncule la rattachant à la terre.

Devant de telles exagérations, on est en droit de se demander si M. Picard, dans sa rage d'originalité, ne tombe pas quelquefois dans l'absurde. Il y a des critiques qui se sont amusés à colliger un peu partout dans son œuvre ces exagérations faciles où se découvre le passionné d'imprévu plutôt que le penseur, et l'utopiste plutôt que le philosophe. Ils n'ont pas eu grande peine à le faire, et comme eux je suis prêt à sourire de ces bizarreries.

Je me souviens qu'un témoin oculaire me conta avoir vu un jour, à Ostende, M. Picard entrer à l'église où Mgr Perraud prêchait un sermon de charité. Il était en vareuse, chapeau mou et souliers crottés; il accentuait le roulement de ses épaules et la lourdeur de sa démarche, il jouissait de l'étonnement que ne manquait pas de provoquer dans cette élégante et frivole assistance l'accoutre-

ment de cet écrivain renommé, avocat à la cour de cassation, membre du conseil de l'ordre, et qui de temps en temps, étonnait Bruxelles par son faste et ses largesses princières. M. Picard jouissait si bien de cet étonnement qu'il conta lui-même dans la suite que pour compléter la scène il se gonflait alternativement la joue droite et la joue gauche pour faire croire à l'existence d'une chique (1).

(1) Rapprochons de cette anecdote un souvenir qui montrera ce qu'il y a aussi d'impulsif et de populaire dans sa manière. C'était, je pense, à Charleroi. M. Picard y était allé plaider je ne sais quel procès; on projeta de lui offrir un banquet confraternel où tout le barreau tiendrait à honneur d'être présent. Ce qu'on projetait aussi c'était de le forcer à passer la nuit à Charleroi. On fixa donc une heure tardive, on écarta tout indicateur de chemins de fer et on fit passer tout de suite les vins les plus capiteux. M. Picard avait un sourire énigmatique. A mesure que l'heure passait on entendait dans les coins de la salle des rires mal réprimés. M. Picard demeurait impassible et se serait cru perdu d'honneur s'il avait refusé, ce soir-là, de vider la coupe que lui tendait un confrère; il exigeait seulement que tout le monde lui tînt tête.

Après quelques heures de ce jeu on vit la salle se vider peu à peu. Les stagiaires s'en allèrent les premiers, pâles, muets, anéantis; puis ce fut le tour des vieux compères, ceux qui avaient vingt ou trente ans de barreau, et l'on vit enfin se clairsemer le groupe des hommes mûrs. Quand il n'y eut plus debout que quelques rares héros à la tête desquels chargeait le Bâtonnier, la lutte devint héroïque. Pour emporter la victoire par un coup de génie, M. Picard saisit l'une après l'autre chacune de ses bottines, les emplit jusqu'au bord de deux pleines bouteilles écumeuses et successivement les vida d'un seul trait. Après quoi toujours impassible il s'en alla prendre le premier train du matin, s'efforçant de penser aux affaires qu'il allait avoir à plaider pendant la journée.

Il est donc bien certain qu'il entre un peu d'ironie ([2]) dans la manière de M. Picard, et il est bon, avant de blâmer, de s'assurer toujours qu'il parle sérieusement. Il faut aussi se rendre compte que M. Picard ressemble à l'*homo multiplex* dont il parle avec tant de sollicitude dans l'*Heptalogie*; mais si nous avons tous remarqué qu'à côté de l'être pensant et agissant, souvent en nous-mêmes se dressait un être différent, observateur et censeur de nos propres actes (qu'on l'appelle Conscience ou de tout autre nom) en M. Picard, il se rencontre bien, je pense, cinq ou six personnages différents et qui ont tour à tour commandé les autres...

Pour porter sur M. Picard un jugement général, il faut réunir en faisceau tous ces éléments de personnalité et ne jamais les subordonner l'un à l'autre. C'est ce que nous essaierons de faire un peu plus tard, quand nous aurons encore passé en revue quelques aventures de cet homme étrange.

Déjà nous connaissons le révolté, le matelot, l'écrivain, l'artiste, nous allons successivement apercevoir le voyageur, le politique, le journaliste, le démocrate, le Mécène, le critique, le poète, le philosophe... que sais-je ?

Un livre qui va nous aider singulièrement

(2) Le mot bruxellois serait plus exact : de la zwanze.

à saisir les traits principaux de son caractère est le récit de son voyage au Maroc. Ecrit au jour le jour avec une entière sincérité, il est moins travaillé que ses autres écrits, mais il est un miroir plus fidèle des impressions et des pensées de l'auteur.

Un jour, c'était en 1887, M. Picard se déclara fatigué de la vie banale qu'un écrivain, quoi qu'il fasse, doit mener dans une capitale; il résolut de mettre la mer entre ses compatriotes et lui, et se décida à faire un plongeon dans l'exotisme. Brusquement il part pour le Maroc.

La mer, il la retrouve avec la joie d'un paysan qui revoit la terre paternelle, il hume l'air marin, ses narines se dilatent, ses poumons se gonflent, il est pleinement heureux. C'est une vie nouvelle qu'il va vivre, c'est une personnalité nouvelle qu'il va s'amuser à regarder s'éveiller en lui et sa joie n'aura plus de bornes le jour où il pourra écrire dans son journal de voyage : « Hier les contrariétés et les ennuis ont fondu sur nous, rien ne m'a touché. Il me semble que je suis devenu tout à fait Marocain. »

Il a une volonté si nette de se maroquiniser à fond, qu'il souffre d'une véritable souffrance à trouver dans Tanger un hôtel avec deux maîtres-queux européens et de petites Anglaises qui tapotent du piano. Jamais on ne vit voyageur si impatient; il

souffre de rencontrer des femmes en corset, d'entendre des idiomes connus, de reconnaître des mœurs déjà vues; il reproche à Tanger de n'être pas assez hors de la civilisation, il veut partir tout de suite et s'enfoncer bien avant dans les terres pour voir de près la vie marocaine et recueillir des observations neuves.

« Que je puisse, effaçant le quelconque que je suis, exprimer ce pays étrange, cette civilisation, envers et critique de la nôtre, saisir les généralités qui la dessinent puissamment, à grands traits trouver les mots véhiculaires des choses sémites en des cerveaux aryens... et surtout que je sois nettoyé des préjugés anciens sur la *Turquerie fausse* et l'*orientalisme de convention!*... que je décrive ce *far west* islamite, El Moghreb-al-Aksa, tel qu'il m'apparaîtra, saisi en son mystère, en sa réalité, avec l'émotion de l'artiste, avec le froid de l'huissier-priseur ! »

Toutes les facultés de M. Picard vont être tournées vers ce but : *voir ce que les autres n'ont pas vu* [1]. Au lieu de se laisser aller comme M. Gabriel Charmes au plaisir de décrire avec sympathie les monuments et les paysages qui lui ont plu, au lieu de se laisser aller, comme M. Pierre Loti, au

(1) Il y a quelque temps M. Picard a publié le récit d'un voyage au Congo. On retrouvera dans « *En Congolie* » la façon de voir et de juger d'*El-Moghreb-al-Aksa*.

plaisir de voyager moitié en observateur et moitié en rêveur, il s'en va droit devant lui, les yeux brillants, l'oreille tendue, prêt à ne laisser échapper aucune trouvaille. Il ne visite Tanger qu'avec humeur, et note cependant la physionomie particulière de la ville avec ses maisons cubiques, ses minarets, son atmosphère d'une si extraordinaire limpidité; il observe les habitants, constate leur tranquillité dédaigneuse, leur servilité muette, leur haine et leur mépris inavoués de vrais croyants à l'égard de ces Roumis, fils de chiens, qui les viennent si inutilement déranger. Par-dessus tout il est frappé de la saleté sordide de cette ville, de la malpropreté naturelle à ces êtres que n'arrivent jamais à décrasser les lavages illusoires prescrits par le Coran.

Ces observations ne suffisent pas à M. Picard. Trop de civilisation a pénétré Tanger; son rêve, son rêve impatient est de partir pour Méquinez et pour Fez. Il attend avec impatience cette escorte que le sultan doit envoyer à la mission belge dont il fait partie, et qui jamais n'arrive. Il demande à tout le monde des renseignements, au sujet de cette petite caravane, et nul ne peut lui en donner. Où est cette escorte? D'où vient-elle? Quand arrivera-t-elle? Nul ne le sait. En cet étrange pays on ne sait jamais; l'un dit l'avoir vue à dix kilomètres et le deuxième à quatre-vingts. Il n'y a pas de

mesure commune, on sait à peine quel jour il est, on ne juge de l'heure que selon le soleil, *insha Allah !* Tout arrive comme il doit arriver, *insha Allah !* ne nous occupons de rien! On imagine la rage de M. Picard.

Quand l'escorte enfin est arrivée, la mission belge commence clopin-clopant son itinéraire. Voici Arzila, puis Larache-la-Rouge, enfin Méquinez. Chaque jour M. Picard note des impressions. Il décrit la composition de son escorte, croque d'un coup de plume les types marocains les plus intéressants, raconte les fantasias échevelées auxquelles se livrent les tribus par le territoire desquelles ils passent, puis il nous apprend comment en ce pays étrange la subsistance d'une caravane est assurée. M. Picard force son lecteur à suivre par la pensée la caravane cahotante. Sans voiture, sans chariot, elle avance au trot des chevaux, des mules et des mulets de bât, elle passe les rivières à gué et traverse parfois de longues collines desséchées, le plus souvent d'immenses plaines sans arbre et sans route tracée, plantées de palmiers nains et de lis.

A Méquinez, nous assistons à une impayable réception par le sultan Mouley-Hassan. Dans la cour d'un vieux palais en ruines, entre de grands murs blancs effrités la mission attend le sultan. Le ministre de Belgique est en frac avec son cla-

que brodé d'or, les ingénieurs en habit de soirée et cravate blanche, M. Picard a revêtu sa robe d'avocat, son rabat et sa toque. Comme il est à cheval, cette robe prend l'ampleur d'une toge, elle caparaçonne la bête, elle semble vouloir descendre jusqu'à terre.

Mouley-Hassan, tout de blanc vêtu, monté sur un gros cheval, s'avance l'air grave et indulgent. Il cause, il fait des questions de sauvage; il demande si le peintre qu'on lui présente est un peintre à la brosse ou à la machine (photographe) et, s'adressant directement à M. Picard, lui demande si les avocats en Belgique sont tous vêtus comme lui, si ce sont des saints ou s'ils constituent un ordre religieux.

On remet pour présents au sultan du Maroc un petit chemin de fer, un lustre moderne en verre de Venise, un coffret à bijoux, une glace ovale, une cage où chante un oiseau mécanique. Tous ces objets l'émerveillent, lui et sa suite : le voilà bien, le faste oriental!

Après vingt-cinq jours de séjour à Méquinez, l'ambassade se rend à Fez. Là M. Picard décrit l'horrible misère et l'inimaginable saleté où croupissent les Juifs dans les quartiers où dans ces deux villes ils sont parqués; il fait des croquis d'ensemble, des panoramas.

Et voici que j'en arrive à l'observation capitale

de M. Picard, celle de la race même du pays qu'il traversait. Cette race il a voulu la comprendre, la pénétrer, la juger. Il l'a vue telle qu'elle était aux temps les plus reculés, et telle qu'elle est encore aujourd'hui, il la qualifie de race stagnante. Ce fatalisme dédaigneux, cette insouciance du lendemain, cette indifférence à tout évènement, cette antipathie contre toute nouveauté, contre tout progrès, cette inertie atavique, lui apparaissent comme les caractères évidents d'une race inférieure à la nôtre. La maison sémite, vaste cube fermé de tous côtés par de hauts murs aveugles et ne prenant jour que sur la petite cour intérieure, lui apparaît le symbole de la race toute entière. Tandis que les Aryons ouvrent leur maison à tout venant, font des portes, percent des fenêtres, ouvrent des issues, les sémites se retirent et se replient sur eux-mêmes. Nulle pensée, nulle réflexion, l'inertie elle-même. Chez eux la femme n'est qu'un instrument de plaisir, de service et de reproduction ; elle est traitée comme une créature quelconque, et ce, depuis des siècles incalculés. Rien ne change. Ils se refusent à toute innovation, ils ont le mépris et la haine de l'Européen.

Ces observations suggèrent à M. Picard deux livres nouveaux ; l'un prendra pour titre : *Synthèse de l'Antisémitisme* ; l'autre : *Contribution à la Révision des origines du christianisme.*

L'idée maîtresse, génératrice des autres, est celle-ci : les sémites sont d'une race tout à fait différente de la nôtre et inférieure ; nous devons tout mettre en œuvre pour empêcher leur sang de se mêler au nôtre, et repousser aussi loin que possible les éléments étrangers qui déjà se sont glissés parmi nous.

Depuis les guerres médiques, où la civilisation aryenne incarnée par la Grèce et la civilisation asiatique incarnée par Xerxès furent en présence, la lutte, dit M. Picard, se perpétue et ne cessera que par la disparition de l'une des forces en présence. C'est une question de race. Ce sont deux suites de générations opposées par la religion, l'art, le droit, les mœurs, et qui demeureront en antagonisme permanent avec, de temps à autre, de retentissants tête-à-tête, telles les batailles des Croisés, les victoires de Lépante et les triomphes de Sobieski en Autriche. Tous les essais de compromis ont été vains et l'Empire romain ne s'est disloqué que pour avoir essayé de tenir dans la même main l'empire sémitique et l'empire aryen.

Aux yeux de M. Picard la question de race prime tout. Les Sémites et les Aryens ont tous deux le livre qui leur convient, l'une l'Evangile nouveau et l'autre l'impitoyable Coran qui n'est qu'une forme nouvelle de l'Ancien Testament. Ils ne peuvent avoir rien de commun. Cette différence,

cette opposition naturelle des races explique que Jésus ne fut jamais compris en Palestine et que sa religion de douceur ne se répandit qu'en Europe chez les nations aryennes. Tenant en main la vie de St-Paul, M. Picard fait remarquer que le grand apôtre ne fit que très peu de conversions dans les synagogues et que tous ses adeptes il les recrutait chez les païens; il va même jusqu'à opposer l'un à l'autre Paul et Jaques : le premier représentant la race aryenne, l'autre la race juive.

Une objection qui paraît toute naturelle est celle-ci : mais Jésus lui-même était Juif et tous ses disciples l'étaient, une filiation évidente existe entre le Nouveau Testament et l'Ancien.

M. Picard se moque des objections. Il affirme que, comme grande route entre l'Asie intérieure et l'Egypte, la Palestine était plus que toute autre partie de l'Asie soumise aux infiltrations étrangères; les étrangers y étaient nombreux et s'y arrêtaient parfois longtemps, pourquoi Jésus ne serait-il pas issu d'une de ces familles aryennes amenées par hasard en Palestine? Les généalogies qu'on lui a faite paraissent de pure fantaisie. Son tempérament, son caractère, sa doctrine prouvent à n'en pas douter que Jésus-Christ était de race aryenne. Ses disciples et surtout les apôtres choisis parmi ces familiers étaient sans doute de la même race que lui; et l'auteur n'en veut pour preuves

que leurs vertus éminemment aryennes : la foi, le courage, le désintéressement.

A ceux qui veulent établir une filiation entre l'Ancien Testament et le Nouveau, M. Picard oppose que les maximes de justice, de désintéressement et de morale qui se trouvent dans le plus ancien y peuvent avoir été glissées par les prophètes. Ceux-ci peuvent avoir été des Aryens.

Il est si sûr de voir juste que des objections qui ont longtemps paru très fortes ne l'intéressent plus.

C'est ainsi qu'il estime que la décadence de l'Espagne après l'expulsion des Maures n'a en rien été accentuée par leur départ, bien au contraire, et que la seule cause de cette décadence est l'abâtardissement de la race que les Maures seuls avaient déterminé.

Dans le même ordre d'idées et dans la même série d'articles, M. Picard loue avec enthousiasme M. Ledrain dont la traduction nouvelle de la Bible, débarrassée de toutes les déformations poétiques que lui ont fait subir les Lemaistre de Sacy, donne une idée juste du temps où ces lignes ont été écrites. Epoque toujours semblable à l'époque actuelle en ce pays où rien ne change, où tout semble immuable comme les sphinx ou les bouddhas de pierre! Il chante enfin à pleine voix les louanges des Hymmes Védiques. C'est, dit-il, notre véritable Ancien Testament, c'est le commencement

de la Bible aryenne qui devait avoir pour début cette suite admirable de poèmes où l'on ne trouve pas une idée basse, vulgaire ou cruelle !

On le voit, M. Picard n'est pas un historien systématique. Il apporte des idées intéressantes et qu'il annonce comme neuves, il les défend très peu scientifiquement. Ce sont des notes intéressantes, des impressions originales, ce sont surtout des articles de revue, presque des chroniques de journal. Elles ont l'avantage de vulgariser des questions intéressantes et d'y intéresser un grand nombre d'individus, elles ne présentent guère de caractère scientifique. Peut-être cependant ces notes éparses deviendront-elles un jour pour les historiens futurs le point de départ d'études nouvelles; et tel est sans doute le seul but qu'ait visé celui qui les a jetées sur le papier.

Il semble d'ailleurs que ce soit une sorte de manie chez M. Picard de s'intéresser à tout et de vouloir sur toutes choses dire son mot publiquement afin d'y établir sa compétence : Ne s'est-il pas avisé un jour de publier une *Notice sur quelques vestiges mégalithiques et autres de la Campine limbourgeoise belge*, et d'en faire l'objet d'une communication à la *Société d'anthropologie de Bruxelles* !

Par bonheur il est d'autres branches de l'acti-

vité humaine où M. Picard a creusé un sillon plus profond, Les jurisconsultes ont pour lui une estime et une déférence très méritées, et son œuvre juridique est peut-être celle par laquelle il vivra le plus longtemps.

Pénétré de l'importance du droit et de son influence décisive sur nos sociétés modernes, c'est vers lui qu'il a tourné le meilleur de ses forces et de son énergie.

Comme un peintre placé sur une haute colline embrasse d'un coup d'œil le paysage immense et avant d'en fixer les parties pour en faire des tableaux spéciaux essaie d'abord d'en rendre l'ensemble, M. Edmond Picard a voulu pouvoir lire du premier coup d'œil dans l'inextricable fouillis des lois, des décrets et des règlements amoncelés depuis des siècles. Pour y arriver, aidé par un de ses amis d'abord, par un groupe dévoué de collaborateurs ensuite, il a classé méthodiquement la masse confuse de ces lois, décrets et règlements dans une colossale compilation qui porte le titre de *Pandectes belges*.

Le 5 avril 1881, il pouvait s'écrier avec un juste orgueil : *Erigi monumentum*, et, dans le discours qu'il prononça à cette date, démontrer la puissance du travail en commun pour le progrès du Droit. Les seules *Pandectes* suffisaient à la démonstration. Elles ont aujourd'hui 53 tomes, elles en auront 100.

Pour compléter cette compilation, il dirige depuis huit ans les *Pandectes périodiques*, « recueil de jurisprudence et de législation donnant toute la jurisprudence des cours et des tribunaux de Belgique, ainsi que les lois et les arrêtés d'intérêt général. » Enfin, pour aider à la diffusion du droit, il a pris en main la direction du *Journal des Tribunaux*, et chaque semaine depuis quatorze ans y traite des questions de droit en même temps qu'il y classe les décisions de la jurisprudence.

Ces publications encyclopédiques constituent à elles seules de véritables titres à la gloire ; mais M. Edmond Picard n'est pas de ceux qui se contentent de constater les faits sans vouloir exercer sur eux une influence prédominante.

Maître écouté de la jeunesse belge, il a voulu lui apprendre à travailler comme il avait fait lui-même : pour elle, il a écrit la *Méthode dans les études juridiques* et *Du travail en commun pour le progrès du droit*. Il a écrit surtout cet admirable manuel : *Premiers principes du Droit* et ce répertoire précieux *Bibliographie juridique* (1).

J'ajoute qu'après un grand nombre de causes célèbres dont il avait été chargé, ont paru, sous la signature de M. Picard, des brochures qui, en

(1) Il faut mentionner aussi une publication récente : *Le droit Pur*, où l'auteur expose les principes éternels du Droit.

dehors de toute question de fait, élucidaient des questions spéciales.

La publication de ces brochures est une des choses qui pouvaient le plus contribuer à faire respecter la profession de l'avocat. Elles montrent la question de droit dominant et primant la question de fait, et l'avocat plus préoccupé de faire rendre justice que de gagner sa cause bonne ou mauvaise et n'importe par quels moyens.

Il était juste, après un tel labeur, que M. Picard fût honoré de l'admiration et de la confiance de ses collègues, aussi fut-il successivement élu par eux membre du conseil de l'ordre et avocat à la cour de cassation ; mais ce qui fut et ce qui demeure sa récompense, c'est l'ascendant qu'il prit sur les jeunes gens et spécialement sur les stagiaires du barreau de Bruxelles. M. Picard a été et demeure un des maîtres de la jeunesse ; il a mérité de l'être. Au milieu de tous ses travaux il a trouvé le moyen de stimuler, de diriger et de soutenir tout un petit peuple de jeunes gens qui, sans lui, fussent demeurés inutiles ; et ce serait chose curieuse que de dresser l'interminable liste des œuvres que, pour eux, M. Picard a entreprises, des institutions qu'il a fondées, des associations qu'il a organisées. Dans le seul Palais de Justice il a créé la *Fédération générale des avo-*

cats belges, destinée à resserrer les liens de confraternité, transformé la *Conférence du jeune Barreau*, destinée à être l'école des jeunes avocats, encouragé tous les groupements. Je passe sous silence les nombreuses réunions qu'il organisa, les conférences qu'il fit, les discours qu'il prononça. C'est avec des avocats, stagiaires ou inscrits, qu'il contribua à la fondation de la *Section d'Art* à la Maison du Peuple, et à l'organisation de l'œuvre immense de l'*Université Nouvelle* à Bruxelles; ce sont ses confrères qu'il constitua souvent les premiers juges de ses œuvres littéraires, et c'est à eux encore qu'il s'adressa il y a quatre ans lorsqu'il décida de changer le décor de sa vie.

A la tête de l'un des premiers cabinets du barreau de Bruxelles et vivant dans un hôtel luxueux qu'il avait fait bâtir à sa fantaisie, accoutumé à toutes les jouissances d'art et à tous les luxes, M. Picard, un jour, réunit ses jeunes confrères, leur parla en termes émus de l'austère simplicité, et leur annonça son intention formelle de changer radicalement sa manière de vivre. Il annonça sa résolution de se séparer de son hôtel, de ses domestiques et d'aller vivre modestement dans un immeuble exactement suffisant à ses besoins [1].

Prêchant d'exemple, il fit connaître que nul n'a

(1) C'est dans son ancien hôtel, avenue de la Toison d'Or, que M. Picard a installé, à ses frais, la *Maison d'Art*

le droit d'établir volontairement une opposition entre les doctrines qu'il professe et sa manière de vivre, et que s'il est vrai que les doctrines ne doivent ni souffrir ni profiter des fautes de ceux qui les défendent, et quelles sont vraies ou fausses par elles-mêmes, il faut du moins que ceux qui se sont faits les apôtres de l'idée démocratique ne prêtent pas à l'équivoque, même quand elle est injuste, par une façon de vivre qui peut faire envie aux pauvres.

Vie simple est un petit livre charmant ; il a l'onction de certaines vies des Pères du désert, et rappelle tantôt les œuvres du doux saint François de Sales, et tantôt celle du véhément fils de sainte Monique. Ce sont presque des Confessions en effet, mais qui sont loin d'avoir l'accent de repentir et d'humilité de l'évêque d'Alexandrie. Elles attestent une fois de plus l'indépendance d'esprit d'un homme qui semble changer d'âme comme on change de vêtement.

Cet homme si divers, si ondoyant, si révolutionnaire de sa propre personnalité, a cependant une conviction sur laquelle il n'a jamais varié ni transigé : c'est sa conviction politique. En 1896 M. Picard a été élu sénateur du Hainaut avec le programme même qu'il avait commencé à défendre lorsqu'il rédigea le fameux manifeste des ouvriers en 1865.

Il a eu dès le début de sa vie le sentiment très net que le bon citoyen n'a pas le droit de se désintéresser des affaires de l'Etat et qu'une loi sur le mariage, sur le service militaire ou sur les droits politiques des citoyens a tout de même une autre influence sur la destinée d'une nation que la représentation d'un drame ou l'apparition d'un livre de vers.

Il était socialiste avant même que le parti socialiste existât en Belgique ; je le pourrais prouver avec les seuls extraits de la collection du journal *la Liberté* qu'il rédigea de 1865 à juin 1867 avec ses amis Charles Graux, Xavier Olin, Léon Vanderkindere et Charles Buls.

Dès 1870, il était candidat aux Chambres avec un programme nettement défini qui passait à ce moment pour révolutionnaire et qui paraît à l'heure actuelle d'immédiate justice. Il avait trente ans, il entrait dans la lutte avec une forte conviction philosophique qui lui tenait lieu de foi et un programme radicalement démocratique dont les points principaux et pour ainsi dire les fondements mêmes étaient :

L'obtention du suffrage universel ; — Le service militaire personnel et égal pour tous ; — La confection de lois ouvrières.

C'est à la conquête de ces trois points qu'avec une ardeur, une verve, une opiniâtreté et une

indépendance admirables il consacra une grande partie de sa vie.

Cette indépendance et cette constance l'ont écarté de toutes les dignités et de presque tous les honneurs : elles constituent son plus beau titre de gloire.

Rien n'est curieux comme de suivre l'évolution qu'ont subie successivement tous les rédacteurs de l'ancienne *Liberté*. De ceux qui étaient partis ensemble et si vaillamment, un seul est resté fidèle aux convictions de sa jeunesse, c'est M. Edmond Picard, Xavier Olin, Léon Vanderkindere, Charles Graux, Charles Buls refusèrent d'aller jusqu'au bout dans la voie qu'ils s'étaient tracée.

Demeurés à mi-chemin dans le libéralisme doctrinaire, ils devinrent très tôt les uns députés et les autres sénateurs; Charles Graux fut même ministre des finances, et Xavier Olin ministre des travaux publics dans le ministère de M. Frère-Orban; M. Buls devint bourgmestre de la ville de Bruxelles. Aucun, dans ces situations prépondérantes, ne chercha sincèrement à appliquer les articles de l'ancien programme démocratique. M. Edmond Picard se sépara d'eux et continua le bon combat.

L'article 47 de la Constitution belge portait que nul ne serait électeur s'il ne payait un cens dont le

montant ne pourrait jamais être inférieur à vingt florins et supérieur à cent florins.

Cet article créait en Belgique un groupe de 120,000 électeurs censitaires à qui était remise la toute-puissance, tandis que le suffrage universel aurait donné accès dans la vie politique à 1,600,000 citoyens entièrement privés, par cet article, du droit de suffrage et d'influence.

M. Picard s'appliqua avec rage à la révision de cet article constitutionnel, et pendant trente ans, à ce sujet, il écrivit des centaines d'articles de journaux, une dizaine de brochures et deux livres documentés : les *Grelots progressistes* et l'*Histoire du suffrage censitaire en Belgique*.

Dans tous ces écrits il mettait en valeur et répétait jusqu'à satiété les trois ou quatre arguments par lesquels il étayait sa proposition :

« En principe : 1° C'est un droit absolu et inaliénable pour celui qui contribue à la prospérité d'une nation et qui en supporte les charges de contribuer à son gouvernement.

2° Les intérêts d'une classe ne sont bien représentés que par les membres mêmes de cette classe. Les ouvriers doivent faire leurs affaires eux-mêmes.

3° Chaque classe travaille pour elle-même. Pendant soixante ans les bourgeois ont eu le pouvoir; ils ont édifié un vaste monument de lois faites par eux et pour eux ; on ne citerait pas une loi ouvrière,

4° L'évolution est fatale : d'abord la noblesse et le clergé ont été en possession de la toute puissance, puis la bourgeoisie s'est imposée; enfin viendra le quatrième état.

» En fait :

1° le suffrage censitaire trop restreint est à la merci de toutes les compromissions. On a pu dire avec raison qu'il était pourri. Les électeurs sont accessibles à toutes les promesses et ne se déterminent que d'après leur intérêt privé. On vote pour les candidats qui promettent aux électeurs, pour leur fils, l'exemption du service militaire, on néglige la politique générale et les questions vitales du pays.

2° Le suffrage universel, en appelant 1,600,000 électeurs, rend impossible le troc des votes contre de l'argent ou des faveurs.

3° La réforme fait couler un sang nouveau dans un organisme vicié : l'intérêt général reprend son role qui est le premier »

Pour faire triompher ces idées, il prononça discours sur discours, créa de l'agitation populaire, soutint et organisa des manifestations, crut vingt fois l'emporter et vingt fois échoua, enfin vit arriser en 1893 et sous la pression de l'émeute menaçante qu'il avait prévue, annoncée et organisée, le terme de ses efforts.

Chaque fois qu'il fut candidat, ce qui lui arriva

souvent, il se présenta devant les électeurs censitaires sans faiblesse et sans compromission, leur disant : « Ce que je veux avant tout, c'est vous enlever l'odieux monopole que vous vous êtes arrogé ; voyez si vous avez assez le sentiment de la justice envers vos frères les ouvriers pour faire le sacrifice de vos injustes avantages. »

Repoussé par un collège il se présentait dans un autre, combattant non pas pour son élection mais pour ses idées, luttant avec énergie dans la certitude du succès final.

M. Picard n'a peut-être rien écrit qui soit plus noble et plus beau dans toute la force du terme que la *Profession de foi politique* qu'il publia lors de sa candidature à la Chambre en 1882. J'admire la simplicité et la noble fierté de ses paroles :

Après avoir raconté sa vie et énuméré ses travaux qui sembleraient suffire à remplir plusieurs vies, il y disait : « Ce que vous avez à attendre de moi, ce n'est pas l'énumération de ce qui pourrait justifier comme une récompense le mandat que l'on est venu m'offrir et dont la consécration n'appartient qu'à vous. Les emplois publics ne se donnent point par reconnaissance, on ne doit ni les solliciter ni les refuser, ils sont offerts et on doit les accepter avec simplicité et fermeté, car ils sont des charges. Ce qu'il importe aux citoyens,

c'est de savoir si ceux qu'ils y appellent sont capables de les remplir et ce qu'ils ont l'intention d'y faire. Le reste est superflu, et l'on peut dire qu'une nation déchoit dès qu'elle voit dans les postes de l'Etat un moyen de montrer sa gratitude à des hommes qui lui ont été utiles mais qui ne sont plus en mesure de l'être. On n'y est pas à l'hospice, on y est sur les remparts. »

Il y expliquait ses vues politiques avec une indépendance et une hauteur de vues admirables, il y dénonçait l'inutilité et la vanité de cette éternelle lutte entre catholiques et libéraux qui semble n'avoir été donnée en pâture à l'opinion publique que pour la détourner des questions sociales, il y témoignait de son respect pour la religion, mais affirmait sa volonté nette de la maintenir hors du gouvernement.

Aussi M. Picard ne fut-il élu sénateur qu'aux dernières élections et par le suffrage universel.

S'il y avait un homme cependant qui, dans une assemblée délibérante, pût rendre les plus grands services, c'était ce jurisconsulte universellement respecté qui avait écrit cette brochure remarquable : *De la confection vicieuse des lois en Belgique*, et qui, depuis la fondation du *Journal des Tribunaux*, c'est-à-dire depuis plus de quinze ans, n'avait pas laissé passer une loi nouvelle sans la passer au crible de sa critique juridique, sans en

signaler les obscurités, les omissions, les erreurs sans prévoir la plus grande partie des litiges qu'ell allait soulever.

Le corps électoral enfin rendu à lui-même a définitivement compris quel pouvait être le rôl d'un tel homme, et depuis cinq ans M. Picard accomplit laborieusement au Sénat l'œuvre législative qu'on attendait de lui (1).

Porter sur M. Picard un jugement d'ensemble est chose très difficile. Il a mis dans ses œuvres peu de confidences, et ne donne qu'assez rarement et toujours sans y insister comme si c'était chose vaine, son opinion sur le sens de la vie, sur l'amour, sur la destinée humaine. Dans les livres de M. Picard, sauf dans *Imogène*, la femme n'apparaît pas. Pour entrevoir une fuyante silhouette féminine, il faut remonter jusqu'aux *Rêveries d'un Stagiaire*, petit livre de vers publié en 1879, et où l'on n'entrevoit que bien peu de rêve; il n'y a guère plus de poésie dans les *Sonnets lointains* et dans les *Czardas rimées*. M. Picard n'est pas un poète; il a un tempérament essentiellement précis et prati-

(1) Il fait davantage encore et continue son incessante propagande tantôt par des articles dans *le Peuple* et dans les autres journaux socialistes, tantôt par la publication de brochures politiques très ardentes et très pratiques comme les *Quarante-huit heures de pistole*, *Comment on devient socialiste* et le *Sermon sur la Montagne*.

que sur qui la femme n'a que peu de prise. Le rêve même, qui n'est qu'un ombre de réalité doucement bercée en des langes de mensonge, semble assez étranger à cet esprit net et pondéré; M. Picard a l'intelligence assez souple pour comprendre les poèmes des autres poètes et parfois pour s'assimiler leurs sensations, mais il n'a lui-même ni le sens poétique, ni la faculté créatrice du vers. Ce qu'il a fait dans cet ordre d'idées ne mérite pas qu'on s'y arrête. Les pages qu'il a écrites sur l'amour, dans *Imogène*, sont de belle allure et d'une réelle ampleur, mais ce sont des considérations philosophiques plutôt que les cris d'un cœur blessé, on n'y sent rien de personnel, on est tenté de n'y voir qu'une fantaisie d'artiste.

Artiste, M. Picard l'est surtout par sa curiosité artistique; ses livres ne sont pas à proprement parler des œuvres d'art. Son style, qui s'efforce d'être original, n'est pas toujours dans la tradition française. Sa phrase, surtout dans ses derniers écrits, est tortueuse et maniérée, sa langue toute surchargée de mots nouveaux, le plus souvent inutiles et laids. J'en pourrais citer de nombreux exemples, je pense que c'est inutile; cette manière d'écrire que M. Picard et quelques-uns de ses compatriotes revendiquent comme leur, constitue un véritable style national; il est en dehors de nos traditions littéraires. Cependant s'il est un peu

rebutant au premier abord, ce style prend à l longue singulièrement de couleur et de pittoresque La phrase de M. Picard donne à chaque instant sinon une impression de beauté, du moins un impression de force. Et cette caractéristique du style est peut-être bien la caractéristique de l'œuvre toute entière. De tous les volumes qu'il a publiés, il n'en est pas un dont on puisse dire avec certitude qu'il passera à la postérité, mais il n'en est peut-être pas un non plus qui ne brille par des qualités de pittoresque et d'originalité.

Et voici qu'au moment même où je formule ce jugement sur le style de M. Picard et vais presque céder à la tentation de juger l'homme d'après ses livres qui se trouvent épars sur mon bureau, il me vient un véritable scrupule et l'appréhension de ne pas tenir tout entier dans le champ de ma vision celui que j'ai entrepris de faire mieux connaître.

Bien qu'il ait beaucoup écrit, M. Picard n'est pas un homme de lettres. Ceux qu'on a le droit d'appeler de ce nom ont fait de la littérature le but et la raison d'être de leur vie; ils ont ramené toutes leurs idées, toutes leurs sensations, toutes leurs émotions vers l'unique souci de l'œuvre à publier et leur vie se résume dans leurs livres. M. Picard ressemble peu à ce portrait; il a été homme d'action plus qu'homme de cabinet et pour le bien comprendre, il faut le regarder vivre.

Lors du grand procès de Mons [1], quand M. Picard, point de mire de tout un peuple, prononca la fameuse harangue qui se termine par ces paroles enflammées : « Acquittons-les et allons légiférer ! » dans la salle d'audience où le public et les juges eux-mêmes frémissaient au souffle de l'orateur, il n'y avait peut-être pas un homme pour qui ne parût évident que M. Picard était d'abord et avant tout un orateur politique.

Pour le monde du Palais qui chaque jour le voit aux audiences forcer l'attention des juges en démontant devant eux le mécanisme des intérêts privés et qui suit d'un œil attentif la suite de ses travaux juridiques, M. Picard est avant tout un jurisconsulte et un avocat.

Cependant il apparaît comme « le Professeur » à quelques jeunes enthousiastes de ses leçons de droit et de philosophie à *l'Université nouvelle*.

Et pour nous qui l'étudions à distance et presque uniquement sur son œuvre imprimée, il semble qu'il doive plus spécialement apparaître sous la forme d'un publiciste et d'un homme de lettres.

Toutes ces appréciations sont justes et toutes

(1) Célèbre procès d'assises qui dura trois semaines de mai en l'an 89 : 27 socialistes accusés d'attentat et de complot contre la sûreté de l'Etat — environ 150 témoins — à la barre 19 avocats parmi lesquels Paul Janson, Eugène Robert et Edmond Picard. Acquittement triomphal.

sont fausses. La vérité c'est que M. Picard est à la fois et au même titre un écrivain, un politique et un jurisconsulte. Son originalité, c'est de n'avoir jamais scindé sa vie et de s'être donné tout entier à chacune de ses entreprises.

Certes il ne serait pas impossible d'établir une sorte de gradation dans les manifestations de cet esprit si étonnamment divers et l'on pourrait avec justice placer au premier plan sa vie judiciaire et après elle sa vie politique pour n'accorder que le troisième rang à sa vie littéraire et artistique (1). Pour justifier une telle classification il suffirait entr'autres preuves de faire remarquer que M. Picard n'a écrit la plupart de ses œuvres littéraires que pendant la période des vacances et comme pour se reposer de ses autres occupations; le plus souvent il les a écrites d'un jet, sans fatigue, et parfois même ne les a présentées au public que sous forme de préface à des travaux plus importants; c'est ainsi que le *Paradoxe sur l'avocat* a été publié d'abord en tête du *Journal des Tribunaux* et *Mon oncle le Jurisconsulte* en tête des *Pandectes belges*. J'estime cependant que la complexité d'esprit et la variété d'humeur d'un tel

(1) Notons à ce sujet une opinion curieuse. J.-H. Rosny disait un jour devant moi que l'Art pour M. Picard était une griserie, une ivresse qu'il s'accordait à certains jours, et plus distinguée que l'alcool.

homme repoussent à priori toutes ces classifications.

La véritable caractéristique de M. Picard (ou tout au moins, n'est-ce-pas, ce qui me paraît être tel) c'est d'avoir été follement épris du plaisir de vivre, c'est d'avoir aimé la vie pour elle-même et avec une sorte de fureur, c'est d'avoir voulu la vivre sous toutes ses formes.

A la lumière de cette constatation, la carrière de M. Picard apparaît harmonieuse et logique jusqu'en ses plus apparentes contradictions. Cette exubérance de vie si semblable à celle qui caractérisait les Rubens, les Teniers et les Jordaens implique de l'outrance et des exagérations, elle implique aussi de brusques revirements et des révolutions morales aussi soudaines qu'absolues.

Et toutefois, flamand fils de flamande, M. Picard n'a eu qu'à se développer selon sa propre nature pour ne se départir jamais d'une lucidité d'esprit, d'une opiniâtreté de conduite et d'un certain bon sens pratique qui expliquent le succès de presque toutes ses entreprises.

Quoiqu'il ait fait, il est toujours demeuré lui-même, c'est-à-dire un passionné, un impulsif, quelquefois même un brutal [1] mais encore et

(1) Il s'agissait d'une série d'articles dans la *Jeune Belgique*. S'offensant des attaques dont il était l'objet, M. Picard attendit M. Giraud à la sortie de son domicile et le roua de coups sur la

toujours malgré tous les raffinements apparents un être viril et sain demeuré tout près de la mère nature.

C'est parce qu'il a l'intuitive notion de la vérité de cette remarque que le bon peuple de Flandre a toujours reconnu M. Picard pour sien, même au temps où il paraissait s'aristocratiser le plus en se créant une vie de faste et d'ostentation dans le somptueux hôtel de la Toison d'or. C'est qu'avec l'étrange intuition qu'il faut lui reconnaître, le peuple comprenait que tout ce décor de luxe et de vanité n'était pour cet homme laborieux et sobre que la réalisation d'un caprice éphémère. Dans sa simplicité ce peuple jugeait mieux que les politiques et les dilettantes, en dépit des apparences il pénétrait jusqu'à l'âme de son tribun et il la sentait vibrante d'amour, éprise de justice, loyale et dévouée.

Telle est aussi l'impression dernière que me laisse ce commerce prolongé avec les œuvres de M. Picard. Il a eu une belle vie et vraiment rare à notre époque.

C'est un homme d'action véritable. Son rôle d'initiateur, de critique encourageant, de Mécène

voie publique. Conséquences : 1° un procès-verbal de police ; 2° un duel au pistolet sans résultat. Du chef de coups avec préméditation, M. Picard fut condamné à 200 francs d'amende, du chef de provocation en duel à 100 francs ; du chef de duel à 50 francs. M. Giraud s'en tira pour 160 francs.

éclairé, de lutteur enthousiaste a été l'un des facteurs principaux de l'actuelle renaissance d'art en Belgique. Son rôle politique, entièrement dévoué aux humbles, aux faibles, aux opprimés est un des plus nobles que je connaisse; il donne à ceux qui l'étudient et surtout aux jeunes gens une impression fortifiante et consolante. Enfin sa vie judiciaire faite d'honneur, de désintéressement et de travail acharné laissera dans le monde du Palais le souvenir d'un avocat modèle et d'un jurisconsulte perspicace; ce sont des titres dont il est peu d'hommes qui puissent se glorifier.



Table des Matières

